

LA GAUCHE  
SELON ROCARD

# le nouvel Observateur

BarMIBY SCAN

nouvelobs.com



DA9  
TAB 180 00

## A quoi sert la psychanalyse

### LES RÉPONSES

d'Elisabeth Roudinesco (psychanalyste)

Boris Cyrulnik (neuropsychiatre)

Christophe André (psychiatre)

André Green (psychanalyste)

Marcel Gauchet (philosophe)

### LE RÉQUISITOIRE

de Michel Onfray (philosophe)

### LES GRANDS CONCEPTS

DE FREUD



ITALIE  
LE MYSTÈRE  
BERLUSCONI

N°2369 DU 1<sup>er</sup> AU 7 AVRIL 2010 BELG 3,70 € / LUX 3,70 € / AUT 5,10 € / ESP 3,80 € / ITA 3,70 € / ALLE 4,60 € / PORT(Cont) 3,90 € / ROUMANIE 3 € / GR 3,50 € / PAYS-BAS 3,80 € / ANTILLES - RÉUNION 3,70 € / RCI 2800 CFA / SGAL 2800 CFA / ZONE CFA 2800 / MAROC 28 DH / TUNISIE 3 DTU / CAN 55,95 / USA 55,95 / TOM 700 XPF

© OPALÉ - W. BEAUCARRET POUR LE NOUVELOBSERVATEUR - DENVALE/OLYAL

M 02228 - 2369 - F: 3,50 €





# GEOX

R E S P I R E

Les pieds ont besoin de respirer. Les chaussures Geox comportent une semelle perforée et une membrane spéciale qui permettent aux pieds de respirer et donc de rester frais et secs.

*Geox...c'est comme une seconde peau.*

BREVET  
INTERNATIONAL





# Pour un réformisme radical

Voici quelques leçons que je tire de mes maîtres. Je suis, selon le mot d'Albert Camus, un « réformiste radical » qui pratique, selon le mot de Michel Foucault, une « morale de l'inconfort », avec l'ambition d'atteindre « un bonheur sans transcendance », comme aurait pu le dire, selon moi, Spinoza. Il s'agit tout simplement d'une éthique de gauche.

1. Je ne veux plus changer le monde, je veux le réformer. Je suis réformiste non pas seulement par renoncement à la révolution mais par croyance aux progrès, et je souligne que j'écris ce dernier mot au pluriel. On ne peut plus croire au progrès au sens de Condorcet, de Marx ou d'Auguste Comte. Avant d'être condamné au supplice, Prométhée a tout de même réussi à dérober quelques secrets à Zeus, qui ont fait progresser l'humanité en maints domaines. Je maintiens qu'on peut continuer à le faire ici-bas, dans ce monde et tous les jours.

2. Le réformisme radical se conçoit à l'intérieur de l'héritage des Lumières et dans la considération de la raison critique comme un irréversible progrès, même si ces instruments intellectuels de la raison doivent servir à souligner les limites de la raison.

3. Le siècle précédent m'a conduit à refuser toutes les révolutions, à accueillir toutes les résistances et à m'associer aux entreprises de réformes, mais avec un radicalisme qui empêche les compromis de devenir des compromissions. Le « réformisme radical » exclut toute passivité désenchantée. Il est animé d'un esprit de conquête nullement incompatible avec la passion démocratique, la vigilance républicaine, l'imagination de la modernité.

4. L'explosion des dogmes et des idéologies doit conduire à un respect, voire à un véritable culte de la complexité. En dehors des joutes de la politique et du divertissement des polémiques, le péremptoire n'est plus supportable. J'ai décidé, quant à moi, de m'intéresser toujours aux raisons pour lesquelles on est en désaccord avec moi. Mon maître en ce domaine est Raymond Lulle, ce moine majorquin du XIII<sup>e</sup> siècle qui invitait à ne pas choisir entre les trois monothéismes mais à en faire sa synthèse personnelle.

5. La sagesse consiste désormais à ne jamais séparer les concepts de liberté et d'égalité. La première sans la seconde aboutit à la jungle des compétitions. L'égalité sans la liberté mène à l'uniformité et à la tyrannie.

6. Ne jamais séparer non plus le souci de la création de richesses du souci de leur répartition. C'est l'homme qui reste le but de toute création.

7. Dans cet esprit, l'argent ne peut être que le symbole d'une marchandise et l'instrument qui sert à mieux la faire circuler. Dès que la spéculation conduit à considérer l'argent comme une fin et non comme un moyen, autrement dit, dès que le capital se « financiarise », la société tout entière se transforme en une bourse des valeurs qui n'a plus le choix qu'entre un comportement suicidaire et le brigandage.

8. La violence est, selon Marx, provoquée par le saut d'une société à une autre, comme ce fut le cas lors du passage du féodalisme au capitalisme. En ce cas seulement, cette violence est considérée par lui comme progressiste ou, si l'on veut, révolutionnaire. Cette notion, contrairement à ce que l'on répète partout,

n'est pas hégélienne. Hegel a fait l'éloge de la Révolution (1789) mais non de la Terreur (1793), et il a vu dans cette dernière non pas un progrès mais une régression. Il n'y a donc pas de fatalité progressiste de la violence, bien au contraire.

9. Il peut cependant y avoir une nécessité de la guerre qui est à la fois « inévitable et inexcusable » pour des raisons d'autodéfense. Mais elle ne saurait être entreprise qu'en tout dernier recours, après que toutes les autres solutions ont été envisagées. Lorsque la guerre est décidée, il faut garder à l'esprit trois réflexions : a) « Oui, il faut parfois se résigner à la guerre, mais en n'oubliant jamais qu'en dépit de la justesse de la cause on participe à l'éternelle folie de hommes » (Barack Obama) ; b) « Chaque fois qu'un opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas dans le camp de l'injustice » (Camus) ; c) « La justice, cette fugitive qui déserte souvent le camp des vainqueurs » (Simone Weil).

10. Il n'est pas dans le destin d'une victime de le rester ; elle peut, après s'être libérée, aussi devenir bourreau. Cette pensée doit rester présente à l'esprit de tous ceux qui acceptent, en utilisant les mêmes armes que leurs ennemis, d'opposer la barbarie à la barbarie et de trahir ainsi les valeurs au nom desquelles ils combattent. Dans ce cas, il n'y a plus d'innocents, il n'y a que des vainqueurs ou des morts. Dans une époque où l'éclatement des dogmes, où les conflits de la foi conduisent aux fanatismes et où il devient de plus en plus difficile de parler d'universalité des valeurs, une haine s'impose, et le mot n'est pas trop fort, celle de tous les absolus.

11. La Shoah est un absolu dans le mal ? Certes. Même si le prix en est écrasant, cependant, les victimes des génocides ne doivent pas se dire « plus jamais nous ! » mais « plus jamais ça ! ».

12. L'abolition de la peine de mort est l'un des grands progrès dont nous avons dit qu'ils étaient possibles mais à la condition que le délinquant à perpétuité ne soit pas conduit au suicide dans sa prison. Sinon, il s'agit seulement d'un meurtre déguisé.

13. J'ai appris depuis mon plus jeune âge à considérer l'humiliation comme l'un des pires maux de l'humanité. Plus que les oppressions, les occupations et les aliénations, c'est elle qui blesse le plus profondément l'âme d'un individu ou d'une collectivité. C'est elle qui est à l'origine des révoltes contrôlées mais aussi des révolutions fanatiques.

14. Il y a plusieurs possibilités de ne pas installer son fauteuil dans le sens d'une résignation aux malheurs de la vie et à la malédiction des hommes. C'est de considérer que « la vie ne vaut rien, mais [que] rien ne vaut une vie » (Malraux), qu'« il ne faut pas chercher Dieu ailleurs que partout » (Gide) et que seule l'admiration qui se transforme en amour peut nous empêcher de considérer que « la vie est un conte plein de bruit et de fureur raconté par un idiot et qui ne signifie rien » (Shakespeare). De toute façon, comme le dit magnifiquement François Cheng, « tous les jugements, tous les cultes et tous les rites peuvent disparaître, sauf un seul, celui de la Beauté ».

J. D.

Voir le blog de Jean Daniel



Pour joindre par téléphone votre correspondant, il suffit de composer 01.44.88 puis les quatre chiffres qui figurent entre parenthèses à la suite de son nom. Pour adresser un e-mail à votre correspondant, il suffit de taper l'initiale de son prénom puis son nom suivi de @nouvelobs.com, @regieobs.com  
Relations abonnés et vente de numéros anciens : 142, rue Montmartre, 75002 Paris. Tél. : 01.40.26.86.13.

DOSSIER

A quoi sert la psychanalyse

p. 8

ENQUÊTE

Congo : avec les mineurs de l'enfer

p. 22

L'ÉVÉNEMENT

Duflot : une patronne pour les Verts ?

p. 26

MONDE

Italie : le verdict des régionales

p. 32

ECONOMIE

Patagonia : l'Indiana Jones du vêtement de sport

p. 36

NOTRE ÉPOQUE

La Faute-sur-Mer : des documents qui accusent

p. 42

ARTS-SPECTACLES

Le boom de la photo

p. 62

Chiffre de tirage : 42 910 exemplaires

« Le Nouvel Observateur » décline toute responsabilité quant aux manuscrits qui lui sont envoyés.

« Le Nouvel Observateur » is published weekly, no I.S.S.N. 0029-4713. U.S.A. : periodicals postage paid at Champlain NY. Postmaster : send address changes to INSAPO, Box 1518, Champlain NY 12919-1518. Canada : courrier 2e classe, no permis 27766, port payé Montréal. Editeur/Routeur Belgique : Denis Defosse, rue Charles-Parenté, 11, 1070 Bruxelles.

LES MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 859

Horizontalement

II. Cornard en représentation. – II. Une mesure qui a de la branche. Elle protège les pages. – III. Ce n'est pourtant pas elle que chevauchait Louise Michel ! – IV. Paieront mal, mais fait grandir une pupille. – V. Question défenses naturelles, ils sont irremplaçables, surtout dans une chanson célèbre. – VI. Rappliqua, mais pas pour en lâcher. C'est du vocabulaire de charretier, ça, et pourtant de gauche. – VII. Il est retourné en Suisse. Plusieurs fois exécutés ! – VIII. No lo toques, dirait-on là-bas, la main sur le cœur. Un petit monsieur ou une ville belge. – IX. Tout feu tout flamme pour le cirque. – X. Etre assez secoué – et non pas insatiable...

Grid for crossword puzzle with letters I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X and numbers 1-10.

Verticalement

1. En faisant retrouver une mère. – 2. Une speakerine dans Schubert. Reléver un chien. – 3. Mettre au monde, mais dans l'autre sens. – 4. Il a mis au parfum une princesse. Alias Goossens. – 5. Pour avis ou acceptions. – 6. Le but de celui qui voulait l'avoir à la place de celui qui l'avait. Dans l'auxiliaire, en un sens. – 7. Belle moitié de physicien. Il ne s'envoie jamais en l'air, tout coureur qu'il soit. – 8. Réconcilient la force et le droit. – 9. C'est un service ancien. Étienne a la sienne sous le coude. – 10. De bas en haut : Des scies bien repassées.

SOLUTION DU N° 858

Solution grid for crossword puzzle with letters and numbers 1-10.

jdrillon@nouvelobs.com

DIRECTION

Fondateur, éditorialiste : Jean Daniel (34.10). Comité éditorial : Jean Daniel (président), Claude Perdriel (président), Denis Olivennes, Michel Labro, Serge Lafaurie, Jacqueline Galvez.

REDACTION

Directeur de la rédaction : Michel Labro (37.10). Directeurs délégués : Jacques Julliard (35.20), Jérôme Garcin (34.71), Claude Weil (35.11), Jean-Gabriel Proust (34.61), Thierry Philippon (dir. adj. : 35.88). Conseillers de la direction : René Backmann (35.22), Pierre Bémont (34.35), Patrick Fiole (dir. éditorial internet (40.37), Olivier Peretti (37.17), Serge Raffy (35.74), Robert Schneider (35.25). Assistants de direction : Sylvie Paulot (40.53), Catherine Rose (34.26). Dossier : Sylvain Courage (réd. chef : 40.16), Nicolas Penicaut (réd. chef adj. : 34.83), Eve Roger (réd. chef adj. : 36.26), Dominique Thibaut (37.64), Assistante : Bernadette Adam (40.41). Enquête : Marie-France Bichsel (réd. chef : 34.16), Ariane Chemin (grd reporter : 40.54), Agathe Legarr (réd. chef : 35.12). Air du Temps : Marie-Pierre Lannou (réd. chef : 36.62), Nathalie Brossel (chef de service : 34.87), Céline Cabourg (34.95), Elodie Lepage (37.57), Colette Mainguy (35.50), Lisa Vaturi (34.77), Dorane Vigman (40.71), Yasmine Kayser (chef de service : 40.15), Valentine de Smet (Ossyves : 34.38), Assistante : Hélène Riffaud (40.58). Paroles de lecteurs : Jean-Marcel Bouguereau (réd. chef : 35.83), Assistante : Moe Angeleri (36.28). Politique : François Buzon (réd. chef : 40.31), Hervé Alglarand (réd. chef adj. : 34.65), Carole Barjon (réd. chef adj. : 34.91), Mathieu Croissant (réd. chef adj. : 37.06), Moll'Thierry (37.35), Assistante : Lella Desamp (34.91). Monde : Henri Guirouhau (réd. chef : 34.82), Christophe Bolanski (réd. chef adj. : 36.10), Bruno Binoli (grd reporter : 35.62), Philippe Boulet-Gerouart (New-York), Sara Daniel (réd. chef adj. : 35.14), Urmula Gauthier (Pékin), Vincent Juvenc (grd reporter : 35.81), K. S. Kard (éditorialiste : 35.27), Jean-Paul Mari (grd reporter : 34.72), Jean-Baptiste Naudet (grd reporter : 40.68), Parid Aléouine (37.86), Marcelle Padovan (Rome), François Schibassi (34.79), Assistante : Soraya Hamdan (34.79). Économie : Dominique Nois (réd. chef : 34.80), Namcha Tso (réd. chef adj. : 35.73), Martine Gilson (34.50), Odile Bernabé Kowalcz (grd reporter : 34.25), Sophie Foy (36.46), Nathalie Fournier (grd reporter, 35.75), Claude Soula (grd reporter : 34.57), Assistante : Soraya Hamdan (35.62). Entreprendre : Jacqueline de Linares (réd. chef : 35.65), Patrick Faucomier (grd reporter : 34.17), Véronique Radier (37.36). Notre Époque : Marie Guehouart (réd. chef : 40.39), Sophie des Débats (réd. chef adj. : 34.82), Florence Aubergin (grd reporter : 36.30), Stéphane Arista (36.61), Caroline Bizand (40.48), Donat Bui (35.82), François Cavaglioli (grd reporter : 35.19), Jean-Jacques Chiquelin (réd. chef adj. : 34.24), Fatoum Grubba (34.75), Marie-Lemonnier (37.25), Gaëlle Malanot (grd reporter : 35.81), R. S. Kard (éditorialiste : 35.27), Jean-Paul Mari (grd reporter : 34.72), Jean-Baptiste Naudet (grd reporter : 40.68), Parid Aléouine (37.86), Marcelle Padovan (Rome), François Schibassi (34.79), Assistante : Soraya Hamdan (34.79). Arts-Spectacles : Bernard Génies (chef de service : 35.87), Sophie Delaunoy (35.77), Jacques Duillon (34.70), François Furesier (34.71), Raphaël de Gubernatis (35.90), Franck Huet (réd. chef adj. : 34.11), Bernard Lussan (réd. chef adj. : 35.52), Pascal Maignan (34.71), Fabrice Pflieger (35.29), Odile Chou (34.56), Alain Raso (34.71). TéléObs : Richard Cimmino (directeur de la rédaction : 35.60), Marie-Elisabeth Roscher (réd. chef : 40.35), Jean-Claude Guillebaud (grd reporter : 35.20), Assistante : Marie-Laure Micholon (35.60). Internet : Christophe Guérouart (réd. chef : 40.42), François Sironneau (réd. chef adj. : 34.22), Malika Elford (35.92), Jérôme Hourdeaux (40.35), Sarah Haillet-Legrand (36.02), Baptiste Legrand (40.69), Céline Louail (37.94), Louis Morice (34.23), Bénédicte Rocher-Giovanni (37.07), Assistante : Moe Angeleri (37.72). Forums internet : Claire Fleury (34.56). Dessins : Witz (34.73), Claire Brecher. Direction artistique : Jean-Yves Louche (35.41). Premiers manuscrits : Stéphanie Benveniste (35.21). Couvertures : Dominique Panquet (D.A. : 35.51), Yann Gallette (37.31), Harry Picotini (36.32), Jean-Michel Robinet (premier assistant 37.74). Maquette : Pierre Heinrich (35.42), Marine Kreder (36.90), Nathalie Louche (36.94), Carole Mullot (40.28), Elisabeth Rasco (34.46), Mehdi Beycezar (infographie : 35.78). Réalisation : Jean-Luc Chyzy (36.84), Jacques Dumarque (36.84), Pierre Le Sech (36.83), Maité Sánchez (36.91). Secrétaire de rédaction-révision : Bernard Bayle (premier secrétaire de rédaction : 34.47), Philippe Gugliot (34.48), Marie-Laure Angoulet (37.29), Sabine Charbonnier (36.57), Antoine Collier (37.51), Christine Diagne (34.49), Marina Harmonidou (40.70), Alain Le Moal (37.47), Sylvie Primi (40.61), Sylvie Roussel (40.51), Corinne Roger (34.39). Photo : Pierre Langlade (34.40), Franck Huet (35.18), Luc Lagros (34.59), Vincent Migaut (54.43), Béatrice Tupin (36.96). Documentation et information : Néah Bendjebbour (35.44), Christel Briou (35.46), Corinne Rouchoud (34.99), Florence Deland (40.86), Marie-Laure Mas (36.75), Marco Mosca (35.53), Gaëlle Noujaim (39.45), Anne Sogno (36.74), Luc Tiano (35.94). ADMINISTRATION Directrices relations extérieures : France Roque (35.79), Marie Ribet (assistante, 35.64). Directeur commercial : Philippe Monat (35.02). Directeur commercial adjoint : Valéry Sourieu (36.68). Directrice des ventes : Paule Couderc (34.55), Emily Dulieu (assistante, 37.68). Ventes groupées et opérations spéciales : Joëlle Héraud (35.54). Directrice des abonnements : Dominique Chavé (35.02). Promotion : Luc Bonaldi (34.37), Sophie Mariz (35.34), Claire Sicard (40.73), Mariette Chassid (35.02). Vente à distance : Irène Sogno (35.33). Directrice des relations abonnés : Jarine Barayuan (01-40-13-63-13). Directeur de la Fabrication : Xavier Lhot (36.40), Stéphane Terrou (Chef de fabrication : 36.60). Directeur administratif et financier : Eric Barle (35.76). Directeur financier : Jean-Denis Delannoy (34.63). Comptabilité : Blaudine Leostic (chef de service, 40.77), Emile Dupuis (34.94), Lydie Brini (36.99), Nicole Mahe (40.10). Directrice des ressources humaines : Marie-Cramail (36.66), Service du personnel : Nadine Polgado (34.93), Virginie Maître (40.23), Julia Pires (35.80), Jessica Robert (36.11). Service généraux et achats : Cécile Boucher (40.06), assistée de Nathalie Boule (34.02). PUBLICITE Directrice générale : Irène-Jacqueline Noton (63.92), Assistante : Sandrine Nguyen (63.93), Fax : 01.40.13.63.94. Directrice commerciale : Lise Gasparini (64.18), avec Arnaud Depoiron (64.19), Dorothée Bely-Cladefaux (63.96), Juliette Joly (64.21), Olivier Gaillard (63.99), Robert Kossus (64.38), Stuy Boullenger (63.97). Directrice communication et publicité : Régine Remache (64.03). Immobilier : Yves Le Gryn (01.44.88.36.29). Directeur de la publicité internationale et régionale : Nicolas Girvon (84.06), avec Nicolas Serrat-Almerat (64.02). Directrice commerciale On line : Marie Sig (64.04), avec Claudia Peintemange (64.15), Alexandre Monod (64.50). Petites annonces : Amélie Crunel (64.54). Directeur délégué Marketing/Études : Philippe Gooon (64-25). Directrice marketing print : Cécile Ficher (64.11), avec Jenny Boubouff (64.13). Directrice Marketing On line : Pascale Luca (64.70). Directrice planning : Agnès Laland (64.12), avec Amélie Marthan (64.92). Directrice exécution : Sophie Le Bœu (64.88). MEMBERS ParisObs, TéléObs : Directrice générale : Corinne Rougi, 44, rue Némé-Dame-de-Vieillesse, 75001 Paris, 01.44.88.97.70, Fax : 01.44.88.97.79. HORS-SÉRIE : Sandrine Hubaut (rédaresseur en chef : 36.45). Numéros d'enregistrement à la commission paritaire : 0110 C 85929 (édition métropolitaine) et 63 908 (édition parisienne). Diffusion : N.M.P.P.

Numéro I.S.S.N. : 0029-4713. N° d'impression 201003 ● 1075  
Dépôt légal : à parution — Abonnements :  
France (un an) : 120 €. Étudiants : 99 €. Étranger : nous consulter.  
Composition et photogravure : PCH, 10-12, place de la Bourse, 75002 Paris. Imprimerie SEGO-Taverny, maître d'œuvre. Printed in France - Directeur de la publication : Denis Olivennes



Eric Debarbieux

## Pour une école sans violence

par Caroline Brizard

Prof de sciences de l'éducation, le « Monsieur Sécurité à l'école » est un homme de terrain qui fonde ses préconisations sur l'observation de la réalité française et étrangère


**I**l n'a rien du mandarin : « *Un portrait ? Et pour quel musée ?* », sourit cet homme mince, le regard attentif derrière ses fines lunettes.

Attablé dans une brasserie de la gare de Lyon à Paris, Eric Debarbieux rentre d'une mission à Chypre. « *Je me suis retrouvé à conduire une médiation entre deux lycées.* » Via un interprète ! Même à l'étranger, il est devenu « Monsieur Sécurité à l'école ». En France, Luc Chatel, le ministre de l'Éducation, vient de le nommer président du Conseil scientifique des États généraux de la Sécurité à l'école, qui vont se tenir à Paris les 7 et 8 avril. Dans l'urgence. Il y a quelques jours encore, à Créteil, une jeune fille a attaqué son prof à coups de barre de fer.

Une nomination consécration pour ce professeur de sciences de l'éducation à l'université de Bordeaux-II ? « *En tout cas l'occasion pour les experts de faire valoir leurs conclusions* », répond-il sobriement. Eric Debarbieux a beau être l'interlocuteur chouchou des médias – il a reçu 193 demandes d'interview depuis sa nomination –, rien n'entame sa simplicité. « *Il y a un enfant en lui* », résume le psychologue chypriote Michel Papadopoulos.

Debarbieux est issu d'un milieu populaire. Il a grandi en HLM à Roubaix, dans une famille de cinq enfants, entre une mère au foyer « *qui cousait nos costumes en vichy, gris pour les garçons, rouge pour les filles* », et un père libraire. Et la marginalité, déjà, l'appelle.

Très jeune, il encadre de jeunes délinquants pour des sorties de spéléo. A 20 ans, obligé de gagner sa vie, il travaille comme éducateur spécialisée. A Roubaix d'abord. Puis dans un institut médico-pédagogique d'un village de la Drôme. La violence, il en mange tous les jours. « *J'avais des cas sociaux, des psychotiques, des enfants durs... Chaque matin, en entrant dans ma classe, je me demandais ce que j'allais inventer pour les empêcher de s'entre-tuer.* » Il tâtonne. Découvre auprès de collègues la pédagogie Freinet, cette manière d'impliquer les élèves dans des activités concrètes qui donnent du sens à ce qu'on leur apprend. Pendant dix ans il la pratique, et devient

un des responsables du mouvement. C'est à ce moment-là qu'il publie son premier livre, en 1989, « *la Violence dans la classe* » (ESF), réédité une dizaine de fois. Après dix-huit ans passés au service de l'enfance en souffrance, il veut prendre un peu de recul. Mais la place de l'inadapté, du fou dans la société continue de le tarauder. Il poursuit des études de philo, marquées par « *une admiration démesurée pour Foucault* ». Titre de sa thèse : 

### SES DATES

**1953.** Naissance à Roubaix.

**1998.** Création de l'Observatoire européen de la Violence en Milieu scolaire.

**2010.** Président du Conseil scientifique des États généraux de la Sécurité à l'école.



# David Hallyday

## Le discret

**A l'ombre du père, il trace son chemin. En parallèle. Sans fureur et sans bruit, loin des magazines people. David Hallyday le discret sort un album, « Un nouveau monde », et prépare une série de concerts... en Chine, avant une tournée française à l'automne.**

**Votre album destiné au public français est très imprégné de musique américaine...**

J'ai vécu la plus grande partie de ma vie aux Etats-Unis, en Californie. Je ne suis vraiment retourné vivre en France qu'en 2000. Alors, forcément, je suis influencé par la musique américaine. D'abord, celle de la côte Ouest, mais aussi par des gens comme Al Stewart, Elton John. Je suis un fan de Genesis, des Pink Floyd, de Led Zeppelin et de Crosby, Still, Nash and Young.

**Vous avez composé un titre avec votre sœur Laura Smet, « On se fait peur », qui est devenu un tube. C'était prévu au départ ?**

Pas vraiment. Il y a trois ans, nous avions envie de faire quelque chose ensemble. Et puis nous avions rangé l'idée dans un tiroir. Nous nous sommes revus à Los Angeles, quand mon père avait des problèmes de santé. Laura elle-même n'allait pas très fort. Je lui ai proposé ce duo. C'était ma manière de l'aider. Elle était tellement fragile. Cette chanson nous a beaucoup rapprochés. Maintenant, nous nous appelons tous les deux jours. Elle a repris le dessus. Et c'est tant mieux. **Durant cette période où la France entière était au chevet de Johnny, vous êtes apparu comme le chef de la tribu...** C'est logique. Mon père n'était pas en état de trancher sur certains sujets. Or, à ce que je sache, je suis son seul fils. J'ai fait ce que font tous les fils, j'ai pris certaines décisions à sa place. J'avoue que j'ai un sens de la famille très développé, donc c'était quelque chose d'évident pour moi.

**Comment vit-on le rôle de fils d'un monstre sacré ?**

Le fait d'avoir vécu très longtemps aux Etats-Unis m'a sans doute préservé de la frenésie qui souffle autour du mythe Johnny en France. Et donc m'a protégé. Je n'ai pas de problème d'ego vis-à-vis de lui. Je crois que nous avons bâti une relation de père et de fils forte et même plus, d'amis. C'est très intense, très fraternel, d'abord parce que je suis musicien depuis que j'ai 6 ans. La musique est un lien très important, bien sûr. Et puis, de mon côté, j'ai vécu des choses très différentes, très éloignées du show-business.

**Votre pratique du bouddhisme, par exemple ? On imagine mal Johnny travailler ses chakras...**

Oui, pour moi, la méditation et la philosophie bouddhiste m'ont apporté un équilibre et donné énormément de tranquillité intérieure. Elles m'ont donné aussi le sens des priorités. Alors, c'est vrai, je ne suis pas un partisan de la médiatisation démesurée, mais cela me convient. L'ombre est parfois très utile. Je suis quelqu'un qui pourrait



David Fisher - Rex / Fot - Rex - Sipa

très bien, demain, partir vivre en Amérique latine, changer de vie et trouver des petits plaisirs avec peu de chose. **En attendant, vous avez signé pour une tournée avec la célèbre Jackie Lombard, productrice de Madonna, U2, Cold Play. Vous pensez déjà tourner aux Etats-Unis ?**

C'est dans l'ordre du possible. Pour le moment, nous préparons avec elle des concerts en Chine, en octobre, à Shanghai, puis Pékin. Ensuite, nous enchaînerons une tournée de deux mois en France. Pour me lancer sur le marché américain, il faut que je concocte une version anglaise d'« Un nouveau monde ». Mais je ne veux pas qu'on me colle une étiquette d'Américain, bien que j'aie la double nationalité. N'oubliez pas : j'ai aussi du sang bulgare en moi, par ma mère. En ce moment, je suis très concerné par la Bulgarie. Mais de là à m'entendre chanter en bulgare... **SERGE RAFFY**

« Folie et fous dans la pensée platonicienne ». La mort accidentelle de son directeur de thèse fait basculer son destin professionnel : sur la base de ses travaux sur la violence, il devient maître de conférences à Bordeaux-II en sciences de l'éducation, en 1991. A cette date, le phénomène de la violence à l'école est encore un objet sociologique non identifié. Le « racket » n'existe pas dans le Code pénal. Le ministère de l'Education en parle, les collèges en souffrent, mais le terme reste flou. Eric Debarbieux tient son fil rouge : « S'intéresser à la violence extrême, assez rare, mais cerner aussi cette violence quotidienne faite d'injures, d'intimidations, d'incivilités qui durent et qui peuvent avoir un impact sur la santé mentale. » Ce qui suppose de croiser les sources, d'interroger adultes et élèves dans des enquêtes de « victimation », qui donnent la parole aux victimes. Epoque héroïque. Yves Montoya, son premier thésard, aujourd'hui directeur du département des sciences de l'éducation à Bordeaux-II, se rappelle comment, au début des années 1990, sans un sou, ils s'entassaient à cinq dans une Twingo pour aller à Marseille travailler auprès des élèves des quartiers Nord.

### Sur le terrain de Rio à Djibouti...

Très vite ses travaux intéressent les pouvoirs publics. En 1996, il publie un premier état des lieux. Sa notoriété grandissante lui attire des critiques. On lui reproche d'aller tirer toutes les sonnettes. Il plaide le manque d'argent. D'autres raillent ses réflexes de comptable. Le sociologue belge de l'éducation Philippe Vienne le traite même de « quantophrène », de malade des chiffres. Qu'importe. Il travaille sans relâche. Accumule des faits, des preuves. Mène ses enquêtes partout où il peut. Enrôle des étudiants. S'installe dans les favelas de Rio, à Djibouti. Un réseau d'experts étrangers lui permet, avec l'appui de l'Unicef et de l'Unesco, d'organiser des colloques internationaux. Il veut mutualiser les savoirs, comparer. Pour cela, il crée un Observatoire européen, puis international, de la violence à l'école, avec Catherine Blaya, une de ses anciennes étudiantes, devenue sociologue de l'éducation... et sa compagne. Dans la foulée, des observatoires nationaux voient le jour au Québec, au Brésil, dans d'autres pays d'Europe. A Chypre demain. « On a maintenant des certitudes scientifiques. On sait par exemple que la stabilité des équipes enseignantes, l'expérience des professeurs, leur formation à la gestion de crise diminuent les risques d'agression », affirme le sociologue. Or la France tourne superbement le dos à ces règles de bon sens. Alors, les 7 et 8 avril, les débats entre les experts et les représentants des enseignants, des parents, du ministère risquent d'être chauds. A l'issue de la rencontre, avec son conseil scientifique Eric Debarbieux se contentera de faire des préconisations. « Au politique, ensuite, de prendre ses responsabilités. » Chacun son rôle. **C. B.**

## Buzz



### Bras de fer dans l'édition

Hachette Livre n'a guère apprécié qu'Alain Kouck, PDG d'Editis, prenne la tête du Syndicat national de l'Édition. Le groupe que dirige Arnaud Nourry dénonce un « coup de force », des « manipulations » et claque la porte en réclamant une AG extraordinaire. Embarrassé, le SNE a promis de la convoquer « dans les semaines à venir ». Chaud devant !

## ANISH KAPOOR

### Au Grand-Palais

Anish Kapoor aime voir grand. A Chicago, sa « Cloud Gate » (Porte des nuages), gigantesque sculpture d'acier, trône dans le Millennium Park, à deux pas de l'espace de concerts dessiné par Frank Gehry. A Londres, ville où cet enfant de Bombay réside depuis 1972, sa rétrospective organisée l'automne dernier à la Royal Academy a attiré 300 000 admirateurs venus contempler œuvres de ses débuts, réalisées à partir de pigments multicolores, et sculptures récentes, parmi lesquelles un troublant hommage à « l'Origine du monde » de Courbet. Actuellement, il travaille à la réalisation d'une commande de cinq sculptures destinées à des villes de la Tees Valley, au nord-est de l'Angleterre. Coût de l'opération : 16 millions d'euros. Lauréat du Turner Prize en 1991, Anish Kapoor est le premier sculpteur à rejoindre le petit cercle des stars de l'art contemporain britannique, aux côtés de Damien Hirst ou de Lucian Freud. Le Guggenheim vient de lui commander

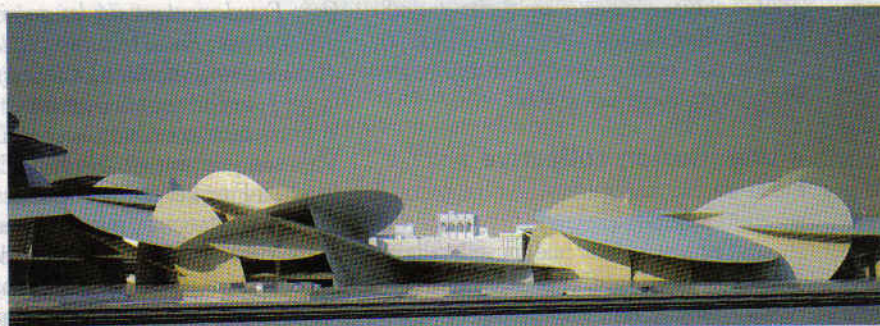


François Arrabal/Agf/Rece/Sipa

quatre œuvres, dont l'une est destinée à son musée d'Abu Dhabi. Selon le « Times », qui indique que Kapoor serait sur le point d'acquiescer un « modeste » manoir de 6 millions de livres dans le Berkshire, ses œuvres lui auraient rapporté plus de 45 millions d'euros. Des chiffres qui ne lui tournent visiblement pas la tête puisque l'artiste

commence à mettre en œuvre le projet qu'il va présenter pour l'édition de Monumenta 2011. Après Anselm Kiefer, Richard Serra et Christian Boltanski, cet homme tranquille va en effet investir la nef du Grand-Palais à Paris avec une sculpture qui s'annonce « grandiose »... Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, il vient de rejoindre (pour la France) la galerie de Kamel Mennour. Il y présentera une exposition en même temps que celle de Monumenta (en mai 2011) tandis que le musée Guimet exposera un choix de ses dessins. Riche année pour Anish Kapoor, n'est-ce pas ?

Bernard Génies



**DÉCRYPTAGE** Une « rose des sables » déployée sur 10 000 m<sup>2</sup> (8 000 pour les expos permanentes, 2 000 pour les expos temporaires), avec son inévitable « souk » (auditorium, salle de séminaire, studio télé, restaurant...) : érigé à l'extrémité sud de la corniche de Doha, capitale du Qatar, le musée national conçu par Jean Nouvel (et dont la maquette a été présentée à New York) veut transformer un ancien village de Bédouins en capitale de la culture arabe. A l'image d'une époque où, selon Andy Warhol, « les grands magasins sont des musées et les musées de grands magasins » ?

## Mercato

### Mick Jagger

Le charismatique leader des Rolling Stones annonce la sortie d'une réédition d'« Exile on Main Street », l'album culte du groupe, enrichi de dix inédits. La version Super Deluxe proposera un vinyle, un DVD et un livret.



Benoît Sipa

### Antoines de Caunes

Après Laetitia Casta et Beigbeder, le comédien, déguisé en marin, une poupée gonflable sous le bras, prête son image aux Galeries Lafayette dans une campagne d'affichage orchestrée une nouvelle fois par Jean-Paul Goude.

### Louis Dreyfus

L'ancien directeur général de « Libération », administrateur des « Inrocks » (repris par Matthieu Pigasse), est candidat à la présidence de l'AFP délaissée par Pierre Louette, qui rejoint France Télécom.

### David Leclabart

L'ex-DG de CLM/BBDO, rejoint l'équipe de McCann Paris en tant que directeur général. Premier réseau mondial, McCann a comme clients GM, Nespresso, L'Oréal ou Bacardi-Martini.

**Haro sur Freud !** Avec la prochaine parution d'un réquisitoire signé du philosophe Michel Onfray, la polémique autour du père de la psychanalyse reprend de plus belle. « Le Nouvel Observateur » vous présente les pièces du dossier

# A quoi sert la psychanalyse

**S**oixante-dix ans après sa mort, va-t-on enterrer Sigmund Freud ? Nom-breux sont les contempteurs de l'inventeur de la psychanalyse qui s'y sont essayés. Des philosophes – de Sartre à Deleuze –, des médecins, des scientifiques... Et plus récemment des psys partisans des thérapies comportementales cognitives dans un « Livre noir de la psychanalyse » qui fit grand bruit en 2005... Mais voici que s'avance un cavalier de l'Apocalypse. Dans trois semaines, le philosophe Michel Onfray lancera son pavé dans l'inconscient. Son brûlot « le Crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne » (Grasset), que « le Nouvel Observateur » s'est procuré, prétend venir à bout du mythe. L'ouvrage est touffu, mais la thèse tient en peu de mots : selon Onfray, Freud a tout simplement « pris son cas pour une généralité ». Car Freud, martèle Onfray, n'a qu'un désir : coucher avec sa mère et tuer son père. Et de cette pathologie incestueuse il fait une théorie globale qui, tenez-vous bien, a mystifié le monde entier. Le complexe d'Édipe ? « Le problème d'un homme, d'un seul, qui parvient à

*névroses l'humanité tout entière dans le fol espoir que sa névrose lui paraîtra plus facile à supporter. »* Toute l'œuvre du médecin viennois, qui n'aurait pas eu l'humilité et la patience du travail scientifique, en découlerait : depuis son « auto-analyse » jusqu'à ses écrits antireligieux, anthropologiques et philosophiques, en passant par ces cinq cas de psychanalyse aux résultats grossièrement falsifiés.

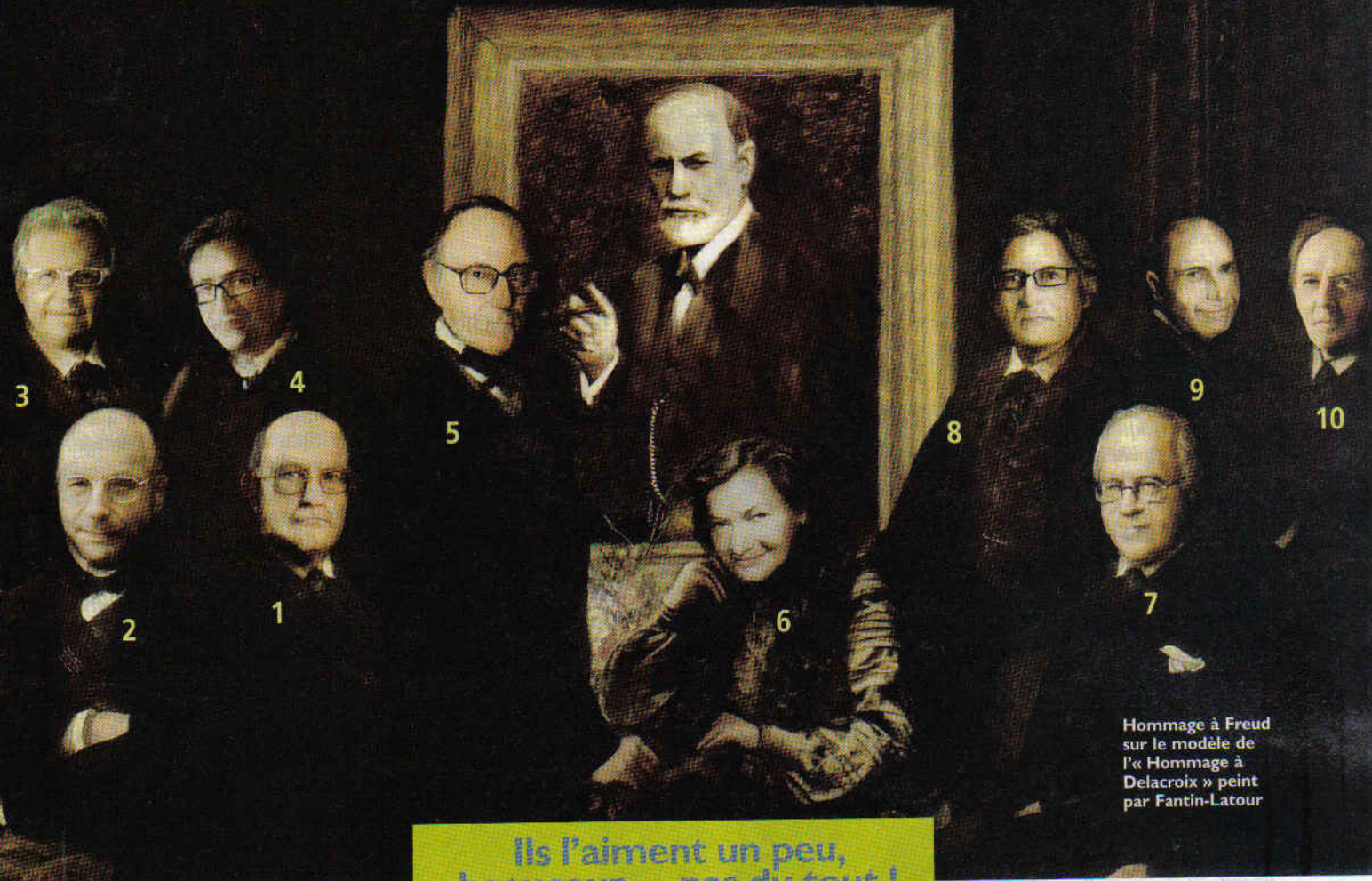
## « Une illusion collective »

Freud n'aurait pas sublimé son complexe, il se serait caché derrière une fiction littéraire et se serait employé à bâtir une nouvelle religion avec dogme impératif et servile cléricature. « D'où l'intérêt pour les hagiographes de dissimuler tout ce qui contredit ce récit légendaire, de contrôler les archives afin d'éviter tout ce qui montre : Freud hésitant sur sa carrière ; Freud motivé par l'argent, l'ambition, la réussite, la gloire ; Freud tâtonnant, cherchant, se trompant ; Freud quêtant un peu partout ce qui pourrait faire rapidement sa fortune viennoise à tous les sens du terme ; Freud effectuant une auto-analyse pour la

*forme ; Freud trompant sa vie durant son épouse avec sa belle-sœur ; Freud pillant nombre de découvertes effectuées de son temps dans le domaine des maladies mentales pour présenter une mosaïque nommée psycho-analyse ; Freud mentant sur les guérisons qu'il n'obtient pas ; Freud transmettant les clefs de sa découverte à sa fille cadette transformée en vierge pour l'occasion. »* Pour briser la statue, le nietzschéen normand a sorti son marteau. Mais son marteau est freudien ! Onfray reproche à Freud et ses thuriféraires de forcer sur l'interprétation au mépris du réel. Le problème, c'est qu'il s'abandonne avec délectation au même vice. Si bien qu'on finit par s'amuser de voir Michel Onfray, le fils préféré de son père, « analyser » Sigmund Fray, qui, lui, aimait beaucoup trop sa maman.

Y aurait-il du neuf ? Pas vraiment. Onfray reprend à son compte les critiques du « Livre noir de la psychanalyse », inspiré lui-même des « Freud scholars » américains qui, dans les années 1990, ont passé la geste freudienne au Kärcher. « Tout cela est connu, archiconnu et digéré par les psychanalystes qui, depuis bien





Hommage à Freud sur le modèle de l'« Hommage à Delacroix » peint par Fantin-Latour

## Ils l'aiment un peu, beaucoup... pas du tout !

### Un peu

1. **Marcel Gauchet**, philosophe, replace Freud dans le mouvement de libération de l'individu.
2. **Boris Cyrulnik**, neuropsychiatre, s'intéresse aux neurosciences pour refonder la psychanalyse.
3. **François Ansermet**, psychanalyste, a dirigé au Collège de France un colloque intitulé « Neurosciences et psychanalyse ».
4. **Lionel Naccache**, neurologue, cherche la trace d'un « nouvel inconscient » (Odile Jacob) dans le fonctionnement cérébral.

### Beaucoup

5. **André Green**, psychanalyste, défend l'approche de l'école anglaise de Winnicott et Bion, deux théoriciens méconnus en France.
6. **Elisabeth Roudinesco**, historienne de la psychanalyse, combat l'« idéologie scientiste » qui prétend invalider la psychanalyse.
7. **Jacques Alain-Miller**, philosophe et psychanalyste, gendre de Lacan, défend l'héritage du théoricien structuraliste.

### Pas du tout !

8. **Michel Onfray**, philosophe, publie « le Crépuscule d'une idole » (Grasset) pour dénoncer « l'affabulation freudienne ».
9. **Christophe André**, psychiatre, privilégie les thérapies comportementales cognitives (TCC).
10. **Mikkel Borch-Jacobsen**, philosophe, est l'un des principaux inspirateurs du « Livre noir de la psychanalyse » (Les Arènes).

longtemps, ne sont plus des hagiographes de Freud », précise le psychanalyste Jean-Pierre Winter. Côté philosophie, Onfray reproche vertement à Freud d'avoir sciemment ignoré son maître Nietzsche... pour mieux le piller !

Tout à son entreprise de démolition, le maître de l'Université populaire de Caen ne peut concevoir que l'œuvre du médecin viennois ait pu se révéler plus grande que l'homme qui l'a conçue... Sinon, pourquoi aurait-elle reçu un tel accueil ? « Pour la première fois Freud fait entrer le sexe dans la pensée occidentale », concède Onfray en conclusion. Et puis ceci encore : « Le XX<sup>e</sup> siècle aura été celui de Freud en même temps que celui de la pulsion de mort : de la boucherie de 14-18 au génocide rwandais, en passant par le totalitarisme nazi. » Mais Onfray voit dans le « pessimisme ontologique » du freudisme une impasse. « Si le fou équivaut à

l'homme en bonne santé psychique, [...] rien ne permet de penser ce qui distingue le bourreau de sa victime. » Souvent frappé d'illusion rétrospective, il en vient à considérer Sigmund comme « complice » du génocide qui fera disparaître sa propre famille ! Adeptes de Wilhelm Reich, disciple puis dissident du freudisme qui théorisa la « révolution sexuelle », Onfray aurait préféré que les continuateurs de Freud libèrent pour de bon les énergies libidinales. Au lieu de ça, le « freudo-marxisme post-soixante-huitard » a médiatisé une « illusion collective » et fait naître « une aura libertaire dans un monde fatigué de lui-même ». La charge se veut définitive. Elle ne laisse place à aucun doute. Ce doute qui taraudait Freud lui-même lorsque, à la fin de sa vie, il s'interrogeait sur les limites de sa pensée et de sa méthode. Mais tout est bon, sans doute, pour tuer le père.

SYLVAIN COURAGE

Marcel Gauchet explique Freud

# « La psychanalyse permet de devenir soi-même »

Sans « fétichiser » Freud, ce philosophe de la démocratie voit dans « son bricolage fertile » une voie pour l'émancipation du sujet de « la part d'inconnu qu'il porte »

**Le Nouvel Observateur.** – Comment expliquer que la discussion autour de l'héritage de Freud ait pris un tour polémique, presque religieux ?

**Marcel Gauchet.** – L'offensive s'articule autour de trois critiques : ce n'est pas scientifique, c'est une théorie fautive, cela ne soigne pas les gens. Laissons de côté la première : le débat concerne en réalité toutes les sciences humaines et sociales. Pour les deux autres volets, notons tout d'abord que la psychanalyse s'est affaiblie intellectuellement de l'intérieur : depuis les grands ténors, dont Lacan a été le dernier, c'est le désert théorique. Ensuite, il y a une offensive extérieure, au nom du fait que la méthode psychanalytique ne se prête pas à l'évaluation rigoureuse et qu'elle ne donne pas de bons résultats. Elle est soutenue par une vague intellectuelle très profonde à l'enseigne de la psychologie cognitive, des neurosciences, du retour de l'évolutionnisme. C'est le nouveau paradigme hégémonique. La grande consécration de Freud, dans les années 1960 et 1970, était celle de l'indépendance du psychisme et de l'idée du caractère acquis des problèmes psychiques. Le nouveau paradigme traduit le retour d'une psychologie de l'inné et ramène le psychique au fonctionnement de l'organisme cérébral. Cela n'empêche pas de nombreux patients de continuer à recourir à la psychanalyse : très contestée comme thérapeutique officielle, sa diffusion dans la société continue d'être extrêmement importante.

**N. O.** – Quelle responsabilité la psychanalyse a-t-elle elle-même dans sa défaveur ?

**M. Gauchet.** – La psychanalyse a mal tourné. Elle s'est dogmatisée. Le moindre pro-



« Œdipe explique l'énigme du Sphinx » (Ingres, 1808)

**« LA PSYCHANALYSE A MAL Tourné. ELLE S'EST DOGMATISÉE. LE MOINDRE PROPOS DE FREUD A ÉTÉ TENU POUR PAROLE D'ÉVANGILE. »**

pos de Freud a été tenu pour parole d'évangile. Or Freud, c'est une percée intellectuelle de premier plan, mais ce n'est pas le dernier mot. C'est même le premier, comme d'ailleurs l'ont montré les écoles nombreuses qui en sont issues et qui toutes ont apporté quelque chose. Freud a ouvert un champ, avec des instruments très discutables, à commencer par son fameux concept d'inconscient. Dès qu'on

y réfléchit un peu, on voit que ce n'est pas une notion très satisfaisante. Elle est même franchement bancal. Ce sont ces approximations qui ont ouvert la porte aux abus qui ont été justement stigmatisés.

**N. O.** – L'erreur a été d'hyperrationaliser le freudisme ?

**M. Gauchet.** – Les textes de Freud ne livrent pas la grande théorie formalisée, complète et systématique dans toutes ses parties. Ils représentent un bricolage extraordinairement fertile, à partir d'une clinique tout à fait nouvelle à l'époque, celle des névroses. Le langage est largement issu de la neurophysiologie dans laquelle Freud a été formé. Ses raisonnements empruntent souvent à une culture philosophique dont il fait d'ailleurs un usage désinvolte. Et puis il y a aussi les préjugés d'un bon bourgeois viennois, qui a, par exemple sur les femmes, des idées assez surannées ! Il est absurde de fétichiser la moindre parole de Freud comme si c'était le dernier mot.

Mais il est tout aussi absurde de dire : puisque tout ça est approximatif, incomplet, cela ne vaut rien. Par exemple, la psychanalyse s'est appliquée à la névrose et elle est restée très courte sur la psychose. Mais ce qui est dit de la névrose est capital. Le freudisme est un commencement susceptible de relecture, de prolongement. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait tous les grands successeurs de Freud, Lacan le premier. Et les sciences cognitives ont elles aussi des enrichissements à apporter. A partir de ce qu'on apprend des neurosciences, on peut reformuler de manière beaucoup plus efficace et éclairante un certain nombre de propositions freudiennes. Prenons la percée freudienne pour ce qu'elle est : un premier

éclaircissement sur la manière dont fonctionne le psychisme humain. Mais, à mes yeux, un éclaircissement qui reste absolument décisif, fondateur et toujours fécond.

**N. O.** – *Dans les années 1970, notamment avec Lacan, on a vu dans le freudisme « l'effacement du sujet ».*

**M. Gauchet.** – La psychanalyse est victime du retour de balancier de cette lecture structuraliste, qui s'est révélée une impasse. La théorie freudienne n'est pas une théorie de l'effacement du sujet mais, au contraire, une théorie du sujet élargi. La vérité du sujet, c'est ce qui échappe au sujet. Pour Freud, ce qui nous fait sujet, c'est la part d'inconnu que nous portons, et avec laquelle nous nous battons. Parce que nous sommes en tension avec elle. Nous en sentons la pression, quelquefois la tyrannie, qui peut aller jusqu'à nous enfermer existentiellement dans une prison insupportable. Cette part nous rend difficile d'être des sujets, mais en même temps elle achève de nous constituer en tant que tels. C'est le point fondamental soulevé par la psychanalyse : l'élargissement de notre idée de la subjectivité et sa reconsidération complète. Quant à la pratique, peut-être ne « guérit »-elle pas. Mais le fait est qu'il y a beaucoup de gens à qui elle apprend beaucoup de choses sur eux-mêmes, des choses qui les aident à vivre. Le problème théorique ouvert par Freud demeure. Il aura ses développements. Mais l'histoire avance très lentement. La capacité de compréhension de l'espèce humaine n'obéit pas à la loi de Moore, elle ne double pas tous les dix-huit mois.

**N. O.** – *Tout individu se reconnaît désormais comme ayant un inconscient, des névroses, des dépressions, des angoisses. C'est devenu le sens commun.*

**M. Gauchet.** – C'est l'évidence. Et ce n'est pas facile à vivre pour les psychanalystes. Ils se sont toujours voulus des explorateurs intrépides, en marge de la société, révélant un indicible qui susciterait nécessairement la résistance et le rejet. Or ce n'est pas vrai. La théorie psychanalytique est le produit d'une histoire culturelle qui a promu l'individu, l'intériorité, l'attention à ses sentiments, à ses émotions, l'intérêt pour la compréhension de soi-même. Le grand moment de succès de la



Philosophe et historien, **Marcel Gauchet** est directeur d'études à l'EHESS et rédacteur en chef de la revue

« Le Débat ». Dernier ouvrage paru : « Conditions de l'éducation », Stock.

psychanalyse, c'est celui où les individus ont envie précisément de devenir des individus libres et souverains et où ils découvrent que leur père, leur mère, leur enfance sont et continuent d'être obscurément des entraves dans leur vie. La psychanalyse est efficace pour ré-

### « LE FAIT D'AVOIR UN INCONSCIENT A TELLEMENT PÉNÉTRÉ NOTRE CULTURE QUE CELA EN A NEUTRALISÉ LA PORTÉE. »

pondre à cette demande : devenir soi-même en se délivrant de cette part de soi qu'on ne comprend pas. Aujourd'hui, le contexte est complètement différent. Le freudisme est un acquis pour tout le monde. Le boulanger du coin de la rue sait qu'il est travaillé par le complexe d'Œdipe. Cela ne lui pose aucun problème de conscience, ce n'est plus pour lui une découverte bouleversante. Il y a eu une sorte d'appropriation sociale des concepts freudiens. Quand c'est vraiment dramatique, qu'il y a des difficultés psychologiques majeures (angoisse, dépression, etc.), on va voir un spécialiste. Mais pour le commun des mortels, le fait d'avoir un inconscient, c'est très bien, on s'en fiche. Cela a tellement pénétré notre culture que cela en a, en même temps, neutralisé la portée.

**N. O.** – *La structure familiale a continué d'évoluer. Cela ne remet-il pas en question le schéma freudien ?*

**M. Gauchet.** – Bien sûr. La psychanalyse est née à un moment de crise majeure des conditions classiques de la socialisation et de l'individualisation familiale. Le père, et la famille en général, commençait déjà à branler sé-

rieusement dans le manche autour de 1900, dans la bourgeoisie viennoise et ailleurs. C'est ainsi que la théorie est devenue possible. Avec le patriarcat pur et dur de 1800, cela n'aurait pas marché. Du coup, la psychanalyse a théorisé une famille archaïque dont elle n'a pas vu qu'elle était en voie de liquidation. Ce qui s'est passé depuis. Aussi, aujourd'hui, les psychanalystes sont-ils très embarrassés avec une théorie du père, de la mère, de la famille obsolète par rapport à la réalité de l'évolution sociale contemporaine. La reformulation de la théorie psychanalytique devrait avoir deux points de départ. A savoir la reconnaissance de cette appropriation par la culture contemporaine de la découverte psychanalytique. Et la prise en compte de la mutation des institutions familiales, qui fait que l'histoire a continué de marcher et créé un paysage – la sexualité, les relations hommes-femmes et aussi parents-enfants – complètement différent de celui dans lequel s'est formulée la théorie freudienne.

**N. O.** – *Au fond, elle ne s'est pas pensée comme le produit du mouvement d'émancipation des individus.*

**M. Gauchet.** – Le paradoxe, c'est que les psychanalystes, à titre individuel et dans leur pratique, dès que vous parlez avec eux, font cela : ils aident les gens à s'émanciper en tant qu'individus. Je pense par exemple que la psychanalyse a été d'un apport immense dans la libération des femmes au XX<sup>e</sup> siècle, pour les aider, de l'intérieur, à se libérer du carcan conjugal, maternel ou familial. Mais cela ne les empêche pas de s'accrocher à des théories dépassées. Il y a un décalage de plus en plus grand entre la théorie et la pratique.

**N. O.** – *L'avantage de la psychanalyse ne serait-il pas de proposer non seulement une somme de recettes empiriques, mais aussi une vision anthropologique ?*

**M. Gauchet.** – C'est sûr. La psychanalyse dispose d'une base solide, avec cette zone d'expériences qu'elle a dévoilée, à laquelle chacun peut se reporter pour son usage privé, en en mesurant à la fois l'intérêt et la difficulté de compréhension. Elle a cette richesse expérimentale. Les théories alternatives ne sont que des protocoles mécaniques, fondés sur des méthodes d'évaluation positives qui laissent échapper cette richesse. Dans un cas, on a une source toujours vivante ; dans l'autre, des techniques qui sont éventuellement efficaces, mais ignorent pourquoi elles sont efficaces. Le point de départ psychanalytique reste, j'en suis convaincu, ce que nous avons de plus puissant pour nous projeter dans l'avenir et renouveler notre idée de l'humain.

Propos recueillis par DENIS OLIVENNES

#### Bio express



1856. Naissance à Freiberg (Moravie).

1882. Initiation à la méthode cathartique de Josef Breuer pour soigner l'hystérie.

1885. A Paris, découverte des travaux du neurologue Charcot.

1896. Première utilisation du terme « psycho-analyse » inventé par Breuer.

1897. Début de son « auto-analyse ».

1899. « L'Interpretation des rêves ».

1909. Voyage aux Etats-Unis. « Cinq Leçons sur la psychanalyse ».

1910. Premier congrès de l'International Psychoanalytical Association (IPA)

1913. « Totem et Tabou ».

1930. « Malaise dans la civilisation ».

1939. Mort à Londres.

Freudiens contre anti-freudiens

# Dix notions sur le divan

Quel est l'objet du conflit ? Pour comprendre les positions des écoles rivales, revisitons, « Dictionnaire de la psychanalyse »\* en main, les principaux concepts

## Inconscient

Pour les freudiens, c'est « l'autre scène », un lieu inconnu de la conscience contenant des pulsions et des fantasmes qui déterminent le sujet à son insu. Hérité de la pensée romantique et objet de plusieurs définitions par son inventeur lui-même, l'inconscient est, selon Freud, « la présupposition fondamentale de la psychanalyse »... Et une pure spéculation aux



« Le Grand Masturbateur » (Dalí, 1929)

## Boris Cyrulnik

### « La rencontre de deux âmes »

Dès l'adolescence, j'ai été captivé par les travaux de Freud... Et de l'éthologue Harry Harlow qui a mis en évidence les mécanismes de l'attachement maternel chez de jeunes macaques. Voilà mes maîtres ! Je me suis dit : « C'est ainsi que je chercherai à comprendre le monde psychique. » Puis lors de mon internat de psychiatrie, j'ai été très choqué du caractère « médicaloïde » de la prise en charge des psychopathologies. On se contentait de classer des affections par catégories. Et cette taxinomie, toujours d'actualité, se révélait déjà à l'époque non pertinente. Je m'en suis donc remis à Freud, à l'éthologie et à la neurologie, des disciplines nées exactement au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle à l'hôpital de la Salpêtrière chez le génial Charcot. Freud ne jurait alors que par les sciences naturelles. Il faut se souvenir que la seule distinction scientifique qu'il ait jamais reçue fut le prix naturaliste de la ville de Francfort... pour une étude sur la sexualité des anguilles ! Freud est bel et bien parti du naturalisme et de la neurologie pour mener son aventure intellectuelle. Puis il s'en est séparé. Mais, selon moi, c'est autour de son projet initial que psychanalystes et neuropsychanalystes peuvent se retrouver. Grâce aux neurosciences, certaines intuitions de Freud ont pu être validées comme l'inconscient cognitif, ce substrat biologique qui existe au-dessous de notre conscience. Dans les groupes de recherche que j'anime autour de la notion de résilience, il y a des psychanalystes fréquentables qui ne sont pas atteints de psittacisme, qui consiste à répéter ce qu'on a lu sans comprendre, comme un langage de perroquet... Pour ma part, j'ai suivi deux parcours psychanalytiques lacaniens. L'un très réussi, l'autre insatisfaisant. Ce qui prouve qu'une psychanalyse est plus la rencontre de deux âmes qu'une théorie. Je connais les limites du fameux « silence de l'analyste », au nom duquel j'ai angoissé beaucoup de patients. Mais je sais aussi que certains analysés ont pu être sauvés par la cure psychanalytique. Comme soigneurs, nous devons avant tout soulager les souffrances. Et toutes les thérapies peuvent avoir leur succès. Ainsi, le simple fait de se livrer à un travail de parole intime peut susciter un bien-être. Un soulagement objectif que l'on sait aujourd'hui observer grâce à l'imagerie du cerveau.

B. C.



**Boris Cyrulnik** est neuropsychiatre et directeur d'enseignement à l'université de Toulon. Dernier ouvrage paru : « Je me souviens... », Odile Jacob.

yeux de ses adversaires. « Par définition, l'inconscient freudien n'est accessible qu'une fois "traduit" en conscient par l'analyste, qui peut donc lui faire dire ce qu'il veut par ses interprétations et constructions. Ce qu'on appelle l'"écoute" psychanalytique de l'inconscient consiste en réalité à le faire parler, comme d'autres font parler les esprits », assène Mikkel Borch-Jacobsen, l'inspirateur du « Livre noir de la psychanalyse » (Les Arènes). Patatras ! Certains chercheurs en neurosciences disent recueillir aujourd'hui des preuves de l'existence d'un « inconscient cognitif ». « Il ne faut pas le confondre avec l'inconscient freudien, mais certaines expériences démontrent l'existence de pensées non conscientes très élaborées et attestent du mécanisme du refoulement : nous pouvons rejeter des pensées hors de notre cerveau », résume Lionel Naccache, neurologue et auteur du « Nouvel Inconscient » (Odile Jacob). Une aubaine pour de nombreux pys en mal de reconnaissance scientifique. Mais un non-sens pour les analystes, qui entendent décrypter ce grand « réservoir de pulsions et d'images qui fait que l'on agit et que l'on parle sans savoir pourquoi » (Elisabeth Roudinesco). A quoi bon l'imagerie médicale si, selon la formule de Jacques Lacan, « l'inconscient est structuré comme un langage » ?

## Refoulement

Par ce processus, le sujet rejette dans l'inconscient toutes les idées et représentations liées à des pulsions. Pourquoi ? Parce que leur réalisation, d'abord productrice de plaisir, affecterait son équilibre psychologique et pourrait devenir, en définitive, source de déplaisir. Avant Freud, l'idée du refoulement était déjà présente dans l'œuvre du philosophe Arthur Schopenhauer, qui théorisa notre « répulsion à admettre un aspect pénible de la réalité ». Constitutif de l'inconscient et pilier de la méthode psychanalytique, le refoulement et les mécanismes de défense – dénégation, déni, compensation... – sont admis par la plupart des pys, y compris certains partisans des thérapies comportementales cognitives (TCC). « Ce sont des comportements très répandus », souligne le psy Christophe André.

## Complexe d'Œdipe

Inconsciemment, l'enfant éprouve un désir sexuel ou amoureux pour le parent du sexe opposé et une hostilité pour le parent du même sexe. Freud a fait de ce triangle infernal la structure principale de l'inconscient. Mais il a été sensiblement « corrigé » par ses épigones : la psychanalyste anglaise **Melanie Klein** a mis au jour les relations pré-œdipiennes, c'est-à-dire le lien fondamental qui unit la mère à l'enfant. Et le Français Jacques Lacan, lui, a fait une lecture plus symbolique

que clinique de l'Œdipe : le père intervient sous la forme de la loi pour priver l'enfant de la fusion avec sa mère. Mais pour le psychiatre comportementaliste **Jean Cottraux**, « rien ne prouve que le complexe d'Œdipe et ses avatars soient au centre de la psychopathologie. Les modèles actuels font état de trois types de facteurs pour expliquer les divers troubles psychiques : des facteurs génétiques, des facteurs d'environnement social ou familial et des événements traumatiques sexuels ou non sexuels (guerre, violence, catastrophes naturelles... ) ».

## André Green

### « Aucun triomphalisme n'est justifié »

On présente la psychanalyse comme une doctrine figée. C'est absurde. En vérité, le premier contradicteur de Freud – on le lui reproche aussi ! –, c'est Freud lui-même, qui n'a cessé de réviser sa théorie et de forger de nouveaux concepts. Pour moi, même si je ne suis pas d'accord avec toutes ses hypothèses, il demeure le plus grand. Mais ce n'est pas le seul penseur de la psychanalyse. Qui connaît Winnicott et Bion, les analystes britanniques qui ont posé les bases de la théorie psychanalytique contemporaine, comme Lacan l'a aussi fait en partie ?

Les analystes, il est vrai, n'ont jamais été très convainquants pour montrer l'efficacité de leurs cures ; cela ne s'évalue pas comme un médicament. La psychanalyse prend du temps, coûte de l'argent et les résultats ne sont pas toujours spectaculaires. Mais aucune des spécialités qui se sont donné pour objet le psychisme humain ne peut afficher de résultats mirobolants. Les neurologues ne montrent que des résultats très partiels et sans incidence pratique. Les solutions médicamenteuses ? Depuis 1953, on en a fait le tour. « Vous avez perdu votre père et vous êtes triste, alors on va vous prescrire des antidépresseurs... » C'est ridicule. Le deuil fait partie de l'existence. Quant aux thérapies comportementales cognitives dont on nous rebat les oreilles, j'attends qu'elles nous démontrent leur prétendue efficacité.

S'il y a une crise de la psychanalyse, c'est que beaucoup d'analystes n'étaient pas prêts à prendre en charge les nouvelles pathologies, devenues si fréquentes après la mort de Freud. Celui-ci s'était consacré aux névroses. Après lui, l'intérêt pour les structures psychotiques a explosé. Des problèmes psychiques qu'il avait négligés, comme le narcissisme ou les pathologies psychosomatiques, sont devenus centraux. Est-ce la société qui a évolué ou s'agit-il de patients dont on ne s'occupait pas jusqu'alors ? Difficile à dire. Mais j'observe que ce qui détermine les individus aujourd'hui, ce n'est pas seulement le fait que la société a changé, mais aussi qu'ils ont été élevés par des parents qui ont modifié leur attitude à l'égard des enfants. Pour les analystes, c'est l'enfance qui est déterminante. La révolution sexuelle ? Les jeunes gens font l'amour plus facilement, certes. Mais les relations entre les sexes ne semblent pas plus faciles, au contraire. L'usage des drogues et le développement de la violence sont aussi des indices de la permanence du mal-être. Ce sont des comportements extrêmement complexes qui doivent être analysés de manière précise, sans idéologie, afin de tenter d'y apporter des solutions. La psychanalyse est là pour ça. A condition qu'elle s'en donne les moyens théoriques et pratiques. Le reste n'est que modes médiatiques et vaines polémiques. Aucun triomphalisme n'est justifié.

Restent la détermination à analyser, l'obstination patiente à abou-  
tir et le souci éthique du respect du patient. **A. G.**



**André Green** est psychanalyste. Dernier ouvrage à paraître chez Odile Jacob en mai 2010 : « Illusions et Désillusions du travail psychanalytique ».

## Stades oral, anal, phallique, génital

Succion, alimentation, défécation, jeux avec le corps, masturbation... Pour Freud, ces activités sont des sources de plaisir et d'auto-érotisme pour l'enfant. Pour décrire cette sexualité, le père de la psychanalyse a emprunté la notion de « stade » à la biologie évolutionniste. Ainsi le sujet évolue du stade pré-génital (oral et anal) aux stades phallique puis génital, qui caractérisent la sexualité adulte. Et c'est là que le bât blesse : de Melanie Klein à Jacques Lacan, les nouvelles écoles psychanalytiques de l'après-guerre lui ont reproché d'avoir attribué à la libido une nature masculine et d'être passé à côté de la sexualité féminine.

## Principe de plaisir... et principe de réalité



« Les Amants » (Magritte, 1928)

Selon Freud, ces deux principes antagoniques régissent le fonctionnement psychique. Le premier a pour but de procurer le plaisir et d'éviter le déplaisir, sans entraves ni limites (le nourrisson au sein de sa mère, par exemple). Le second modifie le premier en lui imposant les restrictions nécessaires à l'adaptation à la réalité extérieure. « Les deux concepts reprennent l'éternel débat entre d'une part l'individu et ses désirs, d'autre part la société avec sa morale, estime le psychologue **Didier Pleux**. Le principe de plaisir, aujourd'hui devenu : « Je fais ce que je veux quand je veux », ne rend pas heureux... Il crée une hypertrophie de l'ego et une nouvelle pathologie : l'intolérance aux frustrations. Nous savons désormais que toute réorganisation psychique ne peut se faire sans remettre en cause son comportement dans le principe de réalité. »

## Pulsion de mort

Freud situe cette tendance compulsive à la destruction et à l'autodestruction au-delà du principe de plaisir. « Cette idée que l'être humain est la seule créature à pouvoir se faire du mal et/ou jouer du mal vient de la nuit des temps, Freud à la fin de sa vie en avait fait

## Christophe André

### « Du respect mais pas d'idolâtrie »

Comme tous les jeunes psychiatres, je me souviens d'avoir été fasciné par Freud et la psychanalyse. J'ai donc démarré une analyse, mais ce n'était pas mon truc ! De plus, la plupart des psychanalystes me semblaient stéréotypés dans leur discours et leur raisonnement, distants des patients, et pas si bien que ça dans leurs propres baskets. Enfin, si on les questionnait, ils se révélaient souvent raides et dogmatiques. Freud, qui critiquait la religion, en a finalement fondé une ! Une mythologie révélée qu'il s'agit de vénérer et de perpétuer en abandonnant tout esprit critique. Mais les *Freud scholars* anglo-saxons, il y a plus de vingt ans, ont montré que le père de la psychanalyse avait embelli ses cas cliniques, qu'il ne faisait pas avec ses patients ce qu'il recommandait dans ses enseignements (il était très directif et intrusif), et qu'il savait pertinemment que les résultats de la psychanalyse n'étaient pas scientifiquement satisfaisants. Pour autant, Freud mérite le respect (mais pas l'idolâtrie) : c'est un des pères fondateurs de notre discipline, un esprit curieux, un travailleur infatigable. Son héritage ? Contrairement à la légende, il n'a pas « découvert » l'inconscient, qui était un concept très en vogue à son époque. Par contre, toute sa théorie (complétée par sa fille Anna) sur les mécanismes de défense – refoulement, déni, sublimation... – se révèle pertinente et utile dans le travail quotidien des thérapeutes de toutes les écoles. Mais beaucoup d'autres notions sont aujourd'hui dépassées : le complexe d'Œdipe doit être remplacé par les travaux scientifiques sur la psychologie de l'attachement. Beaucoup des vues de Freud sont datées, ont vieilli (ce qui est normal) : le refoulement du discours sur la sexualité, réalité dans la société viennoise de la Belle Époque, ne se pose plus du tout dans les mêmes termes aujourd'hui. Des affections centrales dans la théorie freudienne, comme l'hystérie de conversion, sont devenues très rares, remplacées par les pathologies du narcissisme ou de l'estime de soi. La psychanalyse ne méritait sans doute pas la gloire qui fut la sienne, mais elle ne mérite pas non plus d'être vouée aux gémonies. Elle peut soulager certaines souffrances. Et elle a un avenir, entre les mains de thérapeutes ouverts, qui acceptent le débat, l'apport des autres thérapies, et qui se donnent la peine de réfléchir à l'efficacité de leur pratique. J'en connais beaucoup, certains sont des amis, et nous travaillons volontiers ensemble !

C. A.



**Christophe André** est médecin psychiatre à l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Dernier ouvrage paru : « les Etats d'âme. Un apprentissage de la sérénité », Odile Jacob.

une notion clé qui lui permettait de s'interroger sur le « malaise dans la civilisation », explique Elisabeth Roudinesco. Reprenant la pulsion de mort, Melanie Klein et ses disciples placèrent la haine et la destruction au cœur de toute relation à l'objet d'un désir : il s'agissait pour eux de trouver un traitement psychanalytique adapté à la psychose. Mais **Donald Woods Winnicott**, éminent psychanalyste britannique, a contesté cette explication de l'agressivité et défini la psychose comme un échec de la relation maternelle.

### Cure psychanalytique

La psychanalyse est une méthode d'exploration de l'inconscient à l'aide de la libre association du côté du patient et de l'interprétation du côté du psychanalyste. Selon ses contempteurs, cette « cure par la parole », à

laquelle doivent se soumettre tous les apprentis psychanalystes, ne serait en réalité qu'une technique consistant à agir sur le malade par simple suggestion : selon **Jacques Van Rillaer**, un des coauteurs du « Livre noir de la psychanalyse », « un conditionnement subtil oriente les propos de l'analysé dans le sens de la théorie du thérapeute ». Conscient du problème, Freud répond que la « guérison » ne peut survenir que quand le thérapeute est en mesure de donner au patient des représentations de lui-même correspondant à la réalité.

### Transfert

Dans la cure psychanalytique, les désirs inconscients de l'analysant viennent se fixer sur l'analyste. Ce « report affectif » qui place le thérapeute dans une position parentale est

considéré par Freud comme « le plus puissant moyen adjuvant du traitement » pour permettre le retour du refoulé. « Pris au sens purement descriptif, le transfert est le "rapport" ou la "suggestibilité" qui s'établit chez le patient vis-à-vis du thérapeute », critique Mikkel Borch-Jacobsen. Plus subtile, la théorie freudienne recommande à l'analyste de résister à « l'amour de transfert » et de provoquer un « contre-transfert » pour que l'objectif de l'analyse puisse être poursuivi.

### Interprétation des rêves



« Le Poème de l'âme » (Janmot, XIX<sup>e</sup> siècle)

Pour les neurologues, c'est entendu : pendant notre sommeil, tandis que les régions préfrontales de notre cerveau (siège de la rationalité) sont inhibées, notre tronc cérébral (cerveau archaïque) prend les commandes. Il déclenche la phase du sommeil paradoxal et transmet des influx en relation avec les événements vécus à l'état de veille ou des sensations ressenties lors du sommeil que le cerveau organise pour leur donner un sens, sous la forme du récit décousu qu'est le rêve. « Les fonctions du rêve sont multiples : la gestion du stress, la résolution de problèmes diurnes, la reprogrammation des instincts ou le maintien de la personnalité. Les travaux quantitatifs effectués par Beck et d'autres auteurs montrent que le contenu du rêve exprime les schémas cognitifs de personnalité actifs à l'état diurne : les rêves de dépressifs sont lugubres et n'expriment pas une agressivité refoulée. Le rêve n'est donc pas "la vie à l'envers" mais l'expression d'un système de croyance négatif qui peut être abordé en thérapie tout comme le vécu diurne », précise le psychiatre Jean Cottraux. Pour les freudiens, en revanche, le rêve, « qui tisse des associations qui ont été rejetées ou brisées pendant la veille », est l'accomplissement d'un désir inconscient que l'analysant peut interpréter par les libres associations qu'il peut faire, une fois éveillé, à partir du récit du rêve.

S. C.

(\*) Par Elisabeth Roudinesco et Michel Plon (Fayard).

L'ESSENTIEL : Réformes des retraites · Afghanistan · Violences scolaires · Obama

Il y a 1 mn  
Réagir

## Les enfants volés d'Haïti ont retrouvé leur famille

Les 33 enfants que des missionnaires américains avaient essayé de faire sortir illégalement d'Haïti, après le séisme, n'étaient en fait pas des orphelins.

Il y a 4 mn  
157 réactions

## Quel candidat de gauche pour 2012 ? Le grand jury de «l'Obs» répond



Pascal Bruckner, Guy Berles, Agnès Jaoui, Philippe Sobers, Benjamin Stora. Ils ont donné leurs préférences pour le prochain présidentiel.

Les gros ennemis de Nicolas Sarkozy

## DERNIÈRES DÉPÊCHES

14:27 AP La reine Elisabeth II annonce une visite du pape en septembre

14:25 AP La guerre des chefs se poursuit à l'UMH

14:24 AP Cyclisme - Le TAS confirme la suspension de Valverde sur le sol italien

14:14 AP Marseille - un sang de requiem de distributeurs démanté

14:08 AP Nouvelle-Écosse - Un avion qui a été crashé en Mer du Nord, au large de l'île de Cap Breton

## BLOGS



## Relations Israël-Etats-Unis : la pire crise depuis 35 ans

Et si la vérité était que Benjamin Netanyahu ne veut pas d'un accord de paix avec les Palestiniens ? Et si la seule



## Retour de l'esérance

On respire ! La nouvelle annonce de la mort de la gauche était, comme aurait dit Mark Twain, « légalement prématurée » !



## Quand elle sourit - sur les Mémoires de Sandrine Bonnaire

Qu'attend-on pour inscrire son sourire au patrimoine mondial de l'humanité? Il y aurait Reims, pour les cathédrales, et

## VIDÉOS PHOTOS



François Mitterrand - plaisir ?



Un vidéo amateur capte un policier violent



Tata carbone quand Sarkozy engage son bistrotier

## PROCHAIN TCHAT

## AUJOURD'HUI 17:00

LA DROITE DANS TOUS SES ETATS  
MURVE AU PARLAMENT. Pourquoi en Chine, quand on est un communiste, on ne peut pas être un communiste ?le 31 mars, un nouveau  
nouvelObs.com

- l'accès rapide et clair à l'information
- les alertes et les « exclus » pour ne rien manquer
- les analyses pour donner du sens aux événements
- les blogs des journalistes au cœur de l'actualité
- les vidéos et images au format grand angle
- les repères sur tous les grands sujets
- les débats d'idées pour échanger tous ensemble
- les rendez-vous en direct pour chatter avec nos invités



Elisabeth Roudinesco contre-attaque...

# «La révolution de l'intime»

Pour l'historienne et psychanalyste, «l'explication de l'inconscient» apportée par Freud reste d'actualité et ne doit pas être confondue avec le progrès des sciences et de la médecine

**Le Nouvel Observateur.** – *Pourquoi les théories de Freud ont-elles toujours provoqué un rejet ?*

**Elisabeth Roudinesco.** – La haine de Freud s'est manifestée dès ses premiers écrits. Elle est de la même nature que la haine de Darwin. Freud a apporté quelque chose qui semble intolérable à l'humanité. C'est la révolution de l'intime. C'est l'explication de l'inconscient et de la sexualité. Voilà le premier scandale qui continue de choquer. De même que toutes les Eglises reprochent à Darwin d'avoir fait de l'homme un singe, elles en veulent à Freud d'avoir fait de la sexualité quelque chose de normal et non plus de pathologique. Quand Freud a débuté, tous les psychologues s'intéressaient à la sexualité mais pour réprimer les sexualités qui paraissaient perverses : les vrais pervers sexuels, certes, mais aussi et surtout les femmes hystériques jugées malsaines, parce qu'elles détournaient leur corps de la maternité, les « invertis », parce qu'ils refusaient la procréation et les enfants dits « dégénérés », parce qu'ils se masturbaient. C'est la grande question en 1890-1900. Freud s'emploie à y répondre. Il dit que, pour comprendre la sexualité humaine, il faut se dégager des descriptions purement sexologiques. Autrement dit, il est normal qu'un enfant se masturbe mais ça devient pathologique s'il ne fait que ça ! Selon Freud, la sexualité perverse polymorphe est potentiellement au cœur de chacun d'entre nous. Il n'y a pas, d'un côté, des pervers dégénérés et, de l'autre, des individus normaux. Il y a des degrés de norme et de pathologie. L'être humain dans ce qu'il a de plus monstrueux fait

partie de l'humanité. Et l'enfant est au cœur de nous-mêmes. Il faut donc libérer l'enfant et redéfinir les critères de la perversion. Pour libérer la femme hystérique de ses conflits et de sa souffrance, il y a la parole.

**N. O.** – *On a aussi toujours reproché à la psychanalyse de n'être pas une science. Quel rapport Freud entretient-il avec les « sciences de la nature » dont il s'est réclamé à ses débuts ?*

**E. Roudinesco.** – Très tôt, dès 1896, Freud, qui était médecin, a abandonné le modèle

neurologique. Quoi qu'en disent ceux qui voudraient aujourd'hui voir en lui un adepte avant l'heure des neurosciences, il a compris qu'il fallait rompre avec les mythologies cérébrales. Il espérait qu'un jour la médecine du cerveau progresserait. Il n'avait rien contre la science. Mais il a fondé la psychanalyse sur une autre rationalité qui n'est pas du même ordre que celle des sciences de la nature. Il a compris que l'homme n'était pas seulement neuronal, qu'il était fait de mythes, de fantasmes, de culture. Et il a placé le mythe – la tragédie grecque d'Œdipe (qui tue son père et couche avec sa mère) mais aussi la conscience coupable d'Hamlet – au cœur de la subjectivité. Bref, la psychanalyse est une science humaine au même titre que l'anthropologie : elle n'est pas une branche de la neurologie. Et si l'on biologise les sciences humaines, on sombre vite dans l'obscurantisme, voire dans l'occultisme : on décèle des causalités là où elles ne sont pas. Le déclenchement psychique des maladies organiques (le cancer par exemple) n'est absolument pas prouvé scientifiquement et, si l'on confond tout, on terrorise les gens en leur faisant croire que s'ils ont une vie psychique « hygiénique », ils n'auront pas de maladies, ce qui est contraire à la science médicale et à l'ordre naturel du monde et de la vie.

**N. O.** – *Quelle est, selon vous, la particularité de la critique de Freud en France ?*

**E. Roudinesco.** – Aux Etats-Unis, le puritanisme allié au scientisme nourrissent les attaques contre le freudisme. Le débat historiographique a porté par exemple sur la



« La Vierge corrigeant l'Enfant Jésus.. », de Max Ernst (1926)

Heritage Images-Leonage-ADAGP

**« L'ÊTRE HUMAIN DANS CE QU'IL A DE PLUS MONSTRUEUX FAIT PARTIE DE L'HUMANITÉ. ET L'ENFANT EST AU CŒUR DE NOUS-MÊMES. IL FAUT DONC LIBÉRER L'ENFANT ET REDÉFINIR LES CRITÈRES DE LA PERVERSION. »**



sexualité de Freud. A-t-il couché avec sa belle-sœur en 1898 ? Selon la grande rumeur américaine, inventée de toutes pièces, Freud l'aurait mise enceinte et obligée à avorter. Mais cette rumeur vient à l'origine de Jung, grand rival de Freud, qui passait sa vie à raconter ce genre d'histoires... En France, ce type de polémique ne prend pas. A l'origine, l'élite intellectuelle s'est emparée des thèses de Freud. Les surréalistes et les progressistes y ont vu une révolution, dans le droit fil de Rimbaud : « je » est un autre. Dans le contexte de l'affaire Dreyfus, le freudisme a été associé à l'idéologie de 1789. Mais notre histoire est ambivalente : la France a donné Valmy et Vichy. Dès cette époque, on a assisté à une lutte féroce entre les tenants d'une psychologie française axée sur la physiologie – Théodule Ribot ou Pierre Janet – et le freudisme considéré comme une « science boche », antinationale, spéculative. Il ne faut pas oublier que bon nombre de psychologues français ont aussi été des théoriciens de l'inégalité des peuples et des races afin de justifier la colonisation. Voilà pourquoi il y a bien souvent en



**Elisabeth Roudinesco**

est directrice de recherches à l'université de Paris-VII-Diderot. Elle enseigne l'histoire

de la psychanalyse à l'École normale supérieure et au Centre d'Etude de la Philosophie contemporaine. Dernier ouvrage paru : « Théroigne de Méricourt. Une femme mélancolique sous la Révolution », Albin Michel.

tion raisonnée de psychotropes des cures psychiques fondées sur la parole et aussi une prise en charge qui permette de réintégrer les malades dans la cité. Or cette triple approche, la seule qui permette de progresser, coûte très cher. Voilà pourquoi les sociétés occidentales préfèrent y renoncer et adopter une idéologie scientiste en apparence moins coûteuse. **N. O.** – *Comment se manifeste cette « idéologie scientiste » ?*

## « AU LIEU D'ÊTRE ATTAQUÉ PAR LA DROITE, LE FREUDISME A ÉTÉ BOUSCULÉ PAR LA GAUCHE. ET LA CRITIQUE A ÉTÉ FÉCONDE. »

France une jonction inconsciente entre anti-freudisme, racisme, chauvinisme et antisémitisme, fondée sur la haine des élites et le populisme. Dans les années 1970, Pierre Debray-Ritzen (1), un pédiatre de la Nouvelle Droite, a fait resurgir le vieux fond anti-judéo-chrétien en traitant la psychanalyse de « science juive ». Plus près de nous, le brûlot anti-freudien de Jacques Bénesteau, salué par le Club de l'Horloge (2), a été préfacé par un sympathisant du Front national. Les éternels complots et affabulations attribués aux psychanalystes par des adeptes du conspirationnisme sont douteux : on voit l'œil, la main et le nez de Freud partout...

**N. O.** – *Ces polémiques ne viennent-elles pas surtout du fait que la psychanalyse a été dépassée par le progrès médical ?*

**E. Roudinesco.** – Pas le moins du monde. Après la Seconde Guerre mondiale est intervenue la révolution des psychotropes et notamment des neuroleptiques. Cela a permis de supprimer l'asile. Les médicaments de l'esprit ont mis fin aux camisoles de force. On a pu traiter ou du moins stabiliser les psychoses. Mais pas les névroses, ni même les dépressions. Et les traitements médicamenteux ne suffisent en aucun cas. En vérité pour traiter les psychoses, il faut associer à l'administra-

**E. Roudinesco.** – Elle a pris le dessus à travers la nomenclature DSM (« Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux »). D'origine américaine, cette nomenclature adoptée par l'OMS est censée répertorier les troubles psychiques afin de prescrire les traitements. Elle s'impose à tous les médecins. Mais elle relève selon moi d'une pure idéologie. On s'est mis à croire que tout relevait d'un mécanisme cérébral. Au lieu de considérer un sujet d'après ce qu'il vit, on ne prend en compte que ses comportements. Le problème dès lors, c'est qu'il y a une rupture entre la norme et la pathologie. On ne sait plus qui est fou et qui ne l'est pas. Vous vérifiez trois fois si votre porte est bien fermée ? Vous êtes angoissé donc malade mental. On ne se préoccupe pas de savoir à quoi renvoient les comportements. Le sujet est découpé, divisé, normé. On ne veut plus rien savoir de l'intime. A tel point que l'emprise du DSM alimente une révolte des sujets eux-mêmes. Le projet d'inclure les nouvelles addictions à internet au DSM a provoqué un tollé. En quoi peut-on dire que les médias numériques constituent une drogue malfaisante ? Pour déterminer si quelqu'un est vraiment dans l'addiction, il faut repasser par la parole et entendre le sujet. Dans la prochaine livraison

du DSM en 2013, il est envisagé d'annexer les comportements sexuels sous l'angle des addictions. Dans ce domaine, où est la norme ? Combien de fois par semaine ? Comment ? On se trouve dans une impasse.

**N. O.** – *Concurrencée par d'autres approches, notamment les thérapies comportementales cognitives (TCC), la cure analytique classique doit-elle évoluer ?*

**E. Roudinesco.** – Oui, je le crois. Il y a eu une dogmatisation de la cure classique : aujourd'hui le silence de l'analyste pendant des années n'est plus acceptable. D'où le succès des thérapies comportementales et cognitives qui prétendent faire cesser les symptômes des maladies psychiques qu'on nous présente comme des maux du siècle : phobies, TOC, perte de l'estime de soi... Par comparaison, le silence des analystes passe pour une non-intervention sur les symptômes. Or l'analyse peut y répondre bien mieux que les TCC. Pour cela, il faut proposer des cures courtes (six mois) et actives, comme les pratiquait Freud lui-même. Tout est à réinventer dans le domaine clinique...

**N. O.** – *Divisé en une multitude de chapelles qui s'affrontent, le mouvement psychanalytique peut-il réagir ?*

**E. Roudinesco.** – En se structurant, le mouvement psychanalytique est devenu conservateur, corporatiste. Dans les années 1930-1960, la refonte kleinienne, qui a mis en évidence le rôle central de la mère, puis la révolution lacanienne (1950-1970), qui a associé psychanalyse et théorie du langage, ont apporté des idées novatrices. Mais ces révolutions ont aussi produit de nouveaux conformismes. Ceci est apparu de manière éclatante quand l'émancipation des femmes puis celle des homosexuels sont venues percuter la vulgate freudienne. Il a bien fallu revoir le vieux modèle patriarcal, réviser les anciennes conceptions de la sexualité féminine, permettre aux homosexuels de devenir psychanalystes et parents. Au lieu d'être attaqué par la droite, le freudisme a été bousculé par la gauche. Et la critique a été féconde. Aujourd'hui, hélas, les analystes ont perdu l'engagement citoyen dans la cité. Trop de psys s'accrochent à des thèses d'un autre âge et condamnent la famille monoparentale, l'homoparentalité ou les mères porteuses, alors que ces nouvelles structures sont parfaitement pensables.

**Propos recueillis par SYLVAIN COURAGE**

(1) « La Scholastique freudienne », Fayard, 1972.

(2) « Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire », Editions Mardaga, 2002.

Quelles sont les urgences de la gauche face à la crise mondiale? La social-démocratie est-elle dépassée? L'ancien Premier ministre réagit au débat lancé par « le Nouvel Observateur »

# Plus loin avec la gauche

par Michel Rocard

**N**ous vivons une période d'atonie intellectuelle surprenante. Une crise financière et économique ravageuse a frappé en 2008 tous les pays développés. Nous y sommes toujours, la croissance n'est pas répartie, le chômage continue d'augmenter. Le ronron politique continue lui aussi : la gauche en campagne électorale demande une politique plus active pour l'emploi et une limitation des bonus et rémunérations bancaires, sans avancer d'analyse de cette crise et sans percevoir à quel point elle appelle un changement profond de société, faute de quoi un vrai chaos menace pour longtemps.

C'est dire combien j'ai été heureux de suivre le débat engagé par Jean Daniel dans « le Nouvel Observateur » depuis l'été dernier, amplifié par Jacques Julliard avec ses « Vingt Thèses pour repartir du pied gauche », et continué par Denis Olivennes.

Il était urgent qu'on se décide enfin à prendre en compte la gravité et la profondeur de la crise, de souligner le phénomène de la financiarisation comme une des causes majeures des événements récents, de rappeler le durcissement de tous les rapports sociaux, de dénoncer la folie et le scandale des méga-rémunérations dans la banque aujourd'hui. Je me réjouis, au nom de nos souvenirs communs, que cette initiative vienne du « Nouvel Observateur ».

Mais il faut aller plus loin et scruter jusque dans ses fondements l'évolution macroéconomique et pas seulement financière. Et puis il ne sert à rien d'analyser la crise comme un phénomène international et de situer les réponses politiques sur un horizon franco-français. Jacques Julliard répond que « l'on n'arbore pas sans cesse le pavillon complaisant de la mondialisation pour faire passer en fraude la camelote néolibérale. L'argument international ne doit pas être un empêchement ». Bien sûr. Encore faut-il bien se comprendre. Par exemple, je n'apprécie guère la formule : refuser la « soumission aux lois du marché ». Une grande partie du monde vit en économie de marché et nous, sociaux-démocrates, avons choisi depuis 1947 d'y rester parce qu'elle est garante de la liberté de base des citoyens-consommateurs. Lorsque, comme c'est à l'évidence le cas actuellement, les lois du marché produisent et amplifient des dérives insoutenables, le problème n'est pas de s'y



Premier ministre de 1988 à 1991, **Michel Rocard** a récemment publié « Notre Europe » (avec Nicole Gnesotto) chez Robert Laffont, « Oui à la Turquie » (Hachette Littératures) et « Si la gauche savait » (entretiens avec Georges-Marc Benamou) chez Points-Seuil.

soustraire mais de les modifier, de savoir comment et avec qui, pour être ensuite soumis à des lois moins injustes, mais toujours marchandes.

## Régulation

Trois remarques encore avant d'en arriver à la crise elle-même. La dénonciation de la mondialisation a quelque chose, elle aussi, d'incantatoire. La mondialisation est une tendance lourde de l'humanité : elle commence avec Christophe Colomb et Magellan, continue au long de l'histoire au point que le pourcentage énorme de la production mondiale que représentait en 1913 le commerce international, soit quelque 20%, ensuite affaibli par deux guerres et une crise majeure, n'a été retrouvé que vers 1980, pour reprendre sa croissance. Cette propension de l'humanité a été puissamment encouragée par des révolutions techniques dans le transport des biens et des personnes, et plus encore dans le transport de l'information qui, lui, est devenu instantané. Et aussi par les décisions des États, ouvrant de manière croissante leur commerce et leurs mouvements de capitaux. Le problème est que cette mondialisation n'a absolument pas été régulée. C'est donc à l'absence de régulation qu'il faut s'en prendre et non pas à ce fait incontournable qu'est la mondialisation elle-même.

Deuxième remarque : le fait de passer de l'analyse de la crise dans sa dimension mondiale à une réponse politique à usage de la France seule amène à de grosses erreurs. Comme celle-ci par exemple de l'ami Julliard : « A l'échelon politique national, la deuxième gauche [...] représente une voie désormais dépassée. » La phrase est étrange en cette période historique où nous commençons à peine à enregistrer les résultats de la victoire intellectuelle complète de ladite deuxième gauche sur la gauche jacobine au patois marxiste et éprise d'économie administrée, comme l'a démontré l'excellente nouvelle déclaration de principes du PS adoptée il y a deux ans. La deuxième gauche a été une tentative de construire en France une vraie social-démocratie, qui n'y a jamais existé. Lorsque Julliard écrit qu'elle « s'était donnée pour mission la modernisation économique et culturelle de la France, grâce à la participation de la société civile à la décision politique », il dit juste. En fait, c'est la mission temporaire que s'était donnée toute la social-démocratie interna-



Colonne de manifestants lors d'une manifestation à Paris le 23 mars 2010.

tionale pendant les Trente Glorieuses, période d'un capitalisme régulé, assurant le plein-emploi et n'appelant, en matière de hiérarchie de revenus, qu'une critique sociale beaucoup moins radicale que celle qu'il nous faut bien formuler aujourd'hui. Que la social-démocratie internationale, tout comme sa composante française la deuxième gauche, s'y soit largement enlisée, c'est une évidence, mais cela n'enterre pas un vaste courant historique auquel Julliard est aussi attaché puisqu'il dit quelque part que « l'avenir est à une social-démocratie de combat ». Et je me félicite que Jean Daniel, citant Albert Camus, préconise un « réformisme radical ». On est d'accord sur tout cela.

Mais ce sujet m'inspire une dernière remarque de vocabulaire. Les mots sont importants, il faut être précis dans ces débats. Je ne crois pas bon d'appeler la phase actuelle « néo-capitalisme ». La démolition systématique des mécanismes régulateurs des Trente Glorieuses, les privatisations et dérèglementations qui l'ont accompagnée constituent une régression, un retour à une plus grande brutalité sociale du capitalisme qui est franchement beaucoup plus archéo que néo. Puisqu'il faut bien nommer, le mot de capitalisme, tout seul, suffirait. On peut aussi le baptiser du nom de la doctrine qui lui a fourni ses paradigmes majeurs, le monétarisme, pour qui tout équilibre de marché étant optimal, il n'est pas souhaitable que l'Etat intervienne pour en modifier le contenu social ou environnemental. Ou encore ultralibéralisme, ou hyperlibéralisme pour bien souligner que la caractéristique actuelle du capitalisme est qu'il ne connaît plus ni

**A Paris, le 23 mars 2010. François Chérèque (CFDT) et Bernard Thibault (CGT) participent à une manifestation pour dénoncer les licenciements, les bas salaires, l'augmentation du coût de la vie, la réforme du système de retraite...**

Colonne de manifestants lors d'une manifestation à Paris le 23 mars 2010.

normes ni limites puisqu'il s'affranchit de l'idée que c'est à la loi de définir ses limites. Il s'apparente plus de ce fait à la loi de la jungle qu'à la liberté. Au sens strict, il n'est pas libéral, et il est essentiel de ne pas faire de confusion là-dessus.

### Vol qualifié

Je me suis expliqué par trois fois dans ces colonnes, dès 2007, avant la crise dont j'annonçais qu'elle viendrait nécessairement, puis en novembre 2008, et en décembre dernier après elle, sur les facteurs essentiels du dérèglement. J'en retracerai donc seulement ici les grandes articulations pour ne pas lasser.

En 1971, le monde est sorti des changes fixes caractéristiques des Trente Glorieuses. A partir de là, on a demandé au système financier d'inventer des assurances contre les variations soudaines de change et de prix. Les instruments conçus à cette occasion sont devenus des produits financiers autonomes sur lesquels, par cupidité, on a spéculé massivement. Il n'y a aucune utilité ni économique ni sociale à ce que circulent des produits dérivés détachés de tout contrat économique réel. De manière analogue, la titrisation de créances douteuses mélangées à des créances saines relevait, elle, du vol qualifié. Face à cela aussi, il faut contrôles et traitement spécifiques. En s'opposant à ces deux nécessités, la profession bancaire internationale affiche à la fois son goût immodéré du lucre et son mépris des équilibres financiers qu'elle a pourtant mission de préserver. Mais là n'est pas le cœur de la crise. La grande affaire, c'est que ces drames finan-

Thomas Coeur-APP



Shaun Curry/AFP

ciers ont frappé des économies développées déjà malades, en fait complètement anémiées. Depuis 1990 à peu près, le monde développé tout entier peine à retrouver à peine la moitié de sa croissance des Trente Glorieuses et connaît de vastes crises financières ravageuses, régionales ou mondiales, à peu près tous les cinq ans. Mais le drame principal touche l'emploi. Les chômeurs, les travailleurs précaires et les pauvres (c'est-à-dire des adultes valides exclus du marché du travail) représentent le quart de la population dans tous les pays développés. Cette situation dure depuis plus de quinze ans maintenant. Si le mot de crise a un sens, c'est bien entendu par référence au chômage et à la précarité. Tout le reste est de second ordre.

La raison majeure de cette évolution est le changement progressif de structure de l'actionariat. Faible et inorganisé, il pesait peu pendant les Trente Glorieuses. Mais, entre 1970 et 1990, il s'est puissamment organisé sous la forme d'abord des fonds de pension, puis celle des fonds d'investissement et des fonds d'arbitrage ou *hedge funds*. Présents maintenant dans toutes les sociétés multinationales, ces représentants d'actionnaires-là n'ont plus ni respect ni connaissance des entreprises dans lesquelles ils pénètrent, ils exigent simplement le dividende maximal immédiat. La forme majeure résultant de leurs pressions est l'externalisation, le renvoi à l'extérieur de l'entreprise et de son réseau de filiales de toutes tâches et de tous les personnels à qualification moyenne, faible ou nulle qui ne sont pas strictement nécessaires au maintien de la qualité pour le cœur de métier. C'est cet affaiblissement économique majeur du quart de nos populations qui explique l'affaiblissement de la consommation, clé de la baisse générale du rythme de croissance depuis vingt ans.

C'est donc d'abord de cette situation qu'il faut petit à petit sortir. Or jusqu'à présent, personne nulle part n'a rien fait de sérieux pour dynamiser la demande et diminuer le chômage, et l'on s'est contenté de combattre le risque d'effondrement du

**Des courtiers à la Bourse des Métaux de Londres.**

système financier international en faisant appel à la garantie publique, c'est-à-dire celle des contribuables. Pleins de bienveillance, ces derniers ont fourni leur garantie pour plus de 70% de la valeur du PIB aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne et pour 36% dans l'Union européenne. Renforcées par ce sauvetage et par la disparition de beaucoup de leurs collègues, les banques restantes sont redevenues florissantes et sont en train de gagner la bataille contre toute réforme significative du système. Elles repartent « comme avant ». Bulles et spéculations démesurées vont revenir, comme en atteste la rémunération des traders, qui a là une signification annonciatrice. Les chocs de la finance continueront donc à frapper des économies de plus en plus anémiées.

## Social-démocratie

On ne saurait traiter cette situation sans s'attaquer à ses éléments structurants. Je ne reviendrai pas ici sur la finance. On voit assez bien ce qu'il faudrait faire – interdiction des produits dérivés non tirés de l'économie réelle, augmentation majeure des ratios de sécurité et contrôles plus détaillés – mais on manque ici du rapport de force politique pour le faire. Il y faut une convergence précise des programmes politiques de toutes les forces de gauche. La social-démocratie a là une tâche immense, que dans ses états-majors internationaux elle a repérée.

Sur le cœur du problème – chômage et précarité –, Michel Aglietta a dit à plusieurs reprises qu'il faudrait en revenir à l'indexation des salaires sur la productivité. Je crois qu'il a raison. Mais la tâche est difficile pour des forces syndicales tétanisées par le chômage. Il y a, me semble-t-il, un angle d'attaque supplémentaire où le législateur – l'Europe aurait ici si elle le voulait le poids nécessaire – pourrait apporter une contribution importante à cette lutte : c'est le statut de l'entreprise.

Car l'entreprise n'existe pas dans le droit contemporain, qui ne connaît que la société de capitaux. Or celle-ci, comme communauté d'hommes et de femmes vivant du même pro-

**« LES CHOC DE LA FINANCE CONTINUERONT À FRAPPER DES ÉCONOMIES DE PLUS EN PLUS ANÉMIÉES. »**

jet économique, est la grande victime de l'évolution en cours. Les actionnaires sont étrangers à l'entreprise qu'ils ne cherchent qu'à pressurer. Ils ne sont pour elle que des apporteurs de capitaux et doivent le rester, leur rémunération n'a nul besoin de s'accommoder d'un pouvoir de décision qui doit au contraire appartenir à ceux dont le destin dépend de l'entreprise. Les salariés dans les conseils, c'était en d'autres temps un rêve révolutionnaire. C'est devenu une condition de survie du système. Naturellement on y mettra du temps, c'est même la condition de tout projet de quelque ampleur. Mais je ne vois plus d'échappatoire.

Il y a plus. Derrière ce comportement contemporain des actionnaires, derrière les dérives professionnelles et morales de la finance, derrière les surrémunérations inadmissibles et sans plus de lien avec le travail, le risque ou la responsabilité de nombre de grands patrons se cache à peine un déferlement de la cupidité. Les vertus puritaines des capitalistes décrits par Max Weber ont disparu. Calvin, qui prônait la frugalité mais légitima le prêt à intérêt et encouragea l'accès à la richesse, sous condition qu'elle soit réinvestie ou redistribuée, est bien oublié. J'ai cru longtemps, je l'ai dit comme tous les vrais sociaux-démocrates, au capitalisme régulé. Le capitalisme mondial s'est aujourd'hui débarrassé de toute régulation. Il est redevenu mortellement instable. Et je crois non pertinent tout diagnostic à mi-chemin.

Tout cela est mondial. Il est urgent d'en convaincre Chinois et Indiens avant qu'ils ne sombrent dans les délices et les brutalités du capitalisme pur et dur. Il est intéressant de noter que les pays de finance islamique n'ont pas sombré dans les folies des produits dérivés parce que leur religion les interdit.

Mais ça commence chez nous, les développés. Or il y a inanité du projet révolutionnaire pour des raisons aussi bien de culture que de rapport de force. Il n'y a pas d'autre voie qu'un long chemin de réformes pas à pas internationalement convergentes. L'essentiel est donc d'abord la communauté du diagnostic, puis la convergence, et la précision des programmes politiques partout.

## Bataille planétaire

Au passage, j'ai eu peur en lisant sous la plume de Jacques Julliard : « *La gauche ne saurait être représentée, lors de l'élection présidentielle, par un représentant de l'establishment financier.* » Il a démenti que cela vise Dominique Strauss-

Kahn. Tant mieux. On peut penser que le rôle d'un social-démocrate compétent et authentiquement régulateur est plus important à la tête du FMI que dans un pays de deuxième ordre, sur ces sujets, comme la France. Mais c'est une affaire de survie de l'humanité que de reprendre le contrôle du politique sur la finance et de ramener celle-ci au rôle qu'elle n'aurait jamais dû quitter, celui de fournisseur du service financier à l'économie. La lutte des classes – il y a des terminologies dont la pertinence est éternelle – passe aujourd'hui entre les spéculateurs et les régulateurs, et que Julliard ne s'y trompe pas, le marqueur des vrais conflits est



Topphoto China-AFP

Une montagne de téléviseurs usagés dans la plus grande usine de recyclage de Chine, à Jingmen, dans la province du Hubei.

là. Je crois plus important de voir Strauss-Kahn gagner sa bataille mal partie au FMI que de revenir en France. Mais s'agissant de notre pays, je suis au moins sûr qu'il ne peut se permettre de s'offrir comme président quelqu'un d'incompétent sur cet enjeu central du combat.

Au final, il faudra bien aller jusqu'au fond du sujet. L'écologie aujourd'hui nous dit déjà de manière claire qu'il est insensé, et surtout dangereux, de chercher les sources et les formes d'une nouvelle croissance si elles ne sont faites de produits durables, biodégradables partout où c'est possible, recyclables en tout cas, et produits grâce à de l'énergie décarbonée. C'est déjà essentiel, critère majeur pour les choix d'aujourd'hui. Mais l'écologie dit beaucoup plus encore. Elle incrimine le volume de notre consommation, qui est consommation de ressources, elle incrimine notre frénésie concurrentielle, notre oubli du sens du temps long.

Les émergents d'aujourd'hui n'ont pas de place dans notre avidité consommatrice. Il va falloir savoir mettre des limites à la concurrence, lui fixer des zones interdites. Après tout, le bonheur des hommes est fait d'art, de culture, de sport, de fêtes, d'amitié, de relations interpersonnelles, d'épanouissement familial, toutes choses dont la pratique réelle consomme peu de ressources et guère d'énergie. La bataille planétaire d'aujourd'hui consiste à redonner de l'espace à tout cela dans nos vies, aux dépens de ce qui est quantifiable et qu'il faut limiter. Magnifiquement symbolique de cet enjeu est la bataille pour le temps libre. C'est un contresens de civilisation, lorsque par une conjoncture locale un plus de travail apparaît possible, que de vouloir le confier à ceux qui en ont déjà, plutôt que de participer à la diminution moyenne régulière de la peine humaine, comme l'entrevoit Keynes.

Il n'y a de projet de société que mondial, et la crise mondiale d'aujourd'hui a la vertu de nous en rendre lisibles les linéaments. Le réveil politique de la France dépend du ralliement de la gauche à cette cause-là. La partie franco-française du programme d'une civilisation rassérénée harmonieuse et équitable n'est pas alors difficile à écrire.

MICHEL ROCARD

**CONGO.** Au cœur du Kivu ravagé par la guerre, des milliers d'hommes creusent le sol à la recherche de la cassitérite, composant essentiel de notre industrie électronique. Ils vivent dans la terreur des groupes armés qui veulent s'emparer de cet « or gris ». Christophe Boltanski a pu pénétrer dans ce territoire interdit livré au pillage et aux exactions

# LES MINEURS DE L'ENFER

Ils ont les yeux exorbités, hagards, des mains tordues, crevassées à force de taper. Leurs corps, couverts de sueur et de poussière, luisent sous la lumière crue des lampes torches. Ils martèlent la paroi depuis des heures, parfois des jours. Leurs gros marteaux projettent des étincelles au contact du burin planté dans la roche. Ils ne portent qu'une culotte et des bottes en plastique qui dérapent dans la glaise parce qu'il fait beaucoup trop chaud et humide pour supporter le moindre vêtement. Autour d'eux, tout ruisselle, tout est boueux, friable. A chaque bruit sourd, ce boyau, étayé par de simples rondins, qui plonge à 300 mètres sous terre, semble sur le point de s'effondrer. « Ça peut tomber à tout moment », dit un homme en tapant sur le plafond de la galerie.

Ils n'ont aucune machine, pas même de marteaux-piqueurs. « C'est trop dur », crie Pascal, croisé un peu plus bas. En ce moment, ça ne marche pas. C'est inondé. Il nous fau-

drait une pompe pour évacuer l'eau. » Il a une taille d'enfant, des bras râpés, presque blancs, comme le marbre d'une statue. Cela fait trois ans qu'il fouille à mains nues les entrailles de cette montagne isolée de l'est du Congo. Une vie de forçat à la recherche de la cassitérite, principal minerai de l'étain, que tout le monde ici appelle la « matière ». Des cailloux lourds

comme des pavés aux reflets rouges ou verts, selon les filons. « On peut travailler quarante-huit heures sans sortir du puits. On nous surnomme les hiboux. Car on vit dans le noir et on ne dort jamais. » Comme beaucoup de creuseurs, il dit « ne rien gagner », avoir « beaucoup de dettes », « 300 dollars », l'équivalent de deux mois au fond de son trou.

Pascal et tous les hommes qui s'épuisent ici sont des mineurs artisanaux. Des paysans ruinés, des étudiants sans le sou, des démobilisés venus de tout le pays. Ils travaillent à leur compte, ou du moins essaient. Tous viennent dans l'espoir de faire fortune. Leurs illusions perdues, ils restent, faute d'argent pour repartir. « Au mieux, on gagne 10 dollars par jour », dit Pascal. Le peu qu'il touche file dans la poche des commerçants et, surtout, des soldats, les vrais maîtres des lieux. Des hommes, kalachnikov en bandoulière, qui tournent autour des puits, interceptent au passage des sacs de caillasses, prélèvent leur dime tout au





long du chemin. Dans le Nord-Kivu, cette province livrée depuis plus de quinze ans à la guerre, la carte des richesses minérales coïncide avec celle des bandes armées. Là où abondent or, wolfram, coltan, niobium ou toute autre matière rare ou précieuse, il y a des bivouacs, des fusils, des uniformes, des exactions, des crimes.

### Vaste pillage

Niché dans la jungle équatoriale, seulement accessible par un sentier forestier, le gisement de Bisié attire les combattants comme un aimant. Quand des chasseurs de gibier l'ont découvert par hasard en 2002, la troupe a rattrapé six mois plus tard. Depuis, le bassin minier est tombé successivement entre les mains de milices, de forces plus ou moins régulières, de soldats perdus ou aux ordres d'intérêts privés. Un vaste pillage qui, au gré des batailles ou des ralliements, ne profite qu'aux « grandes têtes », comme dit un creuseur. Généraux, leaders politiques, États voisins dont chacun chuchote les noms. Depuis l'été dernier, le site est

tenu par la 212<sup>e</sup>, une brigade composée d'anciens insurgés du CNDP, le Congrès national pour la Défense du Peuple. Une guérilla à majorité tutsie, soutenue par le Rwanda, et intégrée six mois plus tôt dans l'armée congolaise à la faveur d'un rabi-bochage surprise entre les deux pays ennemis. Selon un rapport de l'ONU, les nouveaux gardiens de Bisié obéiraient toujours à leurs parrains rwandais. « Il est fort possible que le contrôle des mines fasse partie du deal conclu entre Kinshasa et Kigali », estimait un diplomate rencontré quelques jours plus tôt. Dans la forêt, à 5 kilomètres de là, le long de la rivière Oso rôdent d'autres rebelles. Des Hutus, cette fois, du Front démocratique de Libération du Rwanda (FDLR), encadrés par d'ex-génocidaires.

Ici on se bat moins pour un territoire que pour son sous-sol et ses trésors. Près de 80% de la cassitérite produite dans le Nord-Kivu vient de Bisié : soit 8 000 tonnes par an achetées sur place par une multitude de petits « négociants » mandatés par des comptoirs à Goma, la capitale de la

**L'exploitation de la cassitérite fait vivre près de 1 million de personnes. La majorité des mineurs de Bisié subsistent avec moins de 1,5 dollar par jour et sont en général lourdement endettés. Selon une enquête de Global Witness, le racket et le vol autour des mines rapporteraient au moins 120 000 dollars par mois aux militaires.**

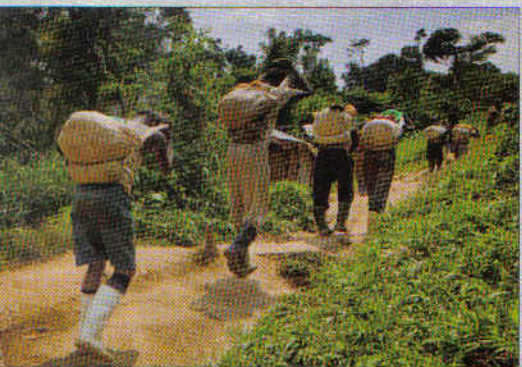


Situé dans le territoire de Walikale, dans l'est du Congo, Bisié compte près de 180 puits artisanaux. Alors que le Code minier interdit, pour des raisons de sécurité, de creuser au-delà de 30 mètres, certains tunnels font 200 à 300 mètres de long. Inondés pendant la saison des pluies, ils s'effondrent régulièrement.



La cassitérite, principal minéral de l'étain, est aujourd'hui très recherchée par toute l'industrie électronique. Au milieu des années 1940, le Congo était le deuxième plus grand producteur, après la Bolivie. Depuis la chute de Mobutu en 1997, sa part dans le marché mondial n'est plus que de 5%.

Le minéral est transporté à dos d'homme pendant deux jours à travers la forêt. Les porteurs, payés 20 dollars aller et retour, sont régulièrement attaqués et dépouillés de leur chargement par des hommes en armes.



province. Exporté vers l'Asie ou l'Europe, fondu, purifié, le métal finit dans un appareil électronique, ordinateur, mobile, radio, lecteur MP3, ou sur la surface d'une boîte de conserve.

Au fond de la vallée a surgi une ville en torchis. Des cases collées les unes aux autres, recouvertes de bâches frappées du sigle de l'ONU, récupérées dans les camps de réfugiés de la région. Plus de 12 000 habitants, tous attirés par la « matière ». Un enfer très organisé : quelque 3 000 creuseurs, 2 000 porteurs qui vont et viennent à travers la forêt, une escouade de négociants, mais aussi des prostituées, des enfants, des boulangers, des vendeurs de brochettes qui écoulent leur marchandise jusque dans les tunnels... Dans cette immense fourmilière privée d'eau et d'électricité, on trouve même un réparateur télé, des salons de coiffure, quatre hôtels de passe, une église évangélique. Un temple en terre, baptisé « Bonne nouvelle de Jésus de et à Bisié » (*sic*), comme pour mieux souligner l'incongruité d'une manifestation du divin dans un tel endroit. En l'absence de route ou même de piste, les rares générateurs, les bidons d'essence, l'huile de palme, le riz, le manioc, la Primus, la bière locale servie dans les buvettes, les chaises en plastique et tout le reste ont été portés à dos d'homme sur 50 kilomètres.

### 72 heures dans la mine

Les collines avoisinantes présentent un paysage d'après bataille. Des éboulis parsemés de débris et de piles usagées, percés de trous qui ressemblent à des crevasses, sillonnés par des foules de travailleurs torse nu. Les « carrés miniers » sont désignés par la distance à pied qui les sépare du campement : « chantier 10 », « chantier 45 ». Soit des lieux situés à dix ou quarante-cinq minutes de marche, une unité de mesure qui, ici, conditionne tout, donne sa valeur à toute chose. Au « chantier 15 », une taupinière creusée à flanc de coteau, un sous-lieutenant sort de son puits, visiblement agacé par l'arrivée de visiteurs, journalistes de surcroît. Il se plaint des mineurs qui l'entourent. « Des délinquants pour la plupart, dit-il. Des évadés de prison, des déserteurs. On vit dans des conditions difficiles. » Il porte un débardeur, une moustache, un aigle noir tatoué à l'épaule, et s'évente avec sa serviette, tout en distribuant des billets à un soldat. « Partez vite, finit-il par murmurer à l'un de nos accompagnateurs congolais. Avec vous, ici, on ne peut plus travailler. »

Officiellement, les militaires en treillis ou en maillot de foot qui rôdent autour des excavations ne sont là que pour garantir la sécurité du site. Depuis un an, des représentants des autres ser-

vices de l'Etat sont présents, plus bas, au campement. Désœuvrés, le plus souvent non payés, ils se contentent de taxer à leur tour les porteurs et de compter leurs sacs. « C'est impossible de faire respecter la loi, s'écrie Maurice Mahema, chef d'antenne de l'administration des mines. Ce sont les gens en uniforme qui tiennent les puits. Comment voulez-vous régler un problème quand il y a une personne en arme près de vous ? » Il ne peut pas accéder aux carrières, ne dispose même pas de local. Pour communiquer avec sa hiérarchie, il grimpe, comme tout le monde, sur le plus haut sommet, et tente de capter un très faible signal à partir d'un cellulaire. Les téléphones, loués à la minute, sont attachés à des bâtons plantés dans le sol. En début de matinée, les négociants se bousculent devant cette cabine publique improvisée : ils viennent prendre connaissance des cours mondiaux de l'étain fixés à l'ouverture du London Metal Exchange.

« Les soldats sont à l'entrée des tunnels, souvent en tenue civile, ou alors ils envoient quelqu'un qui per-

çoit pour leur compte. Il faut payer pour tout, pour les sacs, même pour les instruments rudimentaires qu'on amène », proteste Emmanuel Bukasa, secrétaire général de la Cocabi, la Coopérative des Creuseurs artisanaux de Bisié. A chaque « barrière », réduite à une branche en travers du chemin, son péage et son gardien. « Celui qui est de bon cœur te demande 1 000 francs. Avec un autre, ça peut être 1 500 ou 15 000 francs », ajoute le vice-président de l'association, Idrissa Assani. Les deux hommes viennent de rédiger une lettre à l'intention du gouvernement, à Kinshasa, pour réclamer le départ des militaires. « Sinon, ça ne marchera jamais », disent-ils.

Le 7 août dernier, lors d'une tournée dans les environs, le Premier ministre congolais, Adolphe Muzito, avait appelé à une démission de la part du secteur minier. La réponse n'a pas tardé. Six jours après, un commando débarquait en pleine nuit à Bisié et ratissait les cases une par une. « Ils ont commencé à tirer, à piller, raconte un creuseur. Ils pointaient la lampe torche et pan ! l'étai mort. Depuis, on a peur. » Bilan ? Une trentaine de tués. Un carnage attribué par certains au FDLR, par d'autres à des Mai-Mai, ces guerriers dits traditionnels bardés de gris-gris qui jusqu'à l'année dernière tenaient Bisié. Mais, selon les enquêteurs de l'ONU, le véritable inspirateur de l'opération serait un haut gradé congolais, prêt à tout pour préserver son capital. « Dans notre pays, se lamente un religieux, on n'est pas dans l'armée par vocation, mais pour faire de bonnes affaires. »

« ILS ONT COMMENCÉ À TIRER ET À PILLER. DEPUIS, ON A PEUR. »



## Quand Bolloré apparaît...

Au prix mondial, l'étain frôle alors les 18 000 dollars la tonne. Sa demande explose depuis qu'il remplace le plomb dans les points de soudure des circuits intégrés, conformément aux nouvelles normes environnementales. Une manne dont ne bénéficient guère les armées de travailleurs de Bisie. « Je peux creuser soixante-douze heures à l'intérieur, nuit et jour. Je ne me repose que pour prendre de l'eau et quand on m'apporte de la nourriture, dit Gabriel Moma. Si tu ne fais pas ça, tu ne gagnes absolument rien. » Il a échappé à trois éboulements. « En 2008, au puits de Safina, j'ai sorti dix morts et huit blessés. » Les accidents sont fréquents dans ces galeries artisanales. La faute aux « cascadeurs », comme on les surnomme. Les plus pauvres, ceux qui ramassent les miettes. « Ils viennent chercher la matière là où on est déjà passé. Ils forcent et ça s'effondre. » Il y a aussi les émanations de gaz toxiques, les asphyxies dues aux quelques motopompes utilisées pour vider l'eau des trous, les maladies – choléra, diarrhée, gale, mycoses... – liées à l'absence d'eau potable et à la promiscuité.

### « Roissy-Charles-de-Gaulle »

Le sentier qui relie Bisie au reste du monde gravit des collines, traverse des marais ou des cours d'eau, parfois des villages. Tout le minerai acheminé par des cohortes de porteurs emprunte cette petite piste glissante au milieu de la forêt. Sur le parcours, on peut croiser des fonctionnaires harassés, des femmes élégantes avec un sac à main comme seul bagage, des livreurs de bière, des troupeaux de bovins. Un homme en nage est assis à l'écart, recroquevillé sur un tronc d'arbre. Timoté Boudjiriri a 28 ans. Il en paraît le double. Avec son sac de 50 kilos de cassitérite sur la tête, il lui faut deux jours pour rejoindre Njingala, la ville la plus proche. « Au retour, je prends d'autres marchandises, des bières, des haricots, du n'importe quoi. C'est un travail très dur, ça peut diminuer la vie sur terre. » Il souffre de douleurs au cou, aux genoux, dit gagner 40 dollars par semaine. A peine de quoi payer sa nourriture, vendue ici au triple ou au quadruple de son prix habituel. Il redoute les brigands qui infestent la forêt. Plus loin, un porteur vient de se faire voler ses bottes et sa cargaison. Les soldats ont arrêté ses agresseurs. Ils les frappent à coups de bambou, puis les emmènent menottes aux poignets.

Une fois parvenu jusqu'à un chemin carrossable, le minerai rejoint en camionnette la bourgade de Kilambo surnommée par dérision « Roissy-Charles-de-Gaulle ». La bande d'asphalte ne court que sur une quarantaine de kilomètres. Au-delà, il faut prendre l'avion. A l'apparition d'un bimoteur dans le ciel, le policier interrompt la circulation. L'appareil se pose sur la route, entre les arbres immenses. Il négocie un virage et coupe le contact à la hauteur d'une

paillote présentée comme « le Bureau de la DGM », la Direction générale des Migrations. C'est le septième vol de la journée. Une fois ses 1 800 kilos de cassitérite embarqués, le pilote, un Russe aux cheveux blancs, remonte dans son cockpit. Les quelques passagers s'assoient à l'arrière, sur les sacs. Destination : la capitale de la province.

A Goma, Alexis Makabuza, qui dirige un des principaux comptoirs du Nord-Kivu, la Global Mining Company (GMC), observe l'arrivée d'un de ses deux petits porteurs. « Nous sommes le seul pays au monde où l'étain est transporté par voie aérienne, s'insurge-t-il. On a proposé au plus haut niveau d'ouvrir nous-mêmes une route. On n'a jamais eu de réponse. Ils préfèrent maintenir Bisie dans un no man's land, une zone de non-droit. » Ce patron est épinglé par plusieurs rapports de l'ONU qui lui reprochent de se fournir auprès de groupes armés, en particulier des interahamwés (d'ex-génocidaires hutus). « En étant à Goma, comment puis-je le savoir ? », rétorque Makabuza. Comme les autres opérateurs miniers, il s'offusque des campagnes lancées par les humanitaires contre les « minerais de sang ». « Ce secteur, c'est la colonne vertébrale de l'économie de la région. On n'est pas en Suisse. On sort de quinze ans de guerre. Et on nous menace d'un embargo ? » Accusées par Global Witness et d'autres ONG d'entretenir un des conflits les plus meurtriers de la planète, plusieurs entreprises étrangères ont cessé d'acheter de la cassitérite congolaise. Sous la pression internationale, la République démocratique du Congo a, de son côté, promis de créer un « centre de négoce » à Njingala, afin de mieux réguler son commerce. Une mesure qui risque de rester sans effet si, au cœur de la forêt, des hommes en armes continuent d'exploiter les mines.

CHRISTOPHE BOLTANSKI

Reportage photo de Patrick Robert pour « le Nouvel Observateur »



Pour couvrir les 300 kilomètres de jungle qui séparent le territoire de Walikale de Goma, le minerai est chargé à bord d'avions à hélice. Les appareils, des LET 410, peuvent emporter 2 tonnes de marchandise au prix de 0,4 dollar le kilo. Par la route, il faut parcourir 1 600 kilomètres, soit une semaine de voyage.



Selon International Rescue Committee, la guerre aurait entraîné depuis 1998 la mort de 5 millions de personnes, surtout par maladie ou malnutrition. Avec des centaines de milliers de mutilations et de viols commis dans l'est du pays, les femmes sont les premières victimes du conflit.

**Où vont les Verts ?** Alors que Cohn-Bendit leur demande de se dissoudre dans une « coopérative » écolo, c'est une femme de 35 ans, discrète et habile, qui tient en main une large part de leur destin. Maël Thierry l'a suivie sur la route périlleuse de la notoriété

# Le jour où Cécile Duflot est devenue grande

**P**as le temps de se reposer sur ses lauriers. Dimanche 21 mars, Cécile Duflot vient d'être élue au conseil régional d'Ile-de-France, mais elle n'a guère le loisir de savourer son succès. Les écolos ont raflé 50 sièges à la région, presque deux fois plus qu'auparavant. A l'échelle du pays, ils sont aussi les grands bénéficiaires du scrutin : pas de présidence de région, certes, mais une centaine de nouveaux élus par rapport à 2004 ! Dans le taxi, entre deux plateaux télé, la patronne des Verts et son plus proche conseiller, Stéphane Sitbon-Gomez, 22 ans, qu'elle surnomme « Yop », ont pourtant la tête ailleurs.

Ensemble, ils parcourent l'appel que Daniel Cohn-Bendit veut publier le lendemain dans « Libération ». Le turbulent eurodéputé allemand entend battre le fer tant qu'il est chaud. Il propose rien de moins que de créer une « coopérative » regroupant toutes les tribus écolos, loin de la petite boutique verte et de ses vieux réflexes partisans. Le 21 mars n'aura donc été qu'une courte plage de bonheur. Voilà Cécile Duflot immédiatement propulsée vers de nouvelles aventures. L'avenir de sa formation ? La stratégie pour 2012 ?

Pour la nouvelle star de l'écologie, c'est déjà l'heure des choix.

En ce printemps de 2010, quelque chose vient de changer dans la vie de la secrétaire nationale des Verts. Elle a eu 35 ans le 1<sup>er</sup> avril. Elle est surtout devenue incontournable. Dans son parti, dans la galaxie écolo, et même à gauche, en vue de la prochaine présidentielle. Des sondages la créditent aujourd'hui de 8 % ou 9 % d'intentions de vote au premier tour. Devant Bayrou ou Villepin, selon la dernière enquête Ifop ! Chez les écolos, personne ne conteste son nouveau statut : « Elle est à part : il y a Dany et il y a elle. » Pour la jeune femme encore totalement inconnue il y a deux ans, c'est déjà une victoire. « Elle était la cheftaine d'un groupuscule. La voilà qui se retrouve patronne de la troisième force politique », résume un des artisans d'Europe Ecologie.

## Gardiennne de la maison verte

Qui l'eût cru ? Lorsque la « petite Cécile » venue de l'aile gauche des Verts prend en 2006 la tête de son parti, elle n'a sa carte que depuis cinq ans. Très vite, elle a intégré la direction nationale. Mais à l'époque les amis de

Dominique Voynet, qui l'ont aidée à devenir secrétaire nationale, la regardent de haut. Elle est pour eux « la fille d'à côté, sympa, mais qui ne va pas casser des briques ». Ils ont tort ! Dans un parti plombé par ses querelles de chapelle, l'ancienne bénévole des prisons qui revendique sa culture catho de gauche fait montre d'un réel talent. Elle est femme de synthèse et de compromis. « Cécile, c'est celle qui incarne l'absence de bordel », vante Jean-Vincent Placé, son complice et allié, avec qui elle est arrivée à la tête du parti. Une femme de l'ombre aussi, comme les aiment les écolos, qui se méfient de la starification de leurs chefs. Certes, Cécile Duflot n'est pas une grande théoricienne. Elle n'a pas l'aura médiatique d'un Besancenot. Mais elle a de l'intuition. Lorsque « Dany » et les amis de Nicolas Hulot lancent la machine Europe Ecologie pour les européennes, elle n'est pas emballée. Mais elle n'oublie pas de prendre le train en marche. Au cas où...

Dans ce rôle ingrat, elle sait se rendre indispensable. C'est elle qui fait le lien entre Cohn-Bendit et les Verts. Leur histoire commune est si tumultueuse ! Dès le départ, elle met en garde son aîné : « Dany, il faut arrêter de mal



Avec les candidats d'Europe Ecologie pendant les élections régionales

« SUR LE RASSEMBLEMENT, ELLE EST ALLÉE PLUS LOIN QUE LES AUTRES. ELLE EN A BÉNÉFICIÉ. »

« parler aux Verts. » Un conseil que l'eurodéputé allemand n'écoute pas toujours. Lui somme souvent la charge contre les « replis sectaires » ou « les restes un peu infantiles » de ses camarades français. Elle n'a pas le choix. Elle devra faire avec. « Organiser Cohn-Bendit, je ne sais pas faire », dit-elle. Dans la campagne, c'est au téléphone que « Cécile » et « Dany », ces deux accros du portable, ont su accorder vaille que vaille leurs violons. « Elle a atteint une certaine maturité, mais elle reste dans une logique très verte », juge l'ancien leader de Mai-68. Sur le rassemblement, elle est allée plus loin que les autres. Elle en a bénéficié ! » C'est elle aussi qui fait le lien entre son parti et les « euro-écologistes », élus au Parlement européen. Ceux-là ne font guère confiance à Jean-Vincent Placé, l'homme clé de l'appareil. A « Cécile », si : aujourd'hui, tous reconnaissent que rien ne serait possible sans elle.

Cette position d'équilibre fait sa force. Mais c'est aussi une faiblesse quand il faut trancher. Or les dossiers lourds s'accumulent sur son bureau...

Quel avenir pour les Verts ? Faut-il les engager dans un processus qui peut à terme les amener à disparaître sous leur forme actuelle ? Le destin de « Cécile » est-il celui d'un Besancenot qui a dissous son vieux parti après l'avoir conduit vers des succès électoraux ? On lui fait miroiter un grand mouvement de l'écologie politique qui bouleverserait le paysage politique français. Mais ces rêves un peu fous sont aussi un saut dans l'inconnu. Dans le sillage de Cohn-Bendit, des personnalités d'Europe Ecologie – Jean-Paul Besset, Yannick Jadot... – et des figures historiques des Verts comme Dominique Voynet ou Yves Cochet la poussent à faire preuve d'audace. Face à ces conseils, Duflot réagit

d'abord en chef de parti. C'est-à-dire en gardienne de la maison verte. Et en mère protectrice de ses ouailles, qu'il faut traiter avec « douceur et subtilité ». Pas question de faire table rase du passé. Vouloir tout réinventer ? « Ce serait une tuerie », dit-elle. Les Verts, à ses yeux, ont su prouver qu'ils étaient capables de s'adapter. Ils le feront cette fois encore. Jusqu'à « la transmutation, a-t-elle assuré le week-end dernier devant les cadres de son parti. C'est-à-dire la transformation du plomb en or ». Commentaire immédiat de Cohn-Bendit : « A un moment du processus, il faut donc bien que le plomb disparaisse. »

Pour les uns, Cécile Duflot a fait le pas qu'il fallait. « Elle surfe sur la vague, mais ce n'est pas elle qui la lance », constate le député François de Rugy. « Elle est maligne », juge de son côté Noël Mamère. Pour ses proches, la secrétaire nationale a su garder ses nerfs et

Photo: A. B.



Les trois patronnes de la gauche : Marie-George Buffet, Martine Aubry et Cécile Duflot

maintenir la cohésion des troupes. Mais rien n'est vraiment réglé. Comment, par exemple, concilier un parti et un réseau plus souple de sympathisants ? « *Même si on fait le super-parti de la mort qui tue, plein de gens continueront à ne pas vouloir adhérer !* » confiait-elle il y a quelques semaines. Quelle place pour des Antoine Waechter ou des Corinne Lepage quand la verte affiche son ancrage très à gauche, aux côtés d'anciens élus communistes ou d'associatifs tel Augustin Legrand ? « *On a des débats de fond à avoir, sur les retraites notamment*, prévient Cohn-Bendit. *J'espère qu'on ne nous servira pas un discours à la Besancenot.* »

L'après, sur le nouvel agenda de la secrétaire nationale, c'est aussi la présidentielle de 2012. Cette question-là, elle ne pourra pas non plus l'éviter. Dans son camp, tous, à commen-

cer par « Dany », ne sont pas persuadés de la nécessité d'une candidature verte. Cécile Duflot, elle, s'interroge, mais sa pente naturelle va plutôt dans le sens opposé. Quel meilleur moyen de défendre un vrai projet écolo devant les Français ? Et quelle méthode, au final, est la plus efficace pour que la gauche gagne au second tour ? Aujourd'hui, Duflot est, derrière l'ancien leader de 68 et Nicolas Hulot, la mieux placée dans les sondages. Mais le premier ne veut pas se présenter, et le présentateur d'« Ushuaïa », avec qui elle discute souvent, reste sur une autre planète.

Et elle ? Certains de ses camarades pensent qu'elle se prépare. En 2006, elle avait déjà pointé le bout de son nez dans la primaire interne de son parti. Elle avait fini en troisième position, derrière Voynet et Cochet. Cette fois, assurent les mêmes, les régionales lui ont

servi de rampe de lancement. Certes, elle n'a pas réussi à détrôner Huchon. Mais sur les affiches de son parti il n'y avait qu'elle. D'autres assurent qu'elle n'a pas encore le niveau (« *Elle doit prouver qu'elle peut tenir un discours charpenté sur la politique nationale* », « *elle se fracasserait à 5%* »). Ou encore qu'elle est bien trop angoissée pour affronter ce type d'épreuve. Cécile Duflot n'est d'ailleurs pas sûre d'en avoir vraiment envie. Coquetterie ? Peut-être. La secrétaire nationale a découvert, en tout cas, le prix de la notoriété. Elle était l'inconnue du RER D qui se baladait avec un autocollant des Verts sur son plan de métro pour aider les gens qui l'avaient vue à la télé à la reconnaître. Elle se prend désormais à rêver d'une perruque pour pouvoir souffler un peu dans les transports. Mère de quatre enfants, elle mesure aussi la difficulté à préserver son équilibre personnel et familial. « *Je ne veux pas devenir une machine* », répète-t-elle à ses proches.

### « Une scierie dans les Landes »

Pour 2012, elle a encore un peu de temps devant elle. « *Elle se pose les questions quand elles viennent* », assure un de ses amis. Mais d'ici là cette diplômée d'une école de commerce sera en première ligne dans les discussions avec le PS. Elle se sent d'une génération déçue par les socialistes. Elle le leur a dit sans détour l'été dernier à La Rochelle. En 2007, c'est elle, déjà, qui avait négocié avec François Hollande un accord pour les législatives. Après une présidentielle catastrophique pour les Verts (1,57 %), le PS n'avait proposé qu'une poignée de députés. Duflot avait refusé. Cette fois, la donne a changé. Les écolos ont grossi, leur appétit aussi, et le PS semble disposé à traiter son partenaire avec plus d'égards. Mais, prévient la chef de file verte, « *je ne suis pas dans une logique de troc* ». En clair : un éventuel accord pour les législatives devra être déconnecté de la question d'une candidature écolo à la présidentielle !

Il y a quelques semaines, de retour d'une visite aux syndicalistes de la métallurgie à Gandrange, Duflot, fille de cheminot, s'était prise à rêver à haute voix de faire autre chose au moment même où le destin politique semblait lui tendre les bras. Jusqu'ici, elle bossait à Créteil au sein d'un groupe immobilier spécialisé dans le logement social. Aujourd'hui, elle jure qu'elle aimerait découvrir, un jour, de nouveaux horizons professionnels. Pourquoi pas une usine, « *une scierie dans les Landes* », quand Cohn-Bendit monte, sous couvert de coopérative, sa petite entreprise ? « *J'aime la mécanique* », dit-elle. Ça tombe bien. Dans les mois qui viennent, la petite mécano écolo devra mettre de l'huile dans les rouages.

MAËL THIERRY

## On se lève tous pour « Dany » !

Cohn-Bendit voulait mettre l'imagination au pouvoir. C'est réussi ! Aujourd'hui, tous les écolos phosphorent sur la future organisation de l'écologie politique qu'il appelle de ses vœux. Il faut dire que l'objectif est ambitieux : inventer rien de moins que le mouvement politique de demain, moins ringard que les partis traditionnels, mais plus structuré qu'un simple réseau de sympathisants.

Comment ? Chacun à son idée. Les uns évoquent une refonte des statuts des Verts, d'autres étudient le modèle du parti écolo belge ou encore la création de... l'UDF ! Mais peu s'inspirent du NPA ou du MoDem ! Quelques points font consensus. D'abord, le calendrier des débats, qui déboucheront sur des assises de l'écologie politique à l'automne. Ensuite, la nécessité d'en finir avec les règles trop fragiles de cohabitation entre les Verts et Europe Écologie : quotas, cooptation... Demain, la loi écolo sera la même pour tous. Et les adhérents trancheront les grandes questions stratégiques, par exemple lors de grandes consultations sur internet. Premiers travaux pratiques ? La question de la participation – ou non – des écolos aux primaires du PS sera soumise au vote d'ici à un an, promet Cécile Duflot. Et si, au final, les écolos réussissent leur mue, comment être sûr qu'ils ne retomberont pas sur les problèmes inhérents à la vie de toute organisation politique ? Réponse de Daniel Cohn-Bendit : « *That is the problem !* »

M. T.



Cécile et Dany

Corentin Fedorphoto



## L'œuf ou la poule ?

La gauche doit-elle choisir d'abord son candidat ou son programme ? Faux problème !

**C**omment faire ? Oui, comment doit procéder un Parti socialiste que son écrasante victoire aux régionales a plongé dans le temps des difficultés, voire des tempêtes ? Lui faut-il désigner, toutes affaires cessantes, un candidat à la présidentielle de 2012 et le doter ensuite d'un programme, ou faire l'inverse ? Programme d'abord ! répondent les gens sérieux. Mais les gens sérieux, quand ils sont myopes, sont sérieusement myopes...

Vous connaissez l'histoire : est-ce la poule qui est sortie de l'œuf ou l'œuf qui est sorti de la poule ? Depuis le commencement du monde, l'humanité se pose la question. Je suis en mesure de vous donner la réponse : Dieu les a créés en même temps, d'un même coup de baguette magique.

Le Parti socialiste ferait bien d'imiter la sagesse divine. Pourquoi ? Parce que le principe de l'élection présidentielle nous a définitivement fait sortir de ce que j'appellerai la politique newtonienne, fondée sur un enchaînement de causes et d'effets : le parti / le programme / le candidat / l'élection / l'application du programme.

En vérité, les choses ne se passent jamais ainsi. Il y a d'abord les aléas de la conjoncture. En 2007, quand il menait une campagne résolument libérale, Sarkozy pouvait-il savoir que, moins de deux ans plus tard, la crise financière et économique allait faire de lui un partisan de l'interven-

tion de l'Etat et d'une forme de protectionnisme écologique ? Il y a ensuite l'équation propre de l'élu. Quel que soit le régime politique, celui-ci ne vaut qu'autant que les dirigeants sont capables de le traduire. Il y a des dictatures molles. Il y a des démocraties énergiques, voire autoritaires.

L'élection présidentielle est bel et bien un pacte de confiance, *intuitu personae*, entre une personnalité et la nation. Les électeurs votent conjointement pour un individu et pour la ligne politique qu'il incarne. C'est un tout indissociable. Comment donc imaginer que cette ligne politique puisse être élaborée en dehors de lui, ès qualités ? Du reste, François Mitterrand en était convaincu, qui se réservait toujours de sélectionner dans le programme du PS ce qui lui paraissait conforme à sa propre vision.

L'élaboration d'un programme haut-le-pied comporte en outre un danger majeur. C'est d'en faire une addition de mesures catégorielles, marquées par le clientélisme, en dehors de toute cohérence économique et de toute responsabilité financière. Pour un peu que ce programme soit négocié entre partis, l'escalade n'a plus de limites et aboutit à un monstre non viable, comme feu le Programme commun de 1972.

Certes, il est bon que les experts préparent des projets particuliers. Il est bon qu'un parti politique destiné à participer au gouvernement de la France s'interroge sur ses

priorités. Mais le candidat – ou la candidate – présenté par le Parti socialiste, s'il était élu, ne serait pas l'élu du Parti socialiste. Il serait l'élu de toute la nation ; c'est envers elle qu'il serait comptable de ses actes.

Au-delà des mesures particulières, le président élu en 2012 devra conjuguer une demande de justice sociale et d'égalité, qui ne cesse de monter, avec l'exigence de rigueur qu'impose le niveau du déficit et de la dette. La France n'est pas totalement à l'abri d'une mésaventure à la grecque, et DSK pourrait même finir par présider aux destinées de la France sans avoir à passer par l'élection présidentielle : comme président du FMI !

Il est probable que Nicolas Sarkozy a laissé passer son tour et que, pendant le temps qui lui reste, il ne prendra pas de grande initiative. Il appartiendra donc au nouvel élu – supposons-le de gauche – d'opérer la rupture si souvent promise tout en venant au secours des plus faibles. Il y faudra beaucoup d'énergie mais surtout un énorme capital de confiance de la part d'une majorité aussi large que possible de la nation. Ne dites donc pas que le choix du candidat est secondaire. Chacun, dans son for intérieur, sait bien que c'est le plus important. Il faut, avant que l'élu et la nation se rencontrent et se reconnaissent, une longue période de fiançailles. Dans le mariage d'aujourd'hui, le partage de l'amour est plus important que le contrat devant notaire. J.J.

### Vu par Wiaz



« Qui est devenu plus sage ? Moi ou le PS ? »

# Valls : si j'étais président...

Qu'est-ce qu'une gauche moderne ? Comment s'opposer à Sarkozy ? Quel projet pour 2012 ? Comment gérer les primaires ? Le député et maire socialiste d'Evry répond

**Le Nouvel Observateur.** – *Le Parti socialiste, dont certains pronostiquaient la mort l'an dernier, a-t-il ressuscité ?*

**Manuel Valls.** – Notre succès aux régionales n'est pas un blanc-seing pour l'avenir. Tout reste à faire, tout reste à construire. Comme Alexandre Bracke au lendemain de la victoire du Front populaire, je préfère dire : « *Enfin, les difficultés commencent !* » L'état d'esprit et le fond de l'air ont changé, c'est vrai. L'espoir est de nouveau là, mais il côtoie l'exaspération et l'angoisse au plus profond de la société. C'est plus stimulant de réfléchir au projet pour gagner que d'ausculter un corps malade, comme après les européennes. Depuis le 21 mars, nous ne sommes plus le parti condamné à l'opposition systématique. Nous sommes la formation politique sur laquelle repose, à nouveau, l'espérance d'une alternative crédible. Cette responsabilité nous oblige à beaucoup de travail et d'humilité.

**N. O.** – *Au fond, Nicolas Sarkozy vous paraît désormais « battable », c'est ça qui a changé ?*

**M. Valls.** – Je l'ai toujours pensé. Mais prenons garde : il n'est pas encore battu ! L'électorat est de plus en plus volatil et l'abstention sera moindre – heureusement ! – à la présidentielle qu'aux régionales. En 2012, la gauche devra donc surtout compter sur son propre projet.

**N. O.** – *Vous commencez votre livre en expliquant que la politique ne peut plus tout, que les partis sont datés, que changer de système est impossible. C'est un aveu d'impuissance ?*

**M. Valls.** – Bien au contraire ! Mon livre n'est pas intitulé « Pouvoir » par hasard. C'est notre façon de le revendiquer et de l'exercer qui doit être modifiée. La gauche comme la droite ont toujours voulu convaincre leurs électeurs qu'elles allaient tout changer. Aujourd'hui, les Français n'y croient plus. Tant mieux ! La démocratie a gagné en maturité. Elle ne pardonne plus l'infantilisme. Nicolas Sarkozy paie cash la facture des promesses non tenues. Son volontarisme a dégénéré en bougisme et a sombré dans l'impuissance. En voulant se mêler de tout – des grands problèmes du monde comme de ceux de l'Épad des Hauts-de-Seine –, le président de la

République n'arrive à bout de rien. Il s'est engagé dans une fuite en avant en multipliant les annonces contradictoires : la taxe carbone en est la dernière victime. En politique, la volonté n'est pas une décharge impulsive et instantanée, mais un effort réfléchi et prolongé. L'action doit toujours s'appuyer sur un cap et sur une durée. Que son échec nous serve de leçon : nous ne pouvons pas préparer 2012 « à l'ancienne », en promettant tout à tout le monde et en même temps. L'état des comptes publics nous obligera, en effet, à limiter les déficits au financement des seules dépenses d'investissement.

**N. O.** – *Que faut-il promettre aux Français alors ? De la sueur et des larmes ?*

**M. Valls.** – Pour ne pas désespérer les électeurs, il faut d'abord leur dire clairement où se situent les différences. Si le clivage gauche/droite s'est brouillé au fil du temps, il reste pertinent sur son point essentiel : l'appréciation de l'origine des inégalités entre les hommes. La droite estime qu'elles s'expliquent essentiellement par les différences

de capacité de s'épanouir et de se réaliser. Permettre à chacun de devenir ce qu'il est, c'est selon moi l'horizon de la gauche au XXI<sup>e</sup> siècle. Cela peut se décliner dans tous les domaines : à l'école, en adaptant davantage l'enseignement aux talents de l'élève ; au travail, en accompagnant mieux les choix de reconversion du salarié ; lors de la retraite, en établissant un système à la carte.

**N. O.** – *C'est la fin de la gauche égalitariste et jacobine ?*

**M. Valls.** – Nous ne devons pas revenir aux réflexes de la vieille gauche. N'ayons peur ni des expérimentations ni de la décentralisation. Je souhaite, par exemple, donner plus d'autonomie aux établissements scolaires ou aux présidents d'université. Nous devons davantage faire confiance aux forces de notre pays. Avec les partenaires sociaux, notamment, il est temps d'établir une culture du dialogue et du compromis.

**N. O.** – *En 2007, vous aviez déclaré pouvoir faire un « bout de chemin avec la majorité, à condition qu'elle nous entende ». C'est ce que*

## « EN POLITIQUE, L'ACTION DOIT S'APPUYER SUR UN CAP ET SUR UNE DURÉE »

innées des compétences et qu'elles sont le résultat inéluctable de la vie. À l'inverse, la gauche considère qu'elles tiennent d'abord aux origines sociales et qu'elles sont une conséquence réversible de la société. J'affirme que la gauche peut mobiliser de nouveaux moyens pour les corriger.

**N. O.** – *Comment ?*

**M. Valls.** – Personne ne nous croira si nous promettons de renverser l'ensemble des bases sociales. Le mythe d'une société alternative a vécu. La gauche doit tenir compte de l'évolution des mentalités et de la progression des revendications individuelles. Les Français n'attendent plus du politique qu'il prescrive d'en haut les comportements de chacun, mais qu'il réponde à leurs besoins particuliers. Nous devons donc préserver les droits collectifs, tout en offrant à chaque individu la ca-

vous proposez aujourd'hui en avançant l'idée d'un pacte national sur les retraites ?

**M. Valls.** – Le problème du PS n'est pas seulement de gagner la prochaine présidentielle, mais de gouverner dans la durée. Or le problème des retraites va s'imposer à notre pays jusqu'en 2050. Il faudrait donc bâtir, dès maintenant, un pacte avec les partenaires sociaux et engager une discussion franche avec la majorité. Ouvrir ce débat sans tabous, ce n'est pas céder à une quelconque logique « libérale ». C'est mobiliser toutes les forces au service d'une priorité essentielle des Français.

**N. O.** – *Sur quelles bases ?*

**M. Valls.** – Posons nos conditions préalables : l'augmentation du taux d'activité des seniors, qui est actuellement l'un des plus bas d'Europe ; la prise en compte de la pénibilité pour corriger les inégalités d'espérance

de vie entre un ouvrier et un cadre; et la recherche de nouveaux financements par la taxation de l'ensemble de la valeur ajoutée et non plus des seuls salaires. Je ne dis pas qu'on se mettra d'accord sur tout. Mais les mentalités évoluent, y compris au PS! Plus un socialiste ne propose, par exemple, de revenir à 37,5 années de cotisations. Tout le monde comprend que si l'on vit plus longtemps en bonne santé, on travaillera également plus longtemps. Nier les évidences n'a jamais servi le progrès.

**N. O.** – *Il faut faire sauter le tabou de la retraite à 60 ans?*

**M. Valls.** – Je préférerais que nous avançons sur l'idée d'une retraite à la carte qui tienne compte des différents cycles de la vie. Se focaliser sur la question de l'âge légal n'a plus grand sens.

Aujourd'hui, compte tenu des précédentes réformes, les Français partent en moyenne à 61,6 ans. Mais si nous voulons une réforme juste, il ne faut pas faire de la fin de la retraite à 60 ans un préalable. Cela ne peut être qu'un aboutissement.

**N. O.** – *C'est exactement la ligne officielle du PS, vous êtes devenus très sage!*

**M. Valls.** – Qui est devenu plus sage? Moi ou le PS?

**N. O.** – *Serez-vous, quoiqu'il arrive, candidat aux primaires qui désigneront le prochain candidat socialiste à l'Élysée?*

**M. Valls.** – Je me méfie des phrases définitives... Mais je prends les primaires très au sérieux. Une nouvelle sé-



**Manuel Valls, 47 ans,** a adhéré au Parti socialiste en 1980. Ancien porte-parole de Lionel Jospin à Matignon, il est aujourd'hui député et maire d'Evry (Essonne). Il publie cette semaine « Pouvoir » (Stock), un livre programmatique dans lequel il réaffirme son ambition de se présenter aux primaires qui désigneront le candidat socialiste à l'élection présidentielle de 2012.

quence s'ouvre pour le PS et la gauche. Elle devra garantir, dans la transparence, la confrontation des ambitions, des méthodes et des projets. Des millions de Français seront appelés à se prononcer. Ils n'accepteront pas d'être conviés pour ratifier un accord secret passé entre Untel et Une-telle. Les primaires doivent permettre notre révolution culturelle. Sans oublier ses racines, le PS doit désormais dépasser la forme traditionnelle du parti « d'avant-garde ». En renforçant la légitimité de l'élection présidentielle et la personification du leadership, les primaires nous offrent la chance unique d'un rapport décomplexé au pouvoir.

**N. O.** – *Les régionales ont-elle enterré toute idée d'alliance avec le MoDem?*

**M. Valls.** – Personne ne sait aujourd'hui si l'aventure politique de François Bay-

rou est terminée. La gauche aurait tort d'être arrogante à son égard. Je le dis d'autant plus tranquillement que, pour ma part, je dirige une ville sans l'appui du MoDem. Mais pour notre pays, je pense que nous devons rester ouverts à tous ceux qui veulent bâtir avec nous l'alternance. A commencer par les écologistes, évidemment, avec lesquels nous avons à bâtir un pacte électoral et programmatique pour le prochain quinquennat.

Mais nous devons, au-delà, nous adresser à toutes les sensibilités de l'opinion. Les retraités ou les chefs d'entreprise, par exemple, ne sont pas condamnés à voter à droite. L'exemple de Barack Obama montre bien qu'une force politique ascendante agrège autour d'elle tous les secteurs de la société.

**N. O.** – *Etes-vous réconcilié avec Martine Aubry?*

**M. Valls.** – A deux ans de l'élection présidentielle, chacun doit être responsable pour deux.

**N. O.** – *« Toujours jeune », a récemment dit de vous un autre candidat aux primaires, François Hollande. Qu'avez-vous envie de lui répondre?*

**M. Valls.** – Toujours le même.

Propos recueillis par  
MATTHIEU CROISSANDEAU

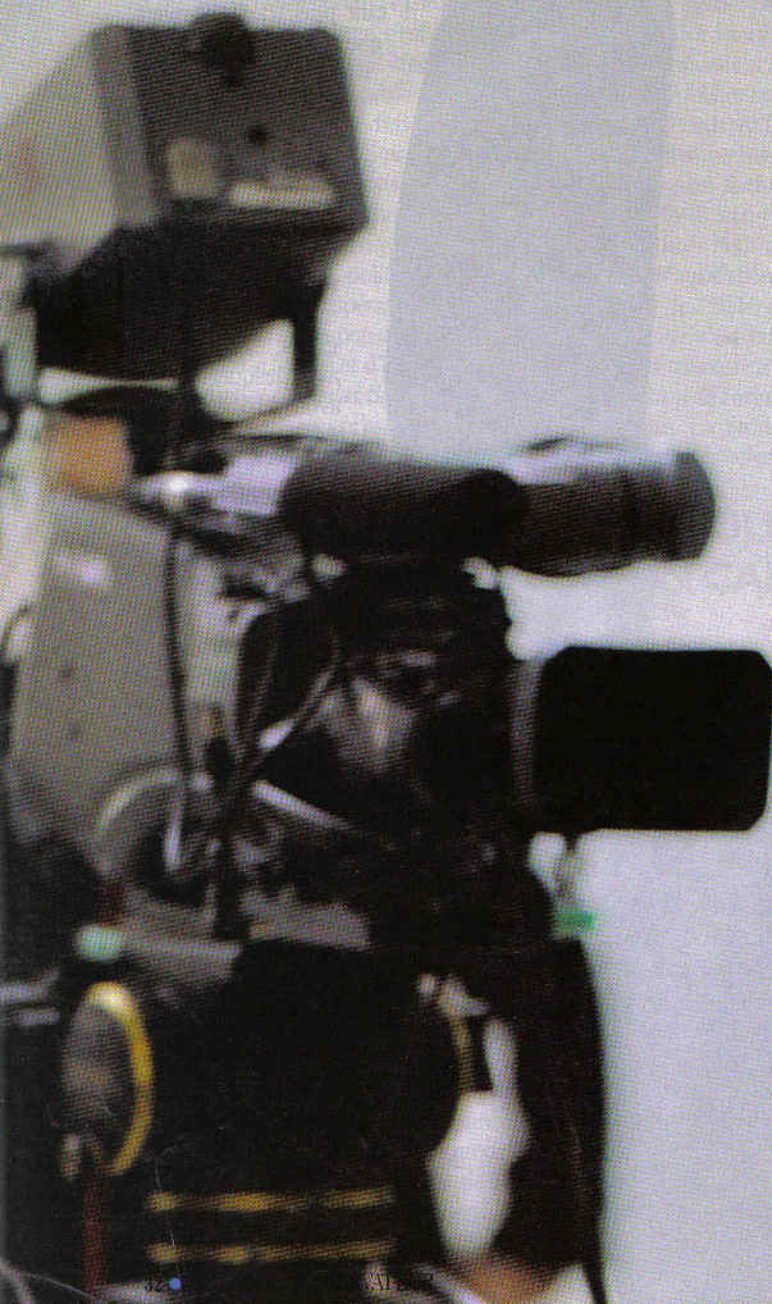
**ITALIE.** Corruption, scandales sexuels, un parti au bord de l'éclatement... On croyait le Cavaliere à terre. Il sort vainqueur des urnes. Une fois encore

# BERLUSCONI l'insubmersible

De notre correspondante à Rome

Patrizia est une fan de Berlusconi. Elle a défilé le 21 mars à Rome avec son tee-shirt «*Per Silvio*», elle a voté pour lui dimanche dernier et elle commente aujourd'hui les résultats des régionales avec une pointe de triomphalisme : «*Quatre régions arrachées à la gauche !*» Divorcée, 59 ans, elle vit de ses rentes – l'héritage de son papa constructeur immobilier – dans le quartier chic de Monteverde. Elle a, comme tous les fans de Berlusconi, un rapport viscéral avec «*le boss*» qui a eu, dit-elle, le «*courage de supprimer l'impôt sur l'habitation principale*», de «*chasser les immigrants*», de «*reconstruire l'Aquila après le tremblement de terre du 6 avril 2009*». Le reste ? Les scandales des escort girls, des maîtresses, du divorce ? «*Du bavardage. Berlusconi est un homme, non ?*» Et les atteintes à la Constitution ? «*Des mensonges des communistes*».

Patrizia est une berlusconienne exemplaire. A





l'écouter, on comprend le type de clientèle électorale que Sua Emittenza s'est forgé. Et le consensus, fondé sur l'ignorance et parfois le mensonge, qu'il a su créer avec le concours de la télévision. Or en Italie, 70% des électeurs décident de leur vote en fonction des journaux télévisés. Mais ce socle, Berlusconi l'a-t-il constitué de toutes pièces ou bien s'agit-il de quelque chose de plus profond ? Est-ce l'Italie réelle qui apparaît derrière ce succès électoral dans un pays longtemps considéré comme le « laboratoire de la gauche européenne » ? Et si le bling-bling berlusconien révélait une Italie droguée à la télé, portée à l'illégalité, tolérante envers la corruption des classes dirigeantes, et d'un individualisme hédoniste forcé ?

### Reality-show permanent

Berlusconi parle un italien populaire, compréhensible par tous. Surtout pour orchestrer ses succès. Et cela marche. « Vous voulez la gauche au pouvoir ? », demande-t-il aux 150 000 manifestants de droite rassemblés à Rome le 21 mars. « Non », répondent en chœur les militants. « Vous voulez payer plus d'impôts ? » Encore un non vibrant. La communication du Cavaliere consiste aussi à asséner des vérités du genre : « Vous savez bien que, moi, je ne mettrai jamais les mains dans la poche des Italiens. » Sous-entendu : avec moi, pas d'augmentation d'impôts. Confirmant au passage la

centralité du thème fiscal dans sa propagande. Son public est le public transversal du Calcio et des télé commerciales.

« Au moment où les grandes idéologies se sont écroulées, Berlusconi est arrivé avec son arsenal de techniques de promotion, accordant la priorité au marketing », constate l'historien Antonio Gibelli. La publicité est alors devenue une composante de la politique, quand elle ne s'est pas carrément substituée à elle. « Lorsqu'il a décidé de supprimer les talk-shows télévisés pendant la campagne électorale, Berlusconi n'a pas pour autant renoncé à utiliser l'outil télévisuel, soutient Carlo Freccero, professeur de sciences de la communication, il est au contraire devenu le sujet central de toute l'information politique. » Il s'est lancé dans de longs monologues diffusés sur toutes les chaînes, offrant aux spectateurs une espèce de reality-show permanent dont il est le seul acteur.

L'Italie vit depuis quelque temps au rythme des « petits » tracas du chef : les problèmes

capillaires de Berlusconi, le maquillage de Berlusconi, les troubles sexuels de Berlusconi et son prétendu priapisme sénile. Même l'affaire des escort girls rémunérées pour entretenir sa flamme aura, au bout du compte, joué en sa faveur. Comme ses déboires conjugaux, devenu une nouvelle occasion de passer pour une victime : « Veronica me réclame 3 millions d'euros par mois de pension alimentaire. » La vie privée du président du Conseil et les rumeurs qui alimentent sans cesse non seulement les journaux télévisés mais aussi les colonnes de la presse la plus sérieuse constituent l'univers mental des Italiens. La première info qui les cueille au réveil chaque matin porte sur Berlusconi. Si bien que l'Italien moyen a fini par s'identifier au Cavaliere dont il est devenu si proche.

Insubmersible Berlusconi ? Même s'il se proclame immortel, il sait bien qu'à 73 ans le destin se chargera de mettre fin à son show permanent et à ses numéros d'illusionniste. Mais il laissera derrière lui une Italie profondément transformée. Marquée par « une exaltation forcée de l'individualisme, le triomphe des intérêts privés sur le collectif, une propension à la fraude fiscale unique en Occident (30% du PIB) et à l'illégalité de masse », selon le politologue Iginio Ariemma. Les incroyables histoires de corruption qui ont émaillé l'année 2009 et le début de 2010 en sont l'illustration. ■

Berlusconi face aux caméras. En Italie, 70% des électeurs décident de leur vote en fonction des journaux télévisés.



## Crise à l'italienne

« Ça ne va pas bien, mais ailleurs c'est pire. » Telle a été la rengaine du gouvernement Berlusconi face à la crise. Pourtant, il y a de quoi s'inquiéter : une dette publique de 1 787,8 milliards d'euros, un déficit du budget de l'Etat qui atteint 5,3 % du PIB, une augmentation des heures de chômage partiel indemnisées de 918 % en un an et un taux de chômage de 8,6 %, sans compter les entreprises qui ferment leurs portes (dont la Fiat de Termini Imerese) et la crise des PME, qui fit autrefois le miracle italien. Autant de sujets qui ne sont jamais abordés par

Silvio Berlusconi, trop « pessimistes » à son goût. « Il n'a fait qu'aggraver la situation des comptes publics », affirme l'économiste Salvatore Bragantini. Ses deux plus grossières erreurs ? L'abolition de l'ICI, l'impôt sur l'habitation principale, une mesure qui l'a rendu populaire mais a privé les municipalités d'une importante source de revenus. Et, aussi, son refus obstiné de vendre Alitalia afin qu'elle « reste italienne ». Air France avait pourtant fait une offre très avantageuse. L'opération de prestige a coûté 3 à 4 milliards d'euros à la collectivité. M. P.

L'un des derniers scandales en date a ainsi impliqué en février dernier un haut responsable des travaux publics, Angelo Balducci, actuellement emprisonné à Florence. Cet homme débonnaire, chaleureux, très bien introduit et qui appartenait aux Gentilhommes de Sa Sainteté, c'est-à-dire à l'entourage du pape, était un ripou. Il encaissait de fortes sommes versées par les constructeurs immobiliers en échange d'appels d'offre scomplaisants pour tous les grands travaux de la péninsule. Mais il ne dédaignait pas non plus les menues faveurs : paiements de tissus d'ameublement de luxe pour l'appartement de son rejeton, d'une BMW, ou encore de ses domestiques pour sa villa de Montepulciano.

### Esprit de clan et de mafia

Ce n'est pas tout : l'argent que percevait Angelo Balducci lui servait aussi à subventionner ses frasques sexuelles. Le Gentilhomme était friand de jeunes Noirs bien baraqués qu'un chanteur nigérian lui procurait. Il a été arrêté le 10 février. Tout comme son principal complice, le constructeur immobilier Diego Anemone qui, lui, payait tout le monde. Où dissimulait-il son argent ? Chez un curé, Don Evaldo Biasini, économiste de la Congrégation des Missionnaires du Très Précieux Sang de Jésus. Le prêtre cachait 1 million d'euros, pas moins, derrière un tableau représentant des scènes religieuses. En définitive, l'enquête du parquet de Florence a révélé un système de prévarication touchant l'ensemble des travaux publics, un vaste réseau que les magistrats ont qualifié de



Fans du Cavaliere en campagne



Avec Umberto Bossi (à droite), leader de la Ligue du Nord

« clique » dans l'acte d'accusation. L'affaire a démontré le retour en force, sous Berlusconi, de l'esprit de clan et de mafia, ce que le sociologue Edward C. Banfield appelait le « familisme amoral » dans les années 1960.

Berlusconi est d'autant plus populaire que les Italiens bénéficient eux-mêmes de sa politique indulgente, voire laxiste, en matière de

fraude fiscale. N'ont-ils pas également tiré avantage de ses amnisties à répétition ? Ils peuvent aisément se sentir solidaires des ennemis judiciaires d'un « boss » soupçonné de corruption, de concussion, de subornation de témoins et de liens avec la Mafia. Son électorat se compose d'artisans, de professions libérales, de promoteurs immobiliers, de petits industriels. Une vaste couche moyenne enrichie, fille du miracle économique italien, qui, comme lui, vitupère les impôts, les règlements qu'elle considère comme une entrave à la liberté d'entreprendre, et la classe politique. « Tous les mêmes », « tous des voleurs », répètent les Italiens d'un sondage à l'autre. Les riches et les corrompus ne sont pas les seuls à avoir ces préjugés : une masse de salariés pauvres, de femmes au foyer, de marginaux adhèrent d'autant mieux à ces « valeurs » qu'ils sont exclus de la société de consommation.

La boucle est ainsi bouclée : Berlusconi a réussi parce qu'il incarne à la fois cette défiance envers les politiques, ce repli sur soi et sur son clan, ce culte de l'argent, devenus aujourd'hui des valeurs dominantes. Il est donc à la fois « la cause et la conséquence du mal », comme dit l'écrivain Gianrico Carofiglio. Le fauteur de troubles et son principal bénéficiaire.

### Déclin biologique

Il reste trois ans à Silvio Berlusconi avant la fin de son mandat. Trois ans pour consolider son succès des régionales et surmonter les divisions de son camp, son principal défi politique aujourd'hui. Un violent conflit l'oppose à Gianfranco Fini qui codirige avec lui le parti. Fini rêve, lui, d'une « droite normalisée », non populiste, en bref, « déberlusconisée ». Et puis il y a la concurrence féroce de la Ligue du Nord, devenue, à la faveur du dernier scrutin, toute-puissante dans l'Italie septentrionale. Mais Berlusconi doit surtout affronter son propre déclin, biologique cette fois. Un vieillissement de plus en plus visible. « Pour un homme qui a tout misé sur l'exhibition de son corps en faisant appel aux forces animales, à la beauté, à la puissance, à la séduction, note l'anthropologue Marino Niola, ce doit être particulièrement dur d'assister à sa propre déchéance physique. » Ventre débordant, visage rigidifié par trop de liftings et un usage immodéré du collagène, le personnage est aussi devenu nerveux, agressif, instable et de moins en moins convaincant. Et si le principal ennemi de Berlusconi, c'était lui-même ?

MARCELLE PADOVANI

# Près de quarante morts dans le métro de Moscou « Ces attentats, on pouvait s'y attendre »

par Gaïdz Minassian\*

Imputés aux rebelles islamistes du Caucase, les attentats dans la capitale russe pourraient profiter aux partisans de la manière forte proches de Poutine

**Le Nouvel Observateur.** – Certains disent que ces attentats ont probablement été organisés ou « contrôlés » par certaines branches du pouvoir russe. Cette hypothèse vous paraît-elle farfelue ?

**Gaïdz Minassian.** – Non. Souvenez-vous de ce qui s'est



Gaïdz Minassian

passé en 1999 : une série d'attentats à Moscou a précipité, justifié la seconde guerre en Tchétchénie et largement facilité la prise du pouvoir de Vladimir Poutine. Or, plus de dix ans après, ces attentats ne sont toujours pas élucidés. Beaucoup pensent qu'en réalité ce sont les services russes, le FSB et/ou le GRU, qui les auraient orchestrés. Tant que ce doute subsistera, on ne pourra jamais, lors des attentats suivants, exclure la piste des services secrets.

**N. O.** – L'hypothèse la plus probable n'est-elle pas celle d'une action montée par des islamistes caucasiens ?

**G. Minassian.** – Oui, bien entendu, mais l'une n'exclut pas l'autre. Certains services peuvent avoir eu vent de ce qui se préparait (et une telle opération nécessite des mois de préparation) et n'avoir rien fait pour l'empêcher. Il est tout de même étonnant de constater que les vagues d'attentats correspondent souvent à un moment de flottement du pouvoir russe à Moscou, en 1994, en 1999 et aujourd'hui. A deux ans de l'élection présidentielle, la Russie connaît une crise économique profonde, et Moscou bruisse du conflit entre les différentes institutions en place. Disons que, pour les partisans de la manière forte proches de Poutine, pour tous ceux qui, dans l'appareil d'Etat, souhaitent le retour au Kremlin du « leader national » et la fermeture de ce qui pourrait à terme s'appeler la « parenthèse » Medvedev, ces attentats – qui en annoncent peut-être d'autres, comme en 1999 – sont une aubaine.

**N. O.** – Que se passe-t-il exactement dans le Caucase russe ? Il y a un an, Medvedev a an-

noncé « la fin des opérations anti-terroristes » en Tchétchénie, donc la pacification de la région. C'était donc faux ?

**G. Minassian.** – Et comment ! La guerre, qui n'est toujours pas totalement terminée en Tchétchénie, n'a fait que se

déplacer vers les républiques voisines, l'Ingouchie et le Daguestan en particulier. Là, il y a tous les jours ou presque des affrontements, des attentats, des règlements de comptes. Des ministres, des responsables de la police et des services sont assassinés. L'an dernier, il y a eu plusieurs centaines de morts dans la petite Ingouchie. En fait, on pouvait s'attendre à de tels attentats. Depuis le début de l'année, la tension est encore montée d'un cran. L'armée russe a tué plusieurs leaders islamistes. Le 15 février, le chef des rebelles, Dokou Oumarov, a annoncé qu'en représailles il allait lancer une vague d'attentats en terre russe : « Le sang coulera et pas seulement dans nos villes, a-t-il déclaré dans une vidéo. La guerre va frapper aussi les villes [russes]. »



L'hommage des usagers du métro moscovite

**N. O.** – Qui est cet Oumarov, et que veut-il ?

**G. Minassian.** – On sait peu de chose de lui. C'est un Tchétchène qui a succédé au populaire – et sanguinaire – Chamil Bassaïev, tué en juillet 2006 par les forces russes. Dokou Oumarov, qui est né en 1964, est un ancien ingénieur. Il a travaillé dans le pétrole avant de rejoindre les mouvements indépendantistes puis les services secrets tchétchènes. Aujourd'hui, il est à la tête d'une « armée » d'environ 1 000 hommes, dont 300 à 500 islamistes radicaux. En 2007, il a proclamé l'instauration d'un « émirat » dans le Caucase du Nord, émirat dont il est le chef. Dans les villages inaccessibles qu'il contrôle, et où l'armée russe n'entre pas, la loi de la charia est en vigueur. Les femmes portent le voile intégral, et ce sont des tribunaux islamiques qui rendent la justice.

**N. O.** – La Russie peut-elle décider d'accorder l'indépendance au Caucase du Nord ?

**G. Minassian.** – Certainement pas. Pour trois raisons au moins. D'abord, la Russie a mis trois siècles à conquérir le Caucase. Elle ne va pas le « lâcher » comme cela, après « seulement » vingt ans de guerre. Elle vient d'ailleurs de restructurer l'ensemble du Caucase du Nord en une seule entité administrative. Ensuite, on perçoit depuis quelques années une volonté de Moscou de renforcer son leadership dans tout le Caucase non russe – Géorgie, Azerbaïdjan, Arménie. Enfin, la Tchétchénie est consubstantielle au putinisme depuis l'origine du conflit.

Propos recueillis par VINCENT JAUVERT

(\*) Spécialiste du Caucase, chercheur associé à la Fondation pour la Recherche stratégique.



**Patagonia est une icône.** Avec sa société californienne d'équipements de sport, Yvon Chouinard a su construire une marque mondiale synonyme d'éthique et de respect de l'environnement

# L'INDIANA JONES du vêtement de SPORT

## De notre envoyé spécial en Californie

**O**n a patienté. Des mois. On a plaidé, cajolé, supplié... Et puis le jour J est arrivé. Sous un beau soleil de Californie, on s'est garé sur le parking de la société à côté de 4x4 gloutons (personne n'est parfait). On avait rendez-vous avec un mythe : un alpiniste devenu l'un des entrepreneurs les plus admirés de tout le pays. On s'attendait à tomber sur une diva. On s'est trompé sur toute la ligne : Yvon Chouinard est un petit bonhomme au visage rond sans prétention. Il vous tend une main franche, se fend d'un sourire précis et s'assied à une table posée là, au beau milieu de la pièce, pour vous parler. Ou vous écouter. En un coup d'œil, il vous a jaugé.

Patagonia. Un seul mot et la machine à rêves s'emballent : les montagnes, les immenses prairies d'Argentine et du Chili. La nature inviolée... Dans un plan marketing idéal, un cadre génial aurait trouvé ce nom

pour une entreprise de fringues au parfum écolo. Mais il s'agit d'Yvon Chouinard et Patagonia ne doit rien au marketing.

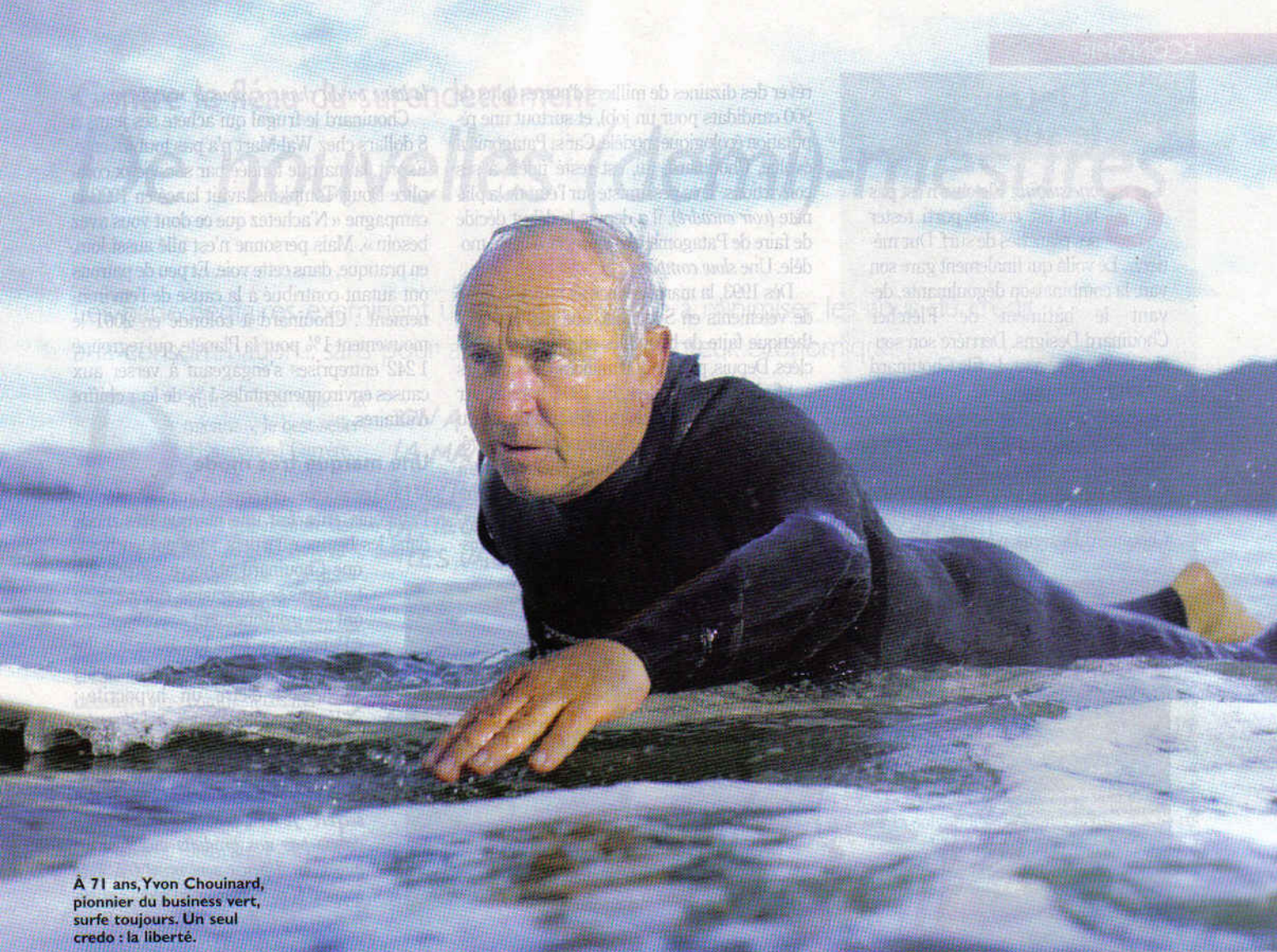
Ce fils de Québécois, débarqué en Californie à l'âge de 7 ans, est devenu un alpiniste chevronné grâce à sa passion pour l'observation des faucons. Ce pionnier des à-pics de Yosemite et spécialiste de l'escalade sur glace était tout sauf un entrepreneur... Sauf qu'à 18 ans il emprunte 825 dollars à son marchand-ferrant de père et achète du matériel de forge, histoire de fabriquer des pitons plus solides qu'il vend ici ou là aux copains et aux copains de copains pour financer sa grimpe.

Nous sommes en 1968 quand il s'embarque pour un voyage de six mois de Ventura, au nord de Los Angeles, jusqu'à la pointe sud de l'Amérique latine. Chouinard Equipment n'est alors qu'une petite boîte de matériel d'alpinisme. Pas grand-chose, vraiment. Mais ce voyage le marquera pour la vie. Parti aventurier, il revient écolo. Yvon surfe tout le long de la côte pacifique jusqu'à Lima, descend à ski des volcans au Chili, escalade le mont Fitz-

Roy en Patagonie. Il n'oubliera ni le nom ni l'endroit. Deux ans plus tard, il rapporte d'une expédition en Ecosse des polos de rugby bariolés et costauds, parfaits pour l'alpinisme. Ses amis se les arrachent, le malin Chouinard prend bonne note. En 1973, il fonde Patagonia...

## Une entreprise verte modèle

Trente-sept ans ont passé. Aux Etats-Unis, Patagonia est devenue une marque presque aussi connue que Coca-Cola, mais avec une éthique aux antipodes. Des vêtements *outdoor* bien coupés, aux couleurs vives, d'excellente qualité. Plus chers que la moyenne, mais aussi plus durables... Mis à part un flirt avec la faillite en 1991-1992, quand la Mafia propose à Chouinard de le dépanner (« *Ils voulaient me prêter à 28% d'intérêt, j'ai dit non. Quand on y pense, c'est ce que chargent aujourd'hui les cartes de crédit!* »), Patagonia est une *success story* sans faille : 240 millions d'euros de chiffre d'affaires, une cinquantaine de magasins en nom propre, 1.250 salariés qui en font



À 71 ans, Yvon Chouinard, pionnier du business vert, surfe toujours. Un seul credo : la liberté.

## Parlez-vous le Chouinard ?

**Capitaliste iconoclaste.** « Certains aspects du capitalisme sont bons. Le mal, ce sont les sociétés cotées en Bourse : parce qu'elles ont vendu leurs actions à un prix insensé, elles sont forcées de croître, croître, croître. Si je vendais Patagonia demain dans une transaction privée, je pourrais en tirer peut-être 8, voire 10 fois le montant des bénéfices. Mais si j'introduisais Patagonia en Bourse, je pourrais la vendre 40 fois ses bénéfices ! Les boursiers regarderaient ma société et diraient : "Oh, mais cette boîte est très sous-évaluée, nous pouvons la développer exponentiellement !" Mais vous savez quoi ? Mon entreprise ne vaut pas 40 fois ses bénéfices. Ou alors il faudrait qu'elle croisse de 15 % à 20 % par an, et qu'au passage elle perde son âme. »

**Libertaire.** « Les gouvernements sont incapables de résoudre nos problèmes : voyez le désastre absolu qu'a été Copenhague. Je préfère cette idée américaine qu'est la philanthropie : ma femme et moi donnons près de la moitié de notre salaire aux ONG. Tout ce qui s'est fait de bon en Amérique est parti de la société civile. C'est comme cela que nous accomplissons des choses. »

**Pessimiste optimiste.** « Nous sommes en train de détruire la planète : toutes les indications vont dans ce sens. Mais pourquoi me jeter par la fenêtre ? Nous savons tous que nous allons

mourir mais nous ne nous suicidons pas. Je suis quelqu'un d'heureux : j'essaie de faire ce que je peux sans être trop optimiste ni fanatique. Cela fait des années que je n'ai pas acheté de viande, mais si quelqu'un m'invite à dîner et m'offre un steak, je le mange ! Je ne veux pas être l'emmerdeur de service. »

**Manager.** « Je suis un gestionnaire épouvantable. Je n'aime pas que l'on me dise ce qu'il faut faire, et je n'aime pas dire à quelqu'un ce qu'il doit faire. Je préfère être le philosophe de la compagnie. La chose la plus importante dans le management, c'est d'embaucher les bonnes personnes aux bons postes. Chez Patagonia, les salariés sont très indépendants. »

**Récessions.** « J'adore les récessions. Le client devient très conservateur : il n'achète plus la mode mais un produit un peu plus cher qui lui durera longtemps. Nous venons de connaître les deux meilleures années de notre histoire, c'est dingue ! »

**Zen.** « J'essaie de simplifier ma vie. Mais c'est si dur ! Je me sépare de ce dont je n'ai plus besoin, par exemple je suis en train de donner ce qui reste de ma bibliothèque de livres d'alpinisme. Je me prépare doucement : dans l'idéal, j'aimerais mourir avec rien. Le pire est de claquer avec 5 000 bouteilles entreposées dans votre cave. Quel gâchis ! »

Propos recueillis par P. B.-G.

## Fletcher le surfeur

**G**one surfing Fletcher n'est pas là, il est encore parti tester ses planches de surf. Dur métier... Le voilà qui finalement gare son van, la combinaison dégoulinante, devant le bâtiment de Fletcher Chouinard Designs. Derrière son sourire de doux rêveur, le fils Chouinard est un artisan passionné, comme son père. Son truc, ce sont les planches de surf qu'il « met en forme » : deux bonnes douzaines qu'il taille chaque semaine avec un œil incomparable. Avec huit employés, Fletcher Chouinard Designs n'est que l'ombre

rêver des dizaines de milliers d'autres (plus de 900 candidats pour un job), et surtout une réputation écologique modèle. Car si Patagonia a évolué, Chouinard, lui, est resté fidèle à ses convictions. Très pessimiste sur l'état de la planète (voir encadré), il a depuis le début décidé de faire de Patagonia une entreprise verte modèle. Une *slow company*.

Dès 1993, la marque lance sa fameuse ligne de vêtements en Synchrona, une matière synthétique faite de bouteilles en plastique recyclées. Depuis, près de 100 millions de bouteilles ont fini en pulls polaires. En 1994, horrifié par l'impact environnemental de la culture du coton, Chouinard est le premier à lancer les vêtements en coton bio à grande échelle, quitte à sacrifier au passage une partie de son chiffre d'affaires. « J'ai dû me porter cogérant d'emprunts pour les agriculteurs, trouver des fournis-

la laine ou du chanvre, nous le réutiliserons. »

Chouinard le frugal qui achète ses jeans à 8 dollars chez Wal-Mart n'a pas tout inventé. Esprit, la marque fondée par son vieux complice Doug Tompkins, avait lancé en 1990 la campagne « N'achetez que ce dont vous avez besoin ». Mais personne n'est allé aussi loin, en pratique, dans cette voie. Et peu de patrons ont autant contribué à la cause de l'environnement : Chouinard a cofondé en 2001 le mouvement 1% pour la Planète, qui regroupe 1 242 entreprises s'engageant à verser aux causes environnementales 1% de leur chiffre d'affaires.

### Une marque très mode

Le paradoxe est que l'aura écolo de Patagonia en a fait une marque très mode dans les beaux quartiers : les golden boys, que Chouinard abhorre, se précipitent dans ses magasins, que certains ont ironiquement rebaptisés « Patagucci » ou « Pradagonia ». Le PDG reconnaît la contradiction, mais se défend d'être un hypocrite : « "Vogue" m'appelle, ils me disent : "Oh, my God! vous ne le croirez pas : Naomi, Kate... elles portent toutes votre gilet noir en duvet. Quel est votre secret?" Je n'en ai aucune idée! On ne donne pas nos produits aux mannequins, on dépense seulement 0,5% de notre chiffre d'affaires en pub... et sûrement pas dans "Vogue"! » Il se marre, ravi de son coup. Chouinard, en fait, est resté un artisan qui se fout du « niveau de prix souhaitable » mais reste obsédé par la qualité. Il a le chic pour regarder n'importe quel produit et trouver le moyen de l'améliorer. Il n'aime pas gérer les hommes – il passe des mois à barouder dans



Le fils et le père : deux artisans passionnés

Ben Barber/Photo-Pan

de la maison mère, de l'autre côté du parking. Mais elle rend Patagonia crédible dans le petit monde du surf, qui représente déjà plus de 10% de ses ventes avec, entre autres, des combinaisons plus chaudes, plus écolos et plus solides.

Les planches de Fletcher sont elles aussi « plus vertes et plus durables », dit-il. Durables? « Vous achetez une planche. Vous l'aimez. Elle se brise. Vous pleurez! » Fletcher est plus poète que manager. « Le business, ce n'est pas trop mon truc », avoue-t-il. Caire, sa petite sœur, aurait plus la tripe entrepreneuse. Mais chut! La succession chez Patagonia est un sujet tabou.

P. B.-G.

seurs capables de filer le coton, raconte-t-il. Personne ne voulait se prendre la tête avec ça! »

Pionnier du business vert, Patagonia semble toujours avoir un coup d'avance. Pendant qu'elle conseille le géant Wal-Mart sur sa stratégie pour « verdier », elle pousse toujours plus loin sa philosophie. Chez Patagonia, vous n'entendez pas souvent parler de client roi, mais plutôt d'acheteurs qu'il faut « éduquer ». « Nous tâchons, dit le PDG, de guider les gens en leur disant : "Essayez de ne pas acheter nos produits, à moins d'en avoir vraiment besoin. Et si vous achetez quelque chose qui casse ou se déchire, nous le réparerons. Si vous vous laissez du produit, ou de la couleur, ne le jetez pas, si vous ne savez qu'en faire, nous vous aiderons à trouver un nouveau propriétaire. Et si le produit est vraiment en fin de course, redonnez-le-nous. Si c'est du polyester, nous le recyclerons pour fabriquer d'autres vêtements; si c'est du coton, de

le monde, loin du siège de Ventura –, mais cela ne l'empêche pas d'être exigeant. Il détecte les excuses bidon des paresseux.

Tout succès d'entreprise repose, in fine, sur une originalité. C'est ce qui fait la force de cet homme pour qui l'aventure ne commence que lorsque les emmerdes apparaissent. Il veut que Patagonia reste en « yarak », un terme de fauconnerie qui décrit le poids idéal d'un oiseau : assez élevé pour qu'il ne meure pas, mais suffisamment léger pour rester alerte. Affamé sans être affaibli. Il veut avant tout que son entreprise reste imaginative, créative. « Les sociétés cotées, esclaves de leurs actionnaires, sont extraordinairement conservatrices », dit-il. Lui n'a pas ce souci-là. Il fait ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut. Sur les cimes de Patagonia, à 71 ans, Yvon Chouinard respire à pleins poumons. C'est beau, la liberté. PHILIPPE BOULET-GERCOURT

Contre le fléau du surendettement

# De nouvelles (demi)-mesures

Les parlementaires examinent une loi qui cherche à minimiser les abus du crédit à la consommation... sans pour autant brider ce moteur économique

**D**'autres vies que la mienne», le best-seller d'Emmanuel Carrère, a sans doute plus médiatisé les abus du surendettement que nombre de rapports institutionnels. Le livre raconte l'histoire vraie de «petits» juges d'instance (Etienne Guiral, Philippe Fores...) qui traquent la clause abusive dans les contrats de crédit à la consommation. On y découvre ainsi comment ces magistrats, loin des fastes parisiens, derrière les cloisons de bureaux étriés, sont arrivés à annuler les intérêts des prêts de dizaines de familles endettées jusqu'au cou, et à faire évoluer la jurisprudence. Conséquence ? Au moment où les parlementaires ont dû plancher sur le projet Lagarde de réforme du crédit à la consommation, ils se sont plongés (ou replongés) dans la lecture du roman, et ont décidé d'auditionner les juges les plus en pointe dans ce combat.

Encore une loi : la douzième en moins de vingt ans. Après le Sénat, il y a dix mois, elle vient d'être examinée par l'Assemblée nationale, et traduit l'embarras des pouvoirs publics face à ce qui est devenu un casse-tête. Le crédit à la consommation pèse lourd dans la croissance économique (3 à 7% du PIB, selon les estimations) : il finance notamment trois automobiles sur quatre, et 40% de la vente par correspondance (VPC). Mais il est aussi régulièrement pointé du doigt dans la dangereuse dérive du surendettement : 217 000 dossiers ont été déposés l'année dernière à la Banque de France (un bond de 15%).

Environ 1,5 million de familles seraient concernées, selon la Fondation Crésus (Chambres régionales du Surendettement social). Et la montée du chômage devrait encore aggraver le problème. «Le phénomène reste mal compris, et ceux qui en sont victimes génèrent beaucoup de jugements moraux, du type : ils ont acheté trop d'écrans plasma», indique Georges Gloukovieff, de

ON A UN CRÉDIT POUR  
LA MAISON, UN CRÉDIT POUR  
LA VOITURE, UN CRÉDIT POUR  
LA TÉLÉ, UN CRÉDIT POUR  
LES VACANCES, UN  
CRÉDIT...



GABS.

l'Observatoire national de la Pauvreté et de l'Exclusion sociale. En fait, dans un contexte de précarisation croissante, on constate une progression régulière du surendettement depuis vingt ans : le crédit devient un substitut au salaire et à la protection sociale.»

Le profil des surendettés ? Ils se recrutent majoritairement parmi les couches sociales les plus défavorisées, les salaires les plus bas, et ont connu – pour les trois quarts – un «accident de la vie» : chômage, séparation, accident ou maladie (voir encadré). Mais les moyennes cachent beaucoup de disparités. Témoin Georges Krausz, 72 ans, ancien cadre commercial, qui «gagnait très bien» sa vie (9 000 euros mensuels, avec une part variable). Une mutation en Aquitaine réduit ses revenus

de plus de la moitié. L'engrenage des crédits consommation et revolving (renouvelable) commence. Les derniers souscrits servent à honorer les premiers. Au final : 22 prêts et 300 000 euros de dettes, avec des taux d'intérêt à 21%. Vingt ans après, Georges Krausz, désormais retraité, est toujours en procédure de rétablissement personnel. Avec 600 petits euros pour terminer le mois, une fois réglés ses crédits.

Des organismes peu ou pas regardants sur la solvabilité de leurs clients, qui ne réclament souvent aucun justificatif, à peine une fiche de salaire, surtout quand ils sont adossés à des cartes de fidélité (Finaref-La Redoute, Cetelem-

Le Bon Marché...). Certains ont ainsi pu aller encore plus loin dans l'empilement de dettes. Comme ce couple d'Auxerre – lui retraité, elle comptable – qui réglait les travaux de sa maison avec des crédits revolving. Cartes Casino, Egg, Cofinoga, Abbey National... Ils ont cumulé 67 prêts – 511 000 euros d'encours, et 17 417 euros de remboursements mensuels – pour seulement 3 100 euros de revenus.

«La nouvelle loi, imposée par une directive européenne et qui sera sans doute adoptée fin avril, devrait permettre de limiter certains abus», indique François Loos, député UMP du Bas-Rhin et rapporteur du texte. Notamment grâce aux dispositions les plus marquantes : plafonnement des taux d'intérêt en fonction du montant du prêt, amortissement minimal des crédits revolving, offre alternative de prêt personnel sur le lieu de vente, modernisation du fichier national des incidents de remboursement des crédits... Mais pour l'instant, il est juste prévu d'examiner la création, à terme, d'un fichier «positif» (répertoriant l'ensemble des crédits souscrits par l'emprunteur). La France est un des derniers pays européens à ne pas en avoir mis en place.

## QUI SONT LES SURENDETTÉS ?

- 75% suite à un accident de la vie.
- 66% de célibataires, divorcés ou veufs.
- 70% de revenus inférieurs à 1 500 euros.
- 8% de propriétaires immobiliers.
- 53% d'ouvriers et employés.

Source : Banque de France.

NATHALIE FUNÈS

# Les dossiers chauds du printemps

**A** droite toute ! Le 24 mars, lors de sa première allocution après la déroute des régionales, Nicolas Sarkozy a tenu à rassurer son électorat, et lui seul. A l'attention des chefs d'entreprise, la remise aux calendes grecques de la taxe carbone. A celle des agriculteurs, la promesse de revoir la politique agricole commune quitte à « aller à une crise en Europe ». Les médecins ? Les honoraires des généralistes passeront de 22 à 23 euros. Quant à ses électeurs qui ont rejoint le FN, ils auront une loi contre le port de la burqa.

Pour les autres, les abstentionnistes et ceux qui ont donné une majorité à la gauche ? Rien. Si ce n'est la réforme des retraites. Et pourtant... L'inflation repart, érodant le pouvoir d'achat. Le prix du gaz va augmenter de 9%. Le chômage de longue durée s'accroît. Dans ces conditions, un troisième tour social est-il possible ? A l'initiative de la CGT, de la CFDT, de la FSU, de l'Unsa et de SUD, les manifestations du 23 mars sur l'emploi, les salaires et les retraites ont réuni entre 380 000 (selon la police) et 800 000 personnes (selon les syndicats). Une jolie mise en jambes qui n'a certes rien à voir avec les sommets atteints début 2009. Mais, dans le privé, ça s'agite. Chez Thales, Safran, Ikea, Système U, les salariés demandent des augmentations de salaire. Dans le public, la tension monte. Petit tour d'horizon des points chauds.

MARTINE GILSON

## Chômeurs en fin de droits

### Pas d'accord

**C**atastrophique ! » juge Maurad Rabhi pour la CGT. « Une réunion pour rien ! » lance Laurent Berger pour la CFDT. La dernière rencontre, le 22 mars, entre les représentants du ministre du Travail et les organisations syndicales sur le cas des chômeurs en fin de droits a tourné à l'épreuve de force. Pour le gouvernement, sur le million des demandeurs d'emploi qui, fin 2010, ne percevront plus d'allocation, les deux tiers devraient trouver une solution : 90 000 pourraient escompter une reprise d'activité, 60 000 une activité réduite, 420 000 une prise en charge par la solidarité nationale ou le revenu de solidarité active (RSA) et 10 000 une pension de retraite. Resterait donc plus de 400 000 personnes qui n'auraient droit à rien. Laurent

Wauquiez estime que 250 000 d'entre elles bénéficieront d'un revenu grâce à leur conjoint et une partie du RSA. Faites vos calculs : il n'y a plus que 145 000 personnes concernées. Les syndicats, eux, considèrent qu'il y a bel et bien 360 000 chômeurs concernés.

Pas de consensus non plus sur les solutions. Le gouvernement propose des contrats aidés et des formations rémunérées. Les organisations syndicales ne désapprouvent pas mais tiennent absolument à obtenir une allocation d'urgence spécifique. Laurent Wauquiez doit leur faire de nouvelles propositions à la fin de cette semaine.



Pliguer - IP3

## Enseignants

### La grogne

**C'**est une journée réussie, qui peut servir de terreau à de nouvelles formes de revendications », estime Bernadette Groison, la nouvelle responsable de la FSU, majoritaire chez les enseignants. Le 23 mars, ce sont ceux des maternelles et des écoles primaires qui ont fait le gros des troupes. Principal motif d'inquiétude : le non-remplacement d'un fonctionnaire sur deux partant à la retraite, qui touche essentiellement l'Education nationale. Selon Gilles Moindrot, secrétaire général du SNUipp-FSU, « il manque 60 000 places dans les maternelles pour

scolariser tous les enfants qui ont le droit de l'être ».

Deuxième souci, la revalorisation des salaires, qui préoccupe tous les fonctionnaires. Le ministre de l'Education Luc Chatel a annoncé qu'il allait proposer des mesures de revalorisation salariale pour un peu moins du quart des personnels – 20 000 débutants et 170 000 enseignants déjà en fonction – à partir du 1<sup>er</sup> septembre 2010. Mais cela laisse trois profs sur quatre de côté... et ne satisfait pas les syndicats.



Quadrini - K&K Images

## Assistance publique-Hôpitaux de Paris

### La peur

**L'**ambiance est lourde, les gens ont peur, de la base au sommet », explique un responsable de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP). Pourtant, à la mi-mars, Roselyne Bachelot, la ministre de la Santé, a suspendu le plan de restructuration de l'établissement qui prévoyait la suppression, au minimum, de 3 000 emplois en trois ans. Le gouvernement n'avait guère apprécié, à la veille du premier tour des régionales, l'occupation du siège de l'AP-HP par une centaine de syndicalistes les 11 et 12 mars. Benoît Leclerc, le directeur est désormais prié

de revenir à l'équilibre budgétaire fin 2012, alors que le déficit de l'établissement s'élevait en 2009 à 100 millions d'euros. Plus question de suppressions d'emplois. Le directeur doit remettre sa copie en juin. Mais la tension est là : le 24 mars, des salariés cégétistes de l'hôpital Cochin ont retenu un membre de la direction du centre hospitalier à l'issue d'une réunion technique au cours de laquelle les responsables ont évoqué des projets de réorganisation.



René - IP3



## Retraites

### L'épreuve du feu

Ce sera la dernière grande réforme sociale du chef de l'Etat avant la présidentielle de 2012. Une véritable épreuve du feu. Mi-avril, le Conseil d'Orientation des Retraites (COR) rendra publiques ses projections sur le besoin de financement des régimes et chiffrera l'impact de différentes modifications, comme l'âge légal du départ (60 ans aujourd'hui) et le nombre d'années de cotisation nécessaires pour obtenir une pension à taux plein (quarante et un ans en 2012). A compter du 15 avril, les partenaires sociaux vont commencer à négocier. Selon le chef de l'Etat, le gouvernement ne passera pas en force, mais tout doit être bouclé en six mois. Un projet de loi sera présenté à l'automne. Pour le président de la République, pas question d'augmenter les prélèvements obligatoires, donc les cotisations (à moins de baisser les cotisations chômage, pour le moins incongru par les temps qui courent), ni de baisser le niveau des pensions. Pour le reste, rien n'est tabou.

Les négociations entre les partenaires sociaux sont mal parties. Le 24 mars, lors de la dernière réunion du COR, le Medef a proposé de chiffrer l'impact d'un relèvement de l'âge de départ à 65 ans et d'un passage de la durée de cotisation à quarante-cinq ans. Une véri-



Quadrini - KR Images

table provocation. « *Aucun homme politique ne suggère d'aller aussi loin, explique Jean-Louis Malys, le représentant de la CFDT. Si on veut faire peur aux gens et avoir du monde dans la rue, c'est le meilleur moyen.* » Malys a d'ailleurs menacé de ne pas avaliser le rapport si un tel chiffre était retenu, une première pour le COR. « *Si ces données devaient figurer dans le rapport du COR, nous ne le cautionnerons pas* », a dit Jean-Christophe Le Duigou pour la CGT.

Enfin, Eric Woerth, le nouveau ministre du Travail (voir encadré), sait qu'il ne peut pas compter sur l'appui de FO, de la CGT et de la CFDT. Cette dernière tient son congrès en juin et n'a pas oublié les quelques dizaines de milliers d'adhérents perdus en 2003 lorsqu'elle avait approuvé la réforme Fillon.

La réforme du régime des retraites est nécessaire. L'espérance de vie ne cesse de s'allonger. En 2030, la France comptera 1,5 actif pour 1 retraité. Faut-il pour autant déplacer l'âge légal du départ ? Pas sûr... Seulement 40% des salariés de plus de 55 ans ont un emploi. En moyenne, les Français quittent leur travail à 58 ans. Direction : le Pôle Emploi. Sans espoir de retrouver un job. Ils attendent d'avoir acquis leurs droits à une retraite à taux plein à 61,5 ans en moyenne !

### Eric Woerth, le dur

Il est brillant, ambitieux... et dur. **Eric Woerth**, 54 ans, presque trois ans à Bercy, aujourd'hui ministre du Travail, devra donc négocier la réforme des retraites. C'est lui qui, au Budget, a mis en musique le non-remplacement d'un fonctionnaire sur deux partant à la retraite. Les syndicats ne l'apprécient pas. Jean-Claude Mailly, leader de FO : « *Woerth, c'est celui qui dit régulièrement qu'il faut serrer les boulons.* » Bernard Thibault, numéro un de la CGT : « *Il n'est pas neutre qu'on fasse appel à un expert financier, et à celui qui est responsable des restrictions budgétaires, objet de souffrances*



*très importantes.* » Quant à François Chérèque, le patron de la CFDT, il estime que si l'objectif d'Eric Woerth est de mener « *une réforme financière et non une réforme de justice sociale, ce sera difficile* ». Enfin, les organisations syndicales sont très inquiètes sur le sort réservé aux fonctionnaires. Aujourd'hui, leur pension est calculée sur leurs six derniers mois, contre les vingt-cinq meilleures années pour les salariés du privé. Mais le nouveau ministre a déjà laissé entendre qu'il ne toucherait pas ou peu à ces conditions. Ça coûte cher : pour le faire, il faudrait intégrer les primes dans le calcul des retraites. M. Gn

Marques - KR Images

## INVITATION À NOS LECTEURS

Le 7 avril à 19 h 30

La Bellevilloise

19-21, rue Boyer, 75020 Paris

Adoption,  
procréation assistée,  
mères porteuses...

# Quelles familles pour demain?

Débat animé par  
Sophie des Déserts  
et Olivier Ferrand

Avec Christine Boutin,  
ancienne ministre et présidente  
du Parti chrétien-démocrate

et Geneviève Delaisi  
de Parseval, psychanalyste,  
spécialiste en bioéthique

Mères porteuses, assistance médicale à la procréation (AMP), accès à la parenté des couples homosexuels, anonymat du donneur, transfert d'embryons post mortem, double don de gamètes... Comment légiférer ? A la veille de la révision des lois bioéthiques, il est important de poser le débat, au-delà des clivages partisans traditionnels.

Entrée : 2 euros

Réservation : 01-40-26-86-13  
ou [contact@tnova.fr](mailto:contact@tnova.fr)



**La tempête a balayé les lotissements** la nuit du 27 février, laissant au petit matin 29 victimes. Notre envoyée spéciale à La Faute-sur-Mer, Doan Bui, s'est procuré les procès-verbaux qui montrent que, des élus locaux aux services de l'Etat, tous ont fermé les yeux sur le danger de construire si près de la mer, en zone inondable

# Des documents qui accusent

**S**ur toutes les maisons, une croix à la peinture rouge tracée à la hâte. Comme une balafre, comme un signe de sang apposé par le Dieu vengeur de l'Exode. A La Faute-sur-Mer, dans les lotissements des Doris et des Voiliers, l'eau meurtrière n'a épargné aucune maison. C'était il y a un mois, mais les stigmates sont encore là, blessures béantes et incongrues dans ce paysage de pins, plages et congés payés. Dans les jardins, tout n'a pas encore été déblayé. On trouve des frigos avec des tickets de caisse du Super U aimantés sur leur porte, des congélateurs éventrés vomissant des cartons de surgelés Findus, un pot de Nutella, un lit bébé... Les sinistrés continuent à nettoyer, ranger, argumenter face aux experts des assurances. Dans ce quartier, grand comme un mouchoir de poche, on compte une centaine de pavillons au plus. Mais c'est là qu'on a dénombré le plus de morts. 29 au total. Cette nuit funeste, la mort a joué à pile ou face entre voisins et voisines. Certains ont vu « *la dame de la maison qui fait le coin* », une sexagénaire qui vivait seule, taper désespérément sur sa fenêtre double vitrage pour échapper à la noyade. En vain. A quelques mètres de là, un couple de retraités est resté prisonnier de ses volets électriques. Sans courant, impossible de les remonter. Un peu plus loin, le fracas de la vague a sorti du sommeil une famille avec trois enfants. Le père s'est extirpé in extremis de la maison avec sa petite fille ; derrière eux sa femme et ses deux fils ont péri noyés. Ils

venaient juste d'acquérir ce pavillon de vacances. René, cantonnier retraité, de Nancy, n'en revient pas de sa chance. Il n'était pas à La Faute ce week-end-là. Il ramasse aujourd'hui quelques objets dans les décombres de sa maison achetée au début des années 2000. « *C'était notre rêve, une maison à la mer. On est beaucoup à être arrivés en même temps. Les gens se connaissaient, s'entraidaient. La tempête a tout balayé.* »

## Cuvette collée à la digue

A La Faute, pourtant, on n'a même pas eu le temps de pleurer les morts. Dès le lendemain, la polémique a été lancée. A qui la faute ? Des boucs émissaires, vite ! C'est Philippe de Villiers, président du conseil général de Vendée, qui a dégainé le premier. Ajustant dans son viseur les maires, accusés d'avoir accordé trop de permis de construire, et les promoteurs, qui « *ont fait du fric* ». Ah ! si seulement le conseil général, déplorait-il, « *avait une compétence juridique* » pour l'urbanisation du littoral ! Belle envolée. Seulement voilà : interdire l'installation de ces lotissements dans cette « *cuvette* » était possible et le conseil général a eu l'occasion de faire entendre sa voix. Mais il ne l'a pas fait. En témoignent les documents exclusifs que nous avons pu nous procurer. Situés en bord de mer, les lotissements des Doris et des Voiliers ont été soumis en 1999 et en 2002 à la commission des sites, qui rassemble des élus locaux, des représentants des services de

l'Etat et, à tout seigneur tout honneur, des représentants du conseil général. C'est en l'occurrence le premier vice-président du conseil de l'époque, peu soupçonnable d'anti-villierisme, qui siégeait. Les PV sont accablants (voir encadré). Et les votes en faveur des constructions écrasants. A tous les échelons, on a fermé les yeux. « *Philippe de Villiers a toujours défendu le tourisme et l'urbanisation horizontale, bref, tous ces petits pavillons près de la côte. Résultat, on a très peu de barres, mais vu la demande il y a un cruel manque de place. Alors on va chercher des terres à tout prix* », dit Sylviane Bulteau, conseillère régionale PS. Philippe de Villiers n'a pas été le seul à lancer des écrans de fumée. Nicolas Sarkozy, venu mi-mars en Vendée, a fustigé justement une « *cascade de décisions litigieuses* ». Oubliant juste qu'il préconisait voilà à peine un an un assouplissement de la législation pour que les terrains inondables deviennent constructibles !

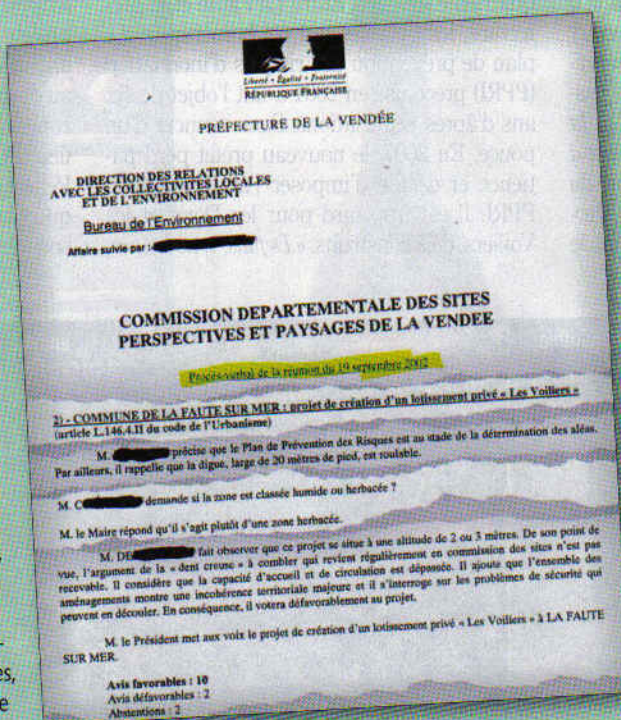
Pourquoi tant de cécité ? Pourquoi donc a-t-on construit dans cette cuvette ces maisons de pêcheurs, collées à la digue et à la rivière du Lay, sans pilotis ni étages pour affronter une crue ? A La Faute, tout le monde savait les zones inondables. « *Avant, il y avait là des vaches, elles avaient toujours les pieds dans l'eau. Ils ont remblayé pour faire les maisons* », se rappelle Renaud, un habitant. Pourtant, l'attrait de la petite maison près de la mer a été le plus fort. Les permis de construire ont été accordés. Dans les règles.



La Faute-sur-Mer après le passage de la tempête Xynthia

## Exclusif : des commissions bien indulgentes

Ils sont tous là. Dans la commission des sites, chargée de donner son aval pour la construction de lotissements en bord de mer, siègent des représentants du conseil général, des élus locaux, des services de l'Etat (direction de l'environnement, direction de l'équipement, entre autres), des associations écos, le tout sous la présidence du secrétaire général de la préfecture de Vendée. « C'est un théâtre d'ombres. Le conseil général soutient les élus locaux. Les pressions pour construire sont telles qu'en général les écos sont les seuls à voter contre, et encore... », dit un connaisseur du dossier. De fait, l'Adeve, l'une des associations écos membres de la commission, a été carrément radiée de la fédération nationale, France Nature Environnement, et ce pour cause de positions trop proches des lobbies agricoles, une première. En 1999, la commission se prononce sur le lotissement des Doris. Il n'y a pas l'ombre d'un débat. Le chef de l'urbanisme propose un avis favorable, car « la digue permet de masquer les vues à partir de la



rive gauche de la rivière ». Traduisez : puisque le lotissement ne gâche pas le paysage et que l'esthétique est sauvée, allons-y gaiement ! Les

Doris sont approuvés à 10 voix pour, 1 contre. Les constructions peuvent commencer. En 2002, la commission est saisie du lotissement les Voiliers, contigu aux Doris. Un échange surréaliste où les présents dissertent de la solidité de la digue « roulable sur 20 mètres », de la classification en zone humide ou herbacée. Herbacée, répond le maire. Une seule voix écos s'interroge sur « les problèmes de sécurité », vu que le projet se situe à « une altitude de 2 ou 3 mètres ». L'objection n'est pas retenue. Les Voiliers sont approuvés à 10 voix pour, 2 contre, 2 abstentions. Vient en juillet 2005 l'étape de la commission de sécurité pour les Voiliers. Tous les services de l'Etat sont représentés, il s'agit d'obtenir l'avis de la DDE pour le permis de construire. « Les risques d'inondation interdisent l'implantation du lotissement », prévient une association, qui pointe « la difficulté d'évacuation des eaux du fait de la vase », qui aurait des conséquences « catastrophiques en cas de crue ». 8 pour, 4 contre : la DDE donne un avis favorable. D. B.

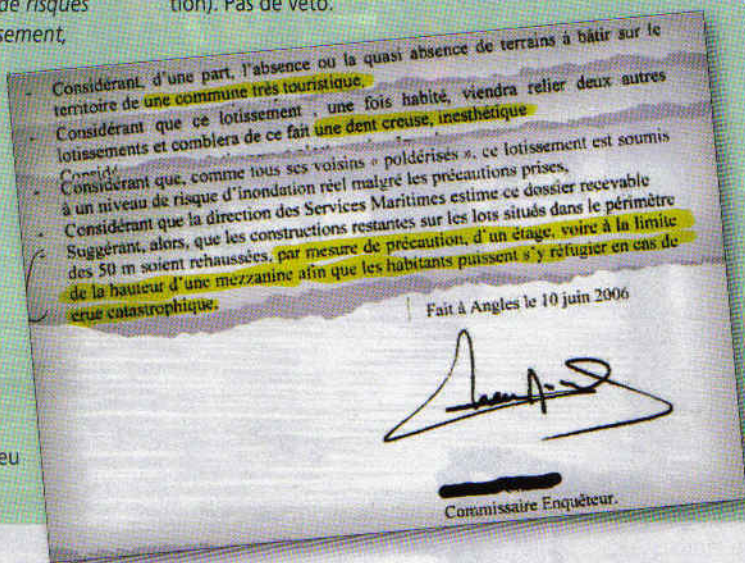
## Exclusif : une enquête trop tardive

Une enquête publique a été diligentée sur les deux lotissements. Il s'agissait de vérifier la conformité à la loi sur l'eau, qui s'intéresse entre autres aux problèmes d'évacuation des eaux. Pour les Voiliers, l'enquête a lieu en mars 2005. Le commissaire enquêteur donne un avis favorable car, malgré « un niveau de risques d'inondation réels », « le lotissement, une fois habité, viendra relier deux autres lotissements et comblera de fait une dent creuse, inesthétique ». Il suggère cependant que « des mises en garde soient faites aux propriétaires quant à l'emplacement des installations électriques privatives (prises en hauteur, [...] pas de planchers électriques chauffants) ». Plus étrangement, l'enquête pour le lotissement plus ancien des Doris n'a eu lieu qu'en juin 2006, soit sept ans

après les autorisations de construire ! Le commissaire constate d'ailleurs que « le lotissement est déjà réalisé à 90% ». Vigilant, il a appelé de son propre chef la direction des affaires maritimes – qui « estime le dossier recevable » – et la DDE, au sujet du PPRI (le plan de prévention des risques d'inondation). Pas de veto.

Soulignant le « parfait état des digues », il conclut donc que, « vis-à-vis des inondations, le lotissement est sécurisé ». Le commissaire suggère cependant que « les constructions restantes soient rehaussées d'un étage (...) afin que les habitants puissent s'y réfugier en cas de crue catastrophique ».

Aux Doris et aux Voiliers, il n'y a quasiment pas de maisons à étage. En 2006, Thierry Berlemont, habitant des Doris, avait demandé un permis d'agrandissement, pour construire une chambre et un étage en plus. La demande a été refusée. Motif : l'étage aurait nui à l'esthétique de l'ensemble. Thierry Berlemont a sauvé ses filles et son épouse in extremis en la portant sur son dos : elle ne sait pas nager. D. B.



La direction départementale de l'équipement (DDE) avait donné un avis favorable. Et le préfet d'alors n'avait pas annulé les permis, en formulant un recours en justice, comme il en a le pouvoir. « La pression des élus locaux pour construire est forte. Souvent, les représentants de l'Etat qui parlent de sécurité passent pour des enquiquineurs. Des gens de la ville qui ne connaissent rien, contrairement à ceux du cru », explique-t-on à la préfecture de la Vendée. Et puis les préfets passent – le dernier en date est arrivé une semaine avant le

drame. Les élus locaux, eux, restent. René Marratier, maire de La Faute, a été réélu aux dernières municipales à plus de 60% pour un quatrième mandat. Entre La Faute et la préfecture, les batailles ont été homériques. Le plan de prévention des risques d'inondation (PPRI) préconisé en 2001 a fait l'objet de six ans d'après négociations. Sans avancer d'un pouce. En 2007, le nouveau préfet perd patience et décide d'imposer l'application du PPRI. Il est trop tard pour les Doris et les Voiliers, déjà construits. « Depuis, tous les per-

mis de construire dans les zones rouges sont interdits. Pour les permis des Doris et des Voiliers, il n'y avait pas le cadre juridique pour les rejeter », dit Béatrice Lagarde, la sous-préfète des Sables-d'Olonne, arrivée il y a un an. En septembre 2009, une réunion consacrée au durcissement du PPRI et à l'extension des zones interdites à toute construction a donné lieu à une passe d'armes. Le ton est monté. René Marratier, l'édile de La Faute, a clamé que « les digues ne casseraient jamais ». La sous-préfète est sortie de ses gonds : « Je souhaite pour vous qu'il n'y ait jamais de morts. »

Pourquoi René Marratier aurait-il douté ? Pourquoi accorder foi aux expertises alors que tout le monde était derrière lui ? Y compris la justice. Quand la préfecture a imposé la fermeture du camping municipal, en pleine zone inondable, toute la commune a manifesté. 1 000 personnes, dont des conseillers généraux venus apporter leur soutien. Attaquée devant le tribunal administratif, la préfecture a perdu. Le camping est resté ouvert. La nuit du 27 février, il a été balayé par les eaux. Heureusement, il était vide.



En pleine saison, c'est par centaines qu'il aurait fallu compter les morts. Des études, il y en a eu. Ainsi que des mises en garde, timides et isolées. Mais trop tard, là encore. En témoignent les deux enquêtes publiques que nous avons pu nous procurer (voir encadré ci-contre). L'enquête publique sur les Doris a été diligentée en... 2006, soit sept ans après l'attribution des permis de construire. Elle conclut par un avis favorable, car il faut remplir la « dent creuse inesthétique » que constitue le bout de terrain encore vierge de pavillons. Le commissaire enquêteur suggère cependant de prévoir des étages aux constructions pour mettre les personnes et les installations électriques à l'abri, des recommandations bien dérisoires puisque le lotissement était déjà construit à 90%... Combien de vies sauvées, si ces étages avaient été prévus dès le début ?

La justice remontera-t-elle la chaîne des responsabilités ? Services de l'Etat, conseil général, préfecture : difficile de porter l'estocade quand les uns et les autres se renvoient la balle, comme dans une partie de flipper. Pour l'instant, Philippe Babin, patron de l'Agence de la Plage à La Faute-sur-Mer, joue le rôle du méchant promoteur. « D'où viennent ces gens qui ont détruit nos dunes ? », fustigeait au premier jour Philippe de Villiers.

Réponse : de pas très loin. Philippe Babin est faitais depuis trois générations. Sa mère est ajoutée au maire et responsable de l'urbanisme. Il fait un bouc émissaire parfait. La famille Babin possédait des terrains dans la cuvette. Aux Voiliers, la Sarl Babin a construit 35 lotissements. Pour lesquels les permis de construire ont été accordés sans trop de problèmes, on s'en doute. « On a tout fait dans le

**« EVIDEMMENT QU'IL Y A EU DES COLLUSIONS D'INTÉRÊTS. MAIS DANS DE SI PETITES COMMUNES, IL Y EN A BEAUCOUP DE CE GENRE. »**

respect des lois », se défend aujourd'hui Philippe Babin. Ce qui, stricto sensu, est vrai. Même si l'argument est inaudible... « Evidemment qu'il y a eu des collusions d'intérêts. Mais dans de si petites communes, il y en a beaucoup de ce genre », remarque un connaisseur de la région.

L'autre homme sur le gril, c'est René Marratier, le maire enfermé dans un silence buté depuis les événements. « On ne le croise même plus dans la rue », constate un habitant.

La meilleure défense, c'est l'attaque ? Dès les premiers jours, une pétition de soutien en sa faveur a circulé. Elle était sur le comptoir de tous les commerces sauf à la pharmacie, dont la propriétaire est une des rares « opposantes », ce qui lui a fait perdre des clients. Mercredi dernier, le conseil municipal s'est tenu dans une ambiance à couper au couteau. Le maire a annoncé que, pour se protéger des recours éventuels, il allait demander à Olivier Metzner, ténor du barreau parisien, conseil de Philippe de Villepin dans l'affaire Clearstream, d'assurer sa défense. Pourtant, si une enquête préliminaire est en cours au parquet des Sables-d'Olonne, « procédure usuelle en cas de décès », dit le procureur, il n'y a pour l'heure aucune plainte déposée. « C'est préventif », nous explique Olivier Metzner. Dans une catastrophe naturelle comme celle-là, comme on ne peut attaquer ni le vent ni la mer, on se dirige vers la cible la plus aisée : l'élu local. » L'écœurement gagne André Rossignol. Ce marin pêcheur, faitais depuis des générations, a tout perdu le soir où Xynthia a dévasté les côtes. Il lâche : « On va monter une association de victimes, parce qu'on se dit que, parti comme c'est, c'est bientôt nous les sinistrés qu'on va accuser... »

DOAN BUI

PASTIS  
HENRI  
BARDOUIN  
PAR  
HENRI  
BARDOUIN

www.distilleries-provence.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.

The advertisement features a central image of a bottle of Pastis Henri Bardouin. To the left, there is a grid of small images showing various ingredients used in the drink, including citrus fruits, spices, and herbs. Below the grid is a glass filled with pastis and a decorative straw. The background is dark, making the bottle and ingredients stand out. The text on the right side of the advertisement is in a serif font, and the website address is at the bottom.

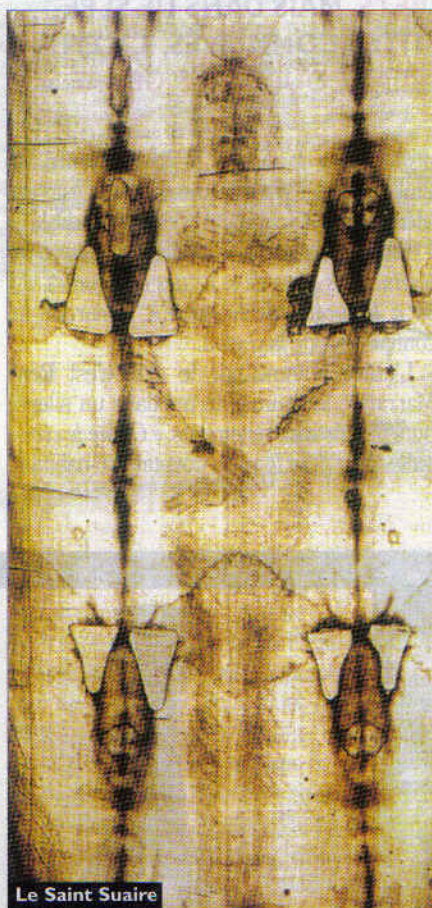
La relique de Turin à nouveau exposée

# En attendant le grand Suaire

En 2000, 1,5 million de personnes s'étaient précipitées à Turin pour voir le linceul supposé de Jésus. Dix ans plus tard, une nouvelle ostension aura lieu du 10 avril au 23 mai. Retour sur une énigme

Il est apparu pour la première fois en Occident vers les années 1350 dans une petite église, Notre-Dame de Lirey, en Champagne, tout près de Troyes. Comment serait-il arrivé là ? Peut-être un templier l'aurait ramené avec lui ? C'est une hypothèse. En tout cas, c'est l'objet le plus mystérieux de la chrétienté. Un rectangle d'étoffe de lin de 4,40 mètres de long sur 1,10 mètre de large, qui a gardé la trace du corps d'un homme au visage tuméfié, mort après avoir été flagellé et crucifié selon les techniques de mise à mort infamantes chères aux Romains, et sans doute couronné d'épines, pratique en revanche non répertoriée. Pour nombre de croyants, aucun doute n'est possible : le Suaire de Turin, puisque c'est de lui qu'il s'agit, ne peut être que le linceul dans lequel fut enveloppé le corps de Jésus entre la descente de la croix et sa résurrection. Pour les autres, et en premier lieu les scientifiques qui se sont penchés depuis 1978 – date à laquelle le Vatican a autorisé son étude – sur cet artefact, le Suaire de Turin est d'abord un sujet de controverses infinies. Mais tous, qu'ils soient chrétiens convaincus, athées militants ou agnostiques radicaux, sont au moins d'accord sur un point : après des années de recherche, d'examens toujours plus poussés à l'aide des techniques de plus en plus sophistiquées, le mystère reste entier.

Personne à ce jour n'a pu établir avec certitude comment cette image – un *négatif optique* ! – a pu être réalisée... Quant à l'Église – qui hérita du Suaire en 1983 à la mort de son dernier propriétaire « civil », Umberto II, l'ultime roi d'Italie, chef de la maison de Savoie qui détenait la relique depuis des siècles –, elle est toujours restée d'une prudence de Sioux. Officiellement, pour le Saint-Siège, la question de l'éventuelle authenticité du Suaire n'en est pas une. Tout au plus cette image est-elle considérée, à l'instar de tant d'autres reliques, comme un moyen pour les fidèles de méditer sur la Passion du Christ et le mystère de la Résurrection. En 1998, avant une nouvelle ostension, le pape Jean-Paul II était allé se recueillir devant le Suaire, qui venait d'être sauvé in extremis quelques mois plus tôt de



**CETTE PIÈCE DE TISSU SEMBLE ÊTRE BRÛLÉE, COMME SI UN FER À REPASER ÉTAIT RESTÉ UN PEU TROP SUR CETTE ÉTOFFE.**

l'incendie, sans doute d'origine criminelle, qui avait ravagé la cathédrale de Turin dans la nuit du 11 au 12 décembre 1997, avant de déclarer : « *La fascination mystérieuse qu'exerce le Saint Suaire pousse à formuler des questions sur le rapport existant entre le Lin sacré et la vie historique de Jésus. Ne s'agissant pas d'un thème de foi, l'Église n'a pas la compétence scientifique pour se prononcer sur ces*

*questions. Elle confie aux spécialistes le devoir de poursuivre les recherches afin de réussir à trouver des réponses adéquates aux interrogations liées à ce Suaire, qui selon la tradition aurait enveloppé le corps de notre Rédempteur lorsqu'il fut déposé de la croix. L'Église exhorte à aborder l'étude du Saint Suaire sans préjugés, qui considéreraient comme une évidence des résultats qui ne le sont pas ; elle les invite à agir avec une liberté intérieure et un respect attentif à la méthodologie scientifique et à la sensibilité des croyants. »*

On ne peut pas dire que ces conseils aient été suivis à la lettre. Quels que soient les (nombreux) scientifiques qui depuis 1978 se sont penchés sur ce mystérieux drap de lin, très peu ont réussi à faire abstraction de leur conviction intime. « *Le problème avec le Suaire, s'amuse Frédéric Lenoir, le directeur du "Monde des religions" que la question passionne, c'est qu'on est coincés entre des chercheurs croyants, qui ne cherchent qu'à confirmer leur certitude que le Suaire est authentique, et des rationalistes d'une mauvaise foi totale, qui n'ont qu'un but : démontrer l'imposture. »*

Ainsi, ce « camp »-là triompha-t-il quand, le 13 octobre 1988, furent annoncés les résultats de la datation au carbone 14 réalisée sur un échantillon de tissu prélevé sur le Suaire réalisée par le professeur Tite, du British Museum. Pour l'équipe de ce chercheur britannique, aucun doute n'était permis : le Suaire avait été fabriqué au Moyen Âge, entre 1260 et 1390. L'affaire semblait réglée. Elle ne l'était pas. D'autres chercheurs ont depuis réduit à néant cette théorie. Ils ont d'abord fait remarquer que l'échantillon prélevé l'avait été, sans précaution aucune, dans une zone du Suaire restaurée en 1534 par des sœurs clarisses, et découvert que ces dernières avaient retissé cette partie avec de la laine bistre pour qu'on ne distingue pas ces nouveaux fils du lin. Il s'agissait ainsi d'effacer les dommages causés au Suaire lors de l'incendie, en décembre 1532, de la Sainte Chapelle de Chambéry, où la relique reposait depuis trente ans avant qu'elle prenne en 1578 le chemin de sa destination actuelle, la cathédrale de Turin. Le

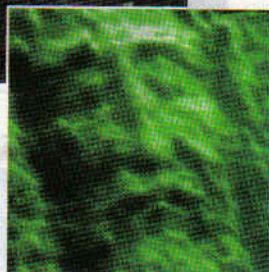


The Art Archive - AFP

12 octobre, pour la première fois dans cette ville, elle était offerte à la contemplation d'une foule immense. « *Le Linge Très Saint*, écrivit alors un témoin, le futur cardinal Agostino Cusano, fut transporté en procession depuis la cathédrale jusqu'à la piazza del Castello où une multitude de peuple, pratiquement innombrable et venu de toutes les régions alentour, s'était rassemblée, remplissant entièrement l'immense place, si serrée que l'on ne pouvait voir que les têtes, à ce point que cela ressemblait au Jugement dernier, la foule était estimée à quarante mille personnes. »

Ce témoignage est tiré de « *l'Enigme du Suaire* » (1), le nouveau livre de Ian Wilson, un historien New Age, adepte de ce qu'on appelait autrefois en France, au temps de la splendeur de la revue « *Planète* », « *l'histoire mystérieuse* ». Donc quelqu'un de douteux aux yeux de tout historien sérieux. Ces précautions étant prises, Ian Wilson connaît incontestablement son Suaire sur le bout des doigts pour lui avoir consacré plus de cin-

**Détail du Suaire de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste à Turin. A droite, le négatif d'une photo couleur passé à l'analyseur VP-8 donne une image en 3D.**



quante-cinq ans de sa vie. Et il faut reconnaître que son livre se dévore comme un thriller. S'il avance nombre d'hypothèses, certes intéressantes mais qu'il ne peut appuyer sur des preuves convaincantes (notamment sur les pérégrinations de la relique dans le temps et l'espace, sur la possibilité que le Suaire soit identique à l'Image d'Edesse bien connue des historiens de l'art), en revanche Ian Wilson offre une synthèse passionnante des débats qui agitent les « pour » et les « contre » depuis qu'en 1898 puis en 1931, les opérations de développement des clichés pris par deux photographes, Secondo Pia puis Giuseppe Enrie, ont révélé l'image impressionnante que l'on connaît. Et surtout que le Suaire tel que nous le voyons est en fait le négatif

d'une image encodée dans la trame du tissu !

Pour les non-croyants, une question se pose immédiatement : si on est en présence d'un faux – qu'il ait été commis en Palestine au I<sup>er</sup> siècle (ce que soutiennent des spécialistes des tissus antiques) ou au Moyen Age –, qui a donc pu réaliser cette image ? Forcément un incroyable génie, puisqu'il aurait été capable d'anticiper de près de deux millénaires dans un cas, et de quelques siècles dans l'autre, l'invention de la photographie ! Et mieux encore, celle de la 3D. En effet, en 1976, une équipe américaine plaçait dans un analyseur VP-8 l'image négative de la première photo couleur du Suaire qui venait d'être réalisée. Ce qui se passa alors sidéra l'inventeur de la machine, Peter Schumacher, présent lors de l'expérience : « Une « vraie image tridimensionnelle » apparut sur l'écran... Le nez faisait saillie, en relief. Les traits du visage étaient dessinés avec des contours précis. Les formes des bras, des jambes, de la poitrine, et l'essentiel d'une forme humaine... Je n'avais encore jamais entendu parler du Suaire de Turin. Je n'avais aucune idée de ce que j'étais en train de regarder. Pourtant, les résultats ne ressemblaient à rien de ce que j'avais obtenu, ni avant, ni depuis. Seul le Saint Suaire a produit ces résultats à partir d'un analyseur d'images VP-8. »

On a aussi avancé que le Suaire aurait été l'œuvre d'un peintre surdoué. Impossible : on n'a jamais trouvé la moindre trace de pigment dans sa trame. Rien. Alors quoi ? Cette pièce de tissu, qui a été sérieusement restaurée en 2002, semble avoir été légèrement brûlée, comme si un fer à repasser était resté un peu trop longtemps sur cette étoffe... Certains croient dur comme fer que ce serait là l'effet d'un mystérieux et intense rayonnement dégagé par le corps de Jésus lors de sa résurrection. Quant aux autres, comme Barrie Schwartz, chercheur plein d'humour, qui intervient à plusieurs reprises dans « *le Suaire de Turin, la nouvelle enquête* », le passionnant documentaire qu'Arte va diffuser le 3 avril, ils n'ont – et sans doute encore pour longtemps – que des questions : « Si c'est un faux, c'est un faux extraordinaire, sourit Barrie Schwartz, car ça veut dire qu'un gars du Moyen Age a su créer quelque chose que nous ne pouvons ni dupliquer ni expliquer. Je voudrais bien savoir comment il a pu s'y prendre. » Il n'est pas le seul. **BERNARD LOUPIAS**

**Nouvelle ostension : du 10 avril au 23 mai, cathédrale de Turin. Pour réserver : [www.turismotorino.org](http://www.turismotorino.org)**

**A lire : « *l'Enigme du Suaire* », par Ian Wilson, Albin Michel, 416 p., 22,50 euros.**

**A voir : « *le Suaire de Turin, la nouvelle enquête* », le 3 avril à 20h40 sur Arte.**

Procès d'Antoine Zacharias

# Le « coupable » était presque parfait

C'était plus qu'une première : un séisme juridique. Un grand patron, l'ex-PDG de Vinci, s'est retrouvé au pénal pour rémunération abusive. Mais le dossier était vide, il a été relaxé

**O**n croyait bien le tenir, Antoine Zacharias, Zach, pour les initiés, l'homme chargé de tous les péchés de la haute finance. On allait lui faire payer ses émo-

luments himalayens à cet ancien PDG de Vinci, numéro un mondial de la construction. On avait réussi à le traduire devant le tribunal correctionnel de Nanterre pour le montant abusif de ses rémunérations. Des chiffres à vous faire grincer les dents : 3,3 millions d'euros en 2004, 4,2 millions en 2005, une indemnité de départ fixée à 12,8 millions, un véritable parachute en or massif, une retraite complémentaire annuelle de 2,1 millions, sans compter les stock-options. Une insulte vivante à tous les précaires, à tous les chômeurs en fin de droits. Riche à ce point-là, c'était à porter plainte.

C'est ce que fait, le 15 mai 2007, un petit actionnaire de Vinci qui s'estime lésé par les gains fabuleux de Zach. Sa plainte permet à Philippe Courroye, le très médiatique procureur de Nanterre, d'ouvrir une enquête préliminaire pour abus de bien social (ABS). Courroye est sûr de son coup. Il ne prend même pas la peine de désigner un juge d'instruction... Il enquête lui-même, aidé de la brigade financière. Il transmet le dossier à peine ficelé à la 15<sup>e</sup> chambre correctionnelle. Il ne se doute pas qu'il a vendu la peau de Zach avant de l'avoir tué.

C'est la première fois qu'un seigneur du CAC 40 se retrouve devant la justice pour avoir gagné trop d'argent. Un précédent qui fait trembler les pairs de Zacharias, même s'ils le jaloussent et le haïssent. Ce procès sera celui du silence. Au nom de Vinci, pourtant porté partie civile contre son ancien dirigeant,

M<sup>e</sup> Georges Jourde, qui n'a pas cité un seul témoin, fera même l'éloge du prévenu. On croit entendre, en bruit de fond, la respiration oppressée des décideurs du Medef, alarmés de voir un des leurs exposé en pleine lumière.



Antoine Zacharias arrivant au tribunal de Nanterre le 25 mars

Antoine Zacharias joue le jeu. Face à la présidente Isabelle Prévost-Desprez, le sexagénaire qui fut l'un des patrons les mieux payés de France ne manque pas d'évoquer la banlieue pauvre dont il s'est sorti. Son patrimoine ? Modeste, mais suffisant : un appartement à Genève, un pied-à-terre à Paris et une maison à Carpentras pour les vacances en famille. Pas de château, pas de

yacht, pas de Rolex... Zach se fait même poète lorsque la présidente lui demande pourquoi il réside en Suisse. Il répond qu'il a toujours aimé les paysages de lacs et de montagnes, tout en reconnaissant que des considérations d'ordre fiscal ont certes pu jouer dans son choix. Ses rémunérations, il les justifie par ses succès. C'est lui qui, en harcelant Jacques Chirac dans une chambre d'hôtel de Shanghai, lors d'un voyage présidentiel, a débloqué un dossier qui traînait depuis très longtemps, celui de la fusion entre Vinci et ASF (Autoroutes du Sud de la France), une société autoroutière qui est une machine à produire du cash. Il a ainsi multiplié par 2 000 les profits du groupe. Antoine Zacharias explique sa méthode : « *Monter au cocotier, secouer fort, nuit et jour, dimanches et fêtes, jusqu'à la nausée. Je suis un coureur de fond qui va droit au résultat. Même Alain Minc, qui m'était hostile, voulait me garder jusqu'à 70 ans.* »

Alain Minc faisait partie, avec deux de ses fidèles, Serge Michel et Patrick Faure, du comité des rémunérations qui avait décidé de plafonner celles d'Antoine Zacharias. La procureure Marie-Aimée Gaspari reproche à Zach, sans pouvoir apporter la moindre preuve, de les avoir virés pour les remplacer par trois autres plus favorables à ses intérêts, dont Quentin Davies, un parlementaire britannique membre du gouvernement travailliste. On frôle alors l'incident diplomatique. Mais la magistrate souffre d'un lourd handicap. Le dossier est vide. C'est ce que constate aussi la présidente Prévost-Desprez. Elle en est réduite à sermonner le prévenu : « *Pourquoi n'avoir pas vous-même limité vos rémunérations ?* » La réponse de Zach est sèche et sans réplique : « *Je ne suis pas masochiste.* »

La religion de la présidente est faite : la justice n'a pas à intervenir dans le fonctionnement d'une entreprise. Elle prononce le soir même la relaxe d'Antoine Zacharias, alors qu'on s'attendait à un jugement à quinzaine. « *Un tribunal n'est pas juge de l'intérêt social en lieu et place d'un conseil d'administration* », précise-t-elle. Encouragé par la chancellerie, sensible à l'irritation de l'opinion devant les profits de certains chefs d'entreprise, Philippe Courroye s'était rêvé en chevalier blanc terrassant le méchant dragon cousu d'or. Mortifié, il a aussitôt fait appel. Mais le Grand Soir judiciaire n'est pas pour demain.

FRANÇOIS CAVIGLIOLI



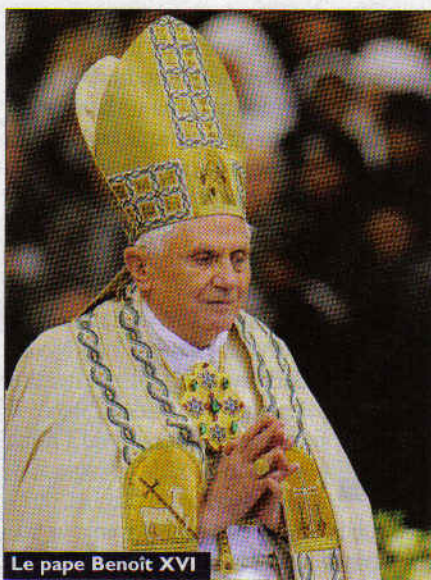
## Pédophilie

# L'Amérique charge le pape

De notre correspondant aux Etats-Unis

**T**ous les chemins mènent à Rome, quand il s'agit de l'Eglise catholique et du scandale des abus sexuels du clergé. Venant du « Boston Globe », le quotidien qui avait remporté le prix Pulitzer pour avoir enquêté en 2002 sur les scandales de prêtres pédophiles, la critique est un coup dur pour la hiérarchie catholique. Mais le « Globe » n'est pas le seul : « Les manifestations de honte du pape sonnent creux », estime le « Los Angeles Times », quotidien de la ville la plus catholique des Etats-Unis. Quant au « New York Times », il a fait sa une avec un scoop sur un prêtre accusé d'avoir abusé jusqu'à 200 garçons d'une école pour enfants sourds, entre 1950 et 1975. Selon le « Times », le pape aurait refusé de détroquer ce prêtre alors que, cardinal, il dirigeait le Saint-Office auprès de Jean-Paul II.

« Peut-on virer un pape ? » « Un pape peut-il démissionner ? » Dans les dîners en ville, il n'est plus rare d'entendre la question. L'Amérique n'en revient pas de voir le Vatican toujours englué dans le scandale,



Le pape Benoît XVI

plus de sept ans après la démission de l'archevêque de Boston, le cardinal Bernard Law. L'Eglise catholique américaine, la quatrième au monde avec 70 millions de fidèles, a payé cher ces scandales : en 2007, l'archevêché de Los Angeles a présenté ses excuses pour les abus commis par des prêtres et versé aux

508 victimes 660 millions de dollars (500 millions d'euros) en dédommagement ; l'archevêché de Boston, pour sa part, a déboursé 157 millions de dollars (120 millions d'euros). En trois ans, 700 prêtres ont été démis de leurs fonctions.

Les archevêques américains espéraient avoir tourné la page. Ils ont institué une politique de tolérance zéro et mis en place des programmes de sensibilisation des enfants. Mais ils restent confrontés à un double problème. Le premier est le faible nombre de prêtres punis et les réticences de l'Eglise à ouvrir ses archives. Il a fallu une décision de la Cour suprême des Etats-Unis pour forcer le diocèse de Bridgeport, dans le Connecticut, à rendre publics des milliers de documents relatifs à des prêtres accusés de pédophilie. Il est vrai que leur publication risquait d'éclabousser Edward Egan, qui a pris l'an dernier sa retraite d'archevêque de New York (lequel est le patron, de fait, de l'Eglise catholique américaine). L'autre difficulté pour l'Eglise est que les affaires qui continuent de voir le jour concernent presque toutes les années 1960 et 1970, voire 1980. Même si l'Eglise affirme avoir changé, elle ne peut empêcher ce sombre passé de refaire surface...

PHILIPPE BOULET-GERCOURT

Retrouvez Christian Terras, directeur de la revue « Goliath », le jeudi 1<sup>er</sup> avril à 17 h.

[www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com)

## OÙ ALLER...

☎ 01-40-13-64-38

Pour vos vacances,  
zoomer  
sur les plus belles  
destinations

**CROISIÈRES**  
charme - aventure  
sur le Nil & ailleurs

en groupe  
ou entre amis

[rives-du-monde.com](http://rives-du-monde.com)  
Pour mieux découvrir la terre !

2010... UN ETÉ EN VANOISE AUTREMENT...  
> LARGE CHOIX : TOUTES DANSES / AQUARELLE / DJ GONGI / THEATRE / CHANT / ROLLER / SCRABBLE / etc.  
> FORMULE TOUT COMPRIS : hébergement + restauration + activité = 1 sem. à partir de **469 €** (+B.J./B.N.)  
Accueil / Confort / Qualité / Convivialité  
« La Bessanaise »  
73480 BESSANS/VANOISE  
Tél. 04-79-05-95-15 - [www.labessanaise.com](http://www.labessanaise.com)

**Obs** nouvel  
com  
Rubrique voyages

[www.globalvoyage.net](http://www.globalvoyage.net)  
Le spécialiste du Circuit et des Croisières

THAILANDE LAOS CAMBODGE MUST promo 1980 € TTC	BEAUTES DE LA CROATIE 990 € TTC
BEAUTES DE L'ALLEMAGNE 1443 € TTC	CHARME DE LA SARDAIGNE PAQUES 690 € TTC
SPLendeurs de la BAItIQUE promo 600 € TTC	NIL CAIRE SINAI PETRA GRANDIOSE 1595 € TTC
ILES LIPARI NATURE ET NATURE 1435 € TTC	BEAUTES DU THIBET 2055 € TTC
TRESORS MOSCOU ST PETERSBOURG 1484 € TTC	BEAUTES DES CYCLADES 989 € TTC
DJERBA THALASSO PAQUES 845 € TTC	QUEST AMERICAIN PROMO 1359 € TTC

Global Voyage Agence : 7, rue de Presles, Paris XVI<sup>e</sup> (Réservation téléphonique ouverte le samedi)  
A partir de / prix hors taxes **01 40 61 24 60** (Ligne 07 597 0036)

**RE-DÉCOUVRIR PARIS**  
RÉSIDENTE HÔTELIÈRE\*\* - STUDIOS MEUBLÉS  
364 € sem. pour 2 pers. Parking privé, 50 m Métro.  
☎ 01-55-82-09-60  
[www.newresidence.fr](http://www.newresidence.fr)

APRÈS L'AFFAIRE MEDVEDYEV, TROIS QUESTIONS À EVA JOLY\*

# « Un avertissement donné à la France »

**Le Nouvel Observateur.** – En 2008, la Cour européenne des Droits de l'Homme bousculait la France en affirmant, à l'occasion de l'affaire Medvedyev (1), que le procureur n'est pas « une autorité judiciaire », faute d'« indépendance à l'égard du pouvoir exécutif ». En seconde instance, elle semble faire machine arrière, au grand dam des opposants à la réforme qui espéraient une nouvelle condamnation... Comment interprétez-vous cette décision ?

**Eva Joly.** – La grande chambre de la Cour européenne des Droits de l'Homme a, cette fois, soigneusement évité la question du statut du parquet. Elle n'a sans doute pas voulu mettre le gouvernement français dans l'embarras, mais la Cour rappelle sa jurisprudence, constante depuis l'arrêt Schiesser de 1979, concernant le magistrat : il « doit présenter des garanties requises d'indépendance à l'égard de l'exécutif et des parties, ce qui exclut notamment qu'il puisse agir par la suite contre le requérant dans la procédure pénale à l'instar du ministère public ». Le message envoyé est subtil mais néanmoins clair.

**N. O.** – La garde des Sceaux ne semble pas l'entendre puisqu'elle s'est aussitôt félicitée de cette décision...

**E. Joly.** – Le cri de victoire de Michèle Alliot-Marie me semble déplacé. Quand elle affirme que cette décision ne remet pas en cause le statut du parquet français, c'est faux. Pour moi, la Cour a voulu donner un avertissement

à la France : si vous ne vous mettez pas en conformité avec les principes du droit européen, si vous persistez à avoir un parquet dépendant du pouvoir politique, vous allez au-devant de recours en cascade.

**N. O.** – Dans ce contexte, le gouvernement peut-il persister à vouloir supprimer le juge d'instruction et renforcer encore les pouvoirs du procureur ?

**E. Joly.** – Dans un Etat de droit, il devrait capituler. Mais Nicolas Sarkozy a un tel désir d'assurer l'impunité de la délinquance financière... Je crains qu'il n'aille jusqu'au bout de sa logique de renforcement du parquet, quitte à ce que la France soit, dans l'avenir, lourdement condamnée. Mais il s'en moque, comme il ignore apparemment l'opposition croissante à son projet de loi. Vue du Parlement européen, la France n'a jamais autant ressemblé à une monarchie de droit divin. **Propos recueillis par SOPHIE DES DÉSERTS**

(\*) Ex-juge d'instruction, députée européenne.  
(1) Du nom d'un des plaignants, marin du « Winner », un cargo battant pavillon cambodgien bourré de cocaïne, arraisonné près des îles du Cap-Vert en 2002, par des militaires français. Sur ordre du procureur de Brest, l'équipage est resté consignés à bord pendant treize jours, avant d'être transféré dans l'Hexagone. Les marins ont porté plainte. Lundi, la Cour européenne leur a, une nouvelle fois, donné raison, estimant que l'autorisation de transfert donnée par le Cambodge était illégale.



Robert François - AFP



Le naufrage de l'« Erika »

## « Erika » : la totale pour Total

Carton plein pour les victimes de l'« Erika », dont le naufrage au large du Finistère avait provoqué le 12 décembre 1999 la pollution de 400 kilomètres de côtes et le mazoutage de quelque 150 000 oiseaux. Mardi, la cour d'appel de Paris a en effet reconnu la responsabilité pénale pleine et entière de l'affrèteur Total pour « imprudence » et « pollution maritime ». Et rejeté les arguments de la compagnie pétrolière, qui renvoyait les torts sur le seul propriétaire du navire. Une décision juridique sans précédent qui devrait modifier considérablement les mœurs du transport maritime d'hydrocarbures. Mieux, ce ne sont plus seulement l'Etat et deux départements qui seront dédommagés comme il était prévu dans le jugement de première instance, mais toutes les collectivités territoriales qui ont subi « un préjudice direct ou indirect ». A commencer par la région Bretagne.

G.M.



Michel Gangne - AFP

## Burqa : les vœux et le droit

Il est (presque) interdit d'interdire (totalement)... le port du voile intégral. Selon l'avis du Conseil d'Etat rendu mardi au Premier ministre François Fillon, qui souhaite déposer dans les prochaines semaines un projet de loi prohibant le plus largement possible le port de la burqa, « seules la sécurité publique et l'exigence de lutte contre la fraude » peuvent justifier une telle interdiction, et cela « uniquement dans des circonstances particulières de temps et de lieu ». Il appartiendra au législateur de définir lesquelles. Le président de la

République avait déclaré, il y a une dizaine de jours, que « le port du voile intégral est contraire à la dignité de la femme ». Le Conseil d'Etat a, lui, estimé qu'il faut tenir compte du « principe d'autonomie personnelle ». Autrement dit, que le principe d'égalité ne peut être invoqué contre des femmes qui portent le voile intégral de leur plein gré. En revanche, la plus haute juridiction administrative recommande de sanctionner d'une amende, voire de prison, celui – mari, par exemple – qui contraindrait une femme à le porter.

E.V.

LE POINT SUR...

## Longévité et classes sociales

**T**out récemment, une étude britannique de David Betty, du Medical Research Council, avait remarqué que les sujets les plus « intelligents » (au sens du QI) étaient moins frappés par les maladies cardio-vasculaires. Or voici qu'une recherche franco-anglaise, publiée le 24 mars, vient relier le taux de mortalité aux inégalités sociales. Le premier résultat pouvait s'expliquer : quand on est présumé « peu intelligent », on est moins réceptif aux messages sanitaires. Le second résultat est, comme on va voir, un peu plus délicat à interpréter. L'étude épidémiologique a concerné 10 308 fonctionnaires britanniques résidant à Londres, partagés en trois catégories socioprofessionnelles (élevée, intermédiaire, basse), suivis pendant vingt-cinq ans. Conclusion simplifiée de cette étude, menée en France par Silvia Stringhini, de l'Inserm : l'espérance de vie est statistiquement proportionnelle au niveau social. Plus on se trouve en bas de l'échelle, plus on meurt tôt.

La nouveauté, explique Silvia Stringhini, c'est que cette disparité « a pu être corrélée dans le détail avec

les comportements de santé ». Au point que l'on a réussi à chiffrer la cause de l'excédent de mortalité : il s'expliquerait « pour les trois quarts » par l'inobservance des conseils sanitaires que l'on nous assène désormais : ne pas fumer ; modérer sa consommation d'alcool ; manger « équilibré », avec beaucoup de fruits et légumes ; faire du sport ; fuir l'obésité, etc. Toutefois, la chercheuse refuse que ses travaux puissent être mis au service des idées ultralibérales. Du genre : chacun est responsable de ses malheurs, santé comprise. Voire même : si l'on est pauvre (et malade), c'est qu'on n'est pas intelligent. En effet, observe Silvia Stringhini, « à la seule échelle de l'Europe, on constate l'inversion de nombreux gradients sociaux ». Exemple : en Italie du Sud, les riches fument davantage que les pauvres – qui n'en ont pas les moyens. Et les pauvres se bourrent de fruits et légumes – c'est ce qu'il y a de moins cher. Pourtant, là-bas aussi, mortalité et morbidité frappent davantage les « classes inférieures »...

Fabien Gruhier



Alain Duclos - Sipa



La carpe, trop vorace

Miriam Rietveld - AP - Sipa

### BIODIVERSITÉ

## Nos rivières infestées de poissons... trop gros

**U**n consortium franco-belgo-néerlandais a croisé toutes les données concernant les poissons aujourd'hui présents dans plus de 1 050 cours d'eau à travers le monde. Conclusion : suite aux réensemencements et introductions d'espèces différentes des animaux indigènes, la taille moyenne du poisson d'eau douce a augmenté de 12 cm. Par exemple, en Europe, la truite fario, le silure, le poisson-chat, aux dimensions nettement supérieures à celles des espèces natives, ont envahi les rivières. Avec des prédateurs surdimensionnés et des « poissons-poubelles » (mangeurs de détri-

tus, comme la carpe ou le tilapia) trop voraces pour la quantité de détritus disponibles. Il s'ensuit un bouleversement de l'écologie des systèmes aquatiques, de la chaîne alimentaire, du recyclage de la matière organique, qui commence à inquiéter les spécialistes.

### ● Vitamine B9 contre trisomie 21

Selon une étude clinique contre placebo menée par la Fondation Jérôme-Lejeune, un traitement à l'acide folinique (proche dérivé de la vitamine B9) accélère « légèrement » le développement cognitif des jeunes patients trisomiques, âgés de 6 à 30 mois.

### ● Des ions carbone anti-cancer

Dès 2015, le Centre Etoile de Lyon soignera annuellement 2 000 patients avec des faisceaux d'ions carbone. A l'interface entre la physique nucléaire et la médecine, cette nouvelle technique, l'« hadronthérapie », devrait révolutionner le traitement de certains cancers.



IRM du cerveau

AFP

### ● Nouvelle preuve de l'expansion de l'Univers

On savait l'Univers en expansion. Une observation menée grâce au télescope spatial Hubble vient d'en apporter une nouvelle preuve – « la première basée sur l'effet de lentille gravitationnelle seul ». Cet effet (la déviation de la lumière par la masse des objets célestes) est produit aussi par la masse de la « matière noire » invisible. Ce dont les chercheurs ont tenu compte, avant d'en conclure que les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse croissante.

Voir son blog « Le tube à essais »

www.nouvelobs.com

par Jérôme Garcin



Hélène Bamberger-Olyffe

Compte tenu du plan marketing concocté par le groupe Hachette, digne de l'opération militaire Tempête du Désert, il ne vous a pas échappé qu'un nouvel hebdo pour greluches était né le 19 mars. Visant la « *Now Generation* » de 25 à 35 ans, il s'appelle « *Be* », à lire évidemment à l'anglaise. « *Be* » comme bidon, bigoudi, bidule, billevesée, biroute, biquette, biche, ma biche, et surtout bilinguisme. C'est en effet le principe de ce canard pour cocottes : piailler dans un franglais branché. On entre dans « *Be* » comme dans une basse-cour du Somerset dont on aurait chassé les mauvaises odeurs au Lolita Lempicka. Il n'est ici bon bec que de « *buzz* », « *look* », « *fashion* », « *playlist* », « *pitch* », « *glam* », « *make-up* », et c'est plein de « *it bags* », de « *open toes* » et de jeans lacérés pour « *serial shoppeuses* ». Dirigée par une rédac chef qui se fait appeler « *Queen Bee* », la volaille de « *Be* » en pique pour « *le slim motard Balmain* » et « *le mocassin penny loafer, avec ou sans gland* ». Quant aux références culturelles de ces pestes friquées, à côté desquelles Lolita Pille passerait pour Simone de Beauvoir, elles sont claires : « *Sex and the City* », « *Le diable s'habille en Prada* » et les pendentifs de chez Chaumet. Au sommaire du numéro 1, tiré à 700 000 exemplaires : une interview avec **Vanessa Paradis**, à laquelle « *Be* » pose cette question palpitante : « *A quand un rôle de James Bond girl?* » Un reportage à haut risque boulevard Malesherbes, où **Paris Hilton** exhibe sa montre Chanel J12 en diamants et confesse à la (très) grand reporter de « *Be* » : « *C'est Doug qui me l'a offerte hier, il est so cute!* » Et surtout, comble de la lecture orgasmique, un « *guide des tendances sexe 2010* », où l'on apprend que, pour « *une cougar* », le must est le « *foot job* » (« *masturber son homme avec les pieds* ») ainsi que le sex toy à énergie solaire. On chercherait en vain, dans cette novlangue de poulette surexcitée, l'équivalent anglais de puante cucuterie.

J. G.

**Peut-on écrire une farce grinçante sur le nazisme ?** En faisant rire avec ce qui n'est pas drôle, Edgar Hilsenrath a scandalisé l'Allemagne et conquis l'Amérique. Cet écrivain juif rescapé des ghettos est l'anti-Jonathan Littell

# Les Malveillantes

**Le Nazi et le Barbier**, par Edgar Hilsenrath, Attila, 508 p., 23,50 euros.

Il n'y avait pas que des intellectuels dans la Waffen-SS. On ne croisait pas Max Aue, le nazi philologue des « Bienveillantes », au bord de tous les charniers. On pouvait aussi tomber sur Max Schultz. Il n'a jamais existé, mais son histoire méritait d'être racontée. Edgar Hilsenrath, le féroce écrivain juif rescapé des ghettos de l'Est, l'a fait, dans une farce monumentale écrite en allemand, publiée aux États-Unis en 1971 et intégralement traduite pour la première fois en français.

Né en 1907 en Silésie, Max Schultz est au sens littéral un pauvre fils de pute : sa mère a couché avec tant de crapules que tout ce qu'on sait de son père, c'est qu'il se trouvait

parmi cinq pousse-mégots qui marchaient en file indienne comme les frères Dalton. Malgré la pure souche aryenne dont il est néanmoins issu, il a un nez crochu et des « yeux de grenouille » – à l'inverse de son voisin Itzig, le fils blond aux yeux bleus du coiffeur juif Chaim Finkelstein. Comme l'éructe si bien le beau-père de Max Schultz, un barbier repoussant qui le viole avec son énorme membre flasque : « *Pourquoi c'est lui qui a tes cheveux blonds ? Et toi ses cheveux noirs ? Et lui, ton nez droit ? Et toi, son nez crochu ?* » La question reste sans réponse, tandis que les deux enfants deviennent amis. Comme toutes les amitiés d'enfance, celle-ci finira mal.

En 1932, Adolf Hitler vient en ville prononcer un sermon d'ampleur biblique devant une foule en transe. Comme tous les Aryens du bourg, Max Schultz arbore désormais



Robert Michel/DDP

l'uniforme noir des SS. Quand la guerre éclate, il se trouve affecté au sein de l'«*Einsatzgruppe D*», quelque part au sud de la Russie, puis en Pologne dans le camp d'extermination (imaginaire) de Laubwalde. De ces années consacrées à l'exécution de masse, il n'aura pas grand-chose à dire. Tout au plus mentionne-t-il que la tâche était stressante : «*Savez-vous comment on fait pour fusiller trente mille juifs dans un petit bosquet ? Et savez-vous ce que ça signifie pour un non-fumeur ? C'est là que j'ai commencé à fumer.*»

«*Vous ne pouvez pas écrire des choses comme ça*», titra un hebdomadaire allemand en 1964 lorsque Hilsenrath publia «*Nacht*», le premier roman qu'il avait écrit dans des cafétérias new-yorkaises et dans lequel il racontait la vie du ghetto bessarabien de Moguilev-Podolski, où sa famille avait été déportée quand

Né en 1926 à Leipzig (Allemagne), **Edgar Hilsenrath** est déporté en 1941 dans un ghetto de l'actuelle Ukraine. Après la guerre, il émigre aux Etats-Unis où il rédige son premier roman, «*Nacht*» (1964). Il vit à Berlin depuis 1975. Il a notamment écrit «*le Conte de la pensée dernière*» (1992).

il avait 15 ans. L'ambiance était alors au philo-sémitisme repentant et aux témoignages dignes. L'Allemagne ne pouvait pas supporter de lire que les juifs, livrés à eux-mêmes dans des villes fantômes, s'y étaient laissés aller au vol, au viol, à la survie dans ce qu'elle a de plus brutal. Le pays découvrait cet écrivain exilé,

sa moustache, son air de chien triste, sa plume assassine. Face au scandale, son éditeur escamota la carrière du livre malgré un succès naissant. C'est donc aux Etats-Unis que Hilsenrath fit grand bruit, cinq ans plus tard, avec «*le Nazi et le Barbier*», qui sortit en Allemagne en 1977 seulement, alors que Hilsenrath s'y était réinstallé depuis deux ans. Il y devint une figure littéraire en s'attaquant aux bourreaux avec la férocité du traumatisé. Son style était trouvé, quelque part entre la cruauté d'un Céline et la candeur d'un Brautigan. L'affaire de Hilsenrath n'est ni la nuance historique ni la hauteur de vue philosophique. Il tire dans tous les sens et décrit les nazis comme il les voit : de tragiques bouffons nés dans les boursoufflures de l'âme allemande.

D'où Max Schultz, le génocidaire crétin dont la destinée absurde se noue en 1945, ●

# Une fable anti-antisémite

**Bugsy Pinsky contre le complot juif**, par Y. B. et Abner Assoun, Léo Scheer, 17 euros, 177 p.

Le juif a deux ennemis : l'antisémite (pas beaux, les juifs) et le philosémite (extra, les juifs). Délirante guignolerie gorgée de saines aberrations, « Bugsy Pinsky contre le complot juif » donnera des boutons à ces deux catégories de Français. Signée Y. B. et Abner Assoun, deux noms qui n'ont pas l'air supercatholiques, cette « fable antisémite contre l'antisémitisme », dans le goût de Mel Brooks et des Pieds Nickelés, retrace la vie exemplaire d'un certain Pinsky, « Chalala » dyslexique, « sûr de lui et dominateur ».

Quoique « né d'un père ashkénaze polonais et d'une mère séfarade diabétique », Pinsky se convertit à l'islam après un séjour en pri-

son où « 99% des détenus sont d'origine antisémite ». Parmi eux, un ch'ti néonazi « qui voudrait regrouper les juifs du Nord dans le *Häagen-Dazs des Champs-Élysées* ». Sous son magistère,

Pinsky, homme du Livre, dévore, « dans l'édition Grasset de 1933 », « les Protocoles des sages de Sion », un des plus fameux faux de l'histoire de l'Occident : bricolé par la police secrète du tsar Nicolas II, ce *long-seller* conspirationniste – *conspirationniste*, dirait notre héros – visait à faire accroire que les juifs se disposaient à conquérir le monde. Avec ses doux compagnons de la cellule 212, Pinsky fonde les Fines Lames de l'islam. Mais ce groupuscule en burqa



Abner Assoun et Y. B.

n'a pas les moyens de ses ambitions exterminatrices, ni le professionnalisme des « Experts à Jérusalem-Est ». Au gré de son burlesque djihad, les auteurs mettent un nez rouge aux grands récits

fantasmagoriques de l'époque, du « complot negro-islamiste » aux bobards dieudonnards. Un bon suppositoire à l'heure où la rive gauche de Paris bat la campagne jusqu'à confondre la queue de Polanski et l'honneur de Dreyfus, quand elle ne lance pas une fatwa gaga contre la Suisse avec l'ami Kadhafi. Dommage que le livre finisse par comploter contre lui-même, dans sa deuxième partie, à force d'entasser les bons mots.

FABRICE PLISKIN

quand il doit fuir la Pologne. Tous les criminels de guerre le savent : le problème, c'est que les guerres finissent. A l'approche des Russes, les SS du camp sautent dans un camion, dont ils ne descendent même pas pour déféquer. « *Y a que des sous-hommes pour chier comme ça!* », hurle le dignitaire nazi Hans Müller, les fesses par-dessus le clapet libérant une trace noirâtre dans la neige. Une embuscade cueille le véhicule à ce moment précis. Max Schultz s'en tire et finit à pied son retour au pays, après quelques mois passés entre les griffes d'une sorcière érotomane qui le bourre d'aphrodisiaques et dont il se libère en lui défonçant le crâne à la hache.

Cette pérégrination picaro-célinienne d'après-guerre le mène à Berlin. Son seul espoir de survie, son bonus de génocidaire, c'est un carton rempli de dents en or qu'il ne sait comment écouler. Il est recherché par les Russes. Or il est difficile de se cacher dans une ville éventrée où même les sous-sols n'ont plus de toit. « *Quand j'étais gosse, j'avais un ami juif* », se souvient-il alors. Ils ne s'étaient pas tout à fait perdus de vue : Max Schultz l'avait abattu d'une balle dans le dos à Laubwalde. « *Max Schultz!* se dit-il. *S'il y a une seconde vie pour toi, il faudrait que ce soit la vie d'un juif!* » Rien de plus simple. Ayant pris le nom de son défunt camarade, sa conversion est un morceau d'anthologie : il se fait tatouer « A12314 » sur le bras par un SS cul-de-jatte et fanatique, se fait circoncire par un médecin « antisémite » et « sentimental ». Avec son bouc et ses lunettes rondes, il ressemble désormais à Lénine. A Berlin, toutes

les portes lui sont ouvertes. Les organisations d'aide aux victimes de la Shoah se mobilisent – un peu tard, juge-t-il. Il passe devant une commission pour prouver sa judéité. D'ordinaire sévères, ses membres sont d'emblée convaincus par la ressemblance entre Max Schultz et une caricature antisémite. Celui-ci exhibe son tatouage et son sexe cicatrisé. « *Monsieur Finkelstein. Pas la peine de nous faire le grand jeu.* »

Les Russes le laissent en paix, il peut vendre ses dents en or, qu'il fait passer pour des dents

**SON SEUL ESPOIR DE SURVIE, SON BONUS DE GÉNOCIDAIRE, C'EST UN CARTON REMPLI DE DENTS EN OR QU'IL NE SAIT COMMENT ÉCOULER.**

d'Allemands, et investir dans le marché noir : tous ses problèmes paraissent réglés. Mais Max Schultz, devenu Itzig Finkelstein, découvre que l'Allemagne est un pays antisémite et qu'un juif ne peut y vivre sereinement et qu'en l'amant d'une comtesse désargentée qui le méprise. Dans l'adversité, son judaïsme tout neuf devient revendicatif. Il se plonge dans les textes hébraïques et découvre les écrits sionistes. Son rêve se trouve désormais dans cette Palestine qui offre enfin une terre à ce peuple dont il semble oublier qu'il n'est pas le sien.

La métamorphose de Max Schultz n'est évidemment pas une rédemption ; elle n'est pas non plus une complète escroquerie. Elle

est traitée avec une distance qui rend le cynisme et le refoulement indémêlables. C'est la torsion qui fait la farce, l'aboutissement d'une destinée vouée aux ironies de la lâcheté. Un ex-Oberscharführer en soldat de l'épopée israélienne, c'est Adolf Eichmann retraité dans un coquet pavillon buenos-airien poussé un cran plus loin.

La signification de cette reconversion se cache peut-être dans le passé d'Edgar Hilsenrath. Dans un entretien donné à « Der Spiegel » en 2005, l'auteur revenait sur le ghetto de Moguelev-Podolski. Il y fut envoyé en 1941 avec tout un groupe de juifs venant de Siret, en Roumanie. Le chef de ce groupe connaissait le commandant du ghetto, ce qui assura au clan de ne pas être déporté en camp et lui permit de tenir le marché noir. « *Ma vie n'a jamais ressemblé à celle des personnages de "Nacht"* », déclare-t-il, lui qui a passé ces années de guerre dans une étrange opulence mafieuse, comme il le raconte dans un roman autobiographique, « les Aventures de Ruben Jablonski ». Entre les lignes de vie de Max Schultz, on lit aussi la culpabilité de Hilsenrath, qui sait que peu de gens survivent innocemment aux catastrophes de l'Histoire.

Sa satire colérique ne poursuit d'ailleurs pas uniquement les vaincus de la guerre. Dans « Fuck America », que le Seuil réédite en poche, l'american way of life en prend pour son grade. Comme l'URSS dans « l'Orgasme de Moscou » et l'Allemagne de l'Ouest dans « Berlin... Endstation », dont les traductions sont en cours. L'humour ne respecte rien. Pas même le pacte de Yalta.

DAVID CAVIGLIOLI

De 1789 à nos jours...

# La jeunesse, classe dangereuse

Quand la société française va mal, elle accuse d'abord ses jeunes de tous les maux. Et ça dure depuis plus de deux siècles

**Les Enfants de la République**, par Ivan Jablonka, Le Seuil, 350 p., 22 euros.

**V**aulx-en-Velin, le Val-Fourré, Clichy-sous-Bois, ces noms des lieux d'explosion de la colère des banlieues rappelés par Ivan Jablonka sifflent encore à nos oreilles comme les étapes d'un drame inachevé. Avant, il y avait eu la marche des beurs en 1983, achevée triomphalement sur le perron de l'Élysée, et qui avait déclenché une série de programmes destinés à sortir les jeunes de banlieue de leur désespérance. Plutôt éducatifs quand ils étaient décidés par la gauche, plutôt répressifs quand ils venaient de la droite, ces plans ont tous échoué.

On aura du mal à faire croire aux Français que la violence de jeunes de plus en plus jeunes qui brûlent les voitures ou poignardent un lycéen n'est pas un phénomène nouveau. C'est pourtant ce qu'entend montrer Ivan Jablonka en retraçant l'histoire des politiques à l'égard des jeunes délinquants conçues depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour la réduire, qui accusent une étonnante continuité. Le plan d'éducation imaginé sous la Révolution par Le Peletier de Saint-Fargeau a fourni le modèle. Il prévoyait d'enlever les enfants à leurs familles dès l'âge de 6 ans pour les former tous dans le même moule. Les conventionnels ont repoussé ce projet totalitaire, mais tous les



Rue des Archives

**Des jeunes de Villiers-Le-Bel pendant les nuits de violence de novembre 2007. Et ci-contre un apache (voyou) en une du « Petit Journal » du 20 octobre 1907.**

régimes par la suite, de droite comme de gauche, en ont appliqué la formule aux jeunes indésirables. Les bâtards des villes qu'on envoie se refaire une vertu à la campagne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ont été remplacés par les enfants moralement abandonnés de la misère prolétarienne qu'il faut soustraire à la nocivité du milieu familial. Les graines d'apaches de la Belle Époque ont cédé la place, dans la France postcoloniale, aux blacks-beurs de banlieue.

Le mécanisme mental est resté le même. Tout ce qui menace, par son intrusion, le bon ordre de la société, hier le prolétariat venu

des campagnes, aujourd'hui les immigrés, prend le visage de la jeunesse. En concentrant les rigueurs de la loi sur les jeunes délinquants, les gouvernements ont fait de ces jeunes le principal ferment de la peur sociale, la classe dangereuse. A l'inverse de bien des essais sur la question qui veulent se rendre utiles, le constat historique d'Ivan Jablonka ne propose aucune solution. Mais en pointant un blocage de la pensée dirigeante, il invite à réformer nos manières de raisonner. La France n'est pas le seul pays d'Europe à être confronté aujourd'hui aux problèmes de l'immigration ou à la délinquance juvénile. Mais la façon dont la peur des jeunes sert à fixer nos angoisses collectives singularise notre société. Elle constitue une dimension de l'identité française qui a peut-être échappé à l'attention du ministre de l'Intégration.

ANDRÉ BURGUIÈRE



Thibault Camus/AP-50a

**LE LIVRE QUI FAIT TREMBLER LA RÉDACTION D'UN OUVRIER VELO**



216 p. - 17,95 €

Un meurtrier se cache-t-il dans les locaux de l'hebdo ?

**l'Archipel**

editionsarchipel.com

Le journal intime d'un couple étincelant

# Lady Antonia et sir Harold

Pendant trente-trois ans, la biographe de Marie-Antoinette a partagé la vie du grand dramaturge Harold Pinter. Pour la première fois, elle raconte leur amour et leurs amis célèbres

**Vous partez déjà ?** par Antonia Fraser, traduit de l'anglais par Anne-Marie Hussein, Baker Street, 410 p., 22 euros (en librairie le 8 avril).

C'est, débarqué d'Angleterre, le livre le plus brillant et charmant de la saison. Moins par le style – il a la sobriété mate du journal intime, la simplicité laconique d'un agenda bien tenu – que par tous les mirobolants personnages dont, grâce à l'exquise courtoisie et à l'éclectisme raffiné de Mrs Antonia Fraser, nous devenons soudain les intimes.

Car cette historienne britannique, fille du comte de Longford et femme du grand dramaturge Harold Pinter, fréquente des milieux variés et passe d'un cercle à l'autre avec un naturel confondant. Elle est aussi à l'aise sous les ors du palais de Buckingham que dans le cimetière zurichois de James Joyce ; devant le mur de Berlin, avant sa chute, que dans la maison de Saint-Tropez prêtée par Sam Spiegel ; sur un terrain de cricket qu'à l'ambassade de France à Londres, où Dominique de Villepin, « *chevelure*

*gris de fer et nez patricien* », fait des ravages dans le cœur de ces dames ; avec la princesse de Galles au « *teint parfait, de la couleur d'une rose pâle, ni rose ni blanc* » qu'avec Sofia Coppola, dans un Versailles loué pour le tournage de « *Marie-Antoinette* » – l'adaptation du livre qu'Antonia Fraser avait écrit, avoue-t-elle ici, pour « *venger la victime* ».

Il nous est donc donné, en 410 pages couvrant les années 1975-2008, de vivre par

procurateur quelques moments d'anthologie. On dîne, à New York, avec un Steve McQueen aux cheveux longs et à la barbe léonine, qui lance un laconique « *je suis terriblement décadent* ». On discute, à Paris, d'un projet de film sur Proust avec un Joseph Losey imbibé de vodka, l'alcool du temps perdu. Après avoir assisté à la générale de l'angoissante « *Fin de partie* », on écoute Beckett jouer au piano un Haydn presque enjoué et, un autre jour, cette fois à la Coupole, on capte ce dialogue accablé entre Pinter et Beckett : « *Désolé, Sam, d'avoir l'air aussi sobre – Oh, tu ne peux pas l'être plus que moi, Harold.* » A Londres, on dîne tantôt avec Tom Stoppard,

## « A ma femme »

« 27 juin 2003

J'étais mort et je suis vivant  
Tu m'a pris la main  
Je suis mort aveuglement  
Tu m'as pris la main  
Tu m'as regardé mourir  
Et tu as trouvé ma vie  
Tu étais ma vie  
Quand j'étais mort  
Tu es ma vie  
Et je suis donc vivant. »

Harold Pinter



tantôt avec Philip Roth, qui vitupère le mariage, et on croise, chez la Reine, Mrs P. D. James soi-même. On passe de très british week-ends dans une campagne fleurie de lys royaux et de géraniums blancs en compagnie de Cecil Beaton, d'Iris Murdoch et de John Bayley. On rencontre, au Pen Club, Mario Vargas Llosa, lequel, avec un éclatant sourire, attribue à Harold Pinter la pièce d'Edward Albee, « *Qui a peur de Virginia Woolf ?* ». On s

Vous avez 20 ans...  
ou un peu plus,  
vous lisez l'Obs

Donnez nous  
votre avis !  
Rejoignez notre  
panel de lecteurs.

www.panelnouveleobs.com





Le 10 octobre 2000, pour les 70 ans de Harold Pinter

Née en 1932, **Antonia Fraser** est historienne et grand-mère de 18 petits-enfants. On lui doit notamment « Marie Stuart » (Laffont), « les Femmes dans la vie de Louis XIV » (Flammarion) et « Marie-Antoinette », qui a été porté à l'écran par Sofia Coppola.

accueille, dans la maison du couple Pinter et après que la fatwa eut été prononcée contre lui, Salman Rushdie escorté de sa famille. « Tout ça, lâche l'auteur des "Versets sataniques", n'a rien à voir avec l'islam. Il s'agit d'un monstre sorti d'une bouteille comme cela arrive parfois au cours de l'histoire. » Et on part retrouver, dans son village natal, le Tchèque Vaclav Havel, qui sort tout juste de prison, offre des œufs et du caviar, et montre son nouvel ordinateur, qu'il a baptisé Harold en hommage à Pinter. Parfois, au fil des pages, on a le tournis. Comme lorsqu'on a trop bu ou qu'on est trop sorti. Une aspirine serait bien venue.

Et pourtant il ne faut pas se fier à de si coruscantes apparences. Fût-il écrit par la biographe de Marie-Antoinette, « Vous partez déjà ? » n'est pas une galerie des glaces où se mireraient des princesses tristes, des écrivains à succès, des acteurs agités et des prix Nobel militants. Peuplé de personnages célèbres, ce livre est, au contraire, un livre très intime. C'est une histoire d'amour et de mort. Une chronique des jours qui se transforment peu à peu en bouquet de regrets. Le tombeau en papier d'un couple exemplaire.

### Un infatigable écrivain engagé

Lorsque Antonia Fraser commence à tenir son journal, en 1975, elle vient de rencontrer « un génie », Harold Pinter. Entre la portraitiste de Marie Stuart, issue de l'aristocratie catholique, et le dramaturge de « la Collection », né dans une famille ouvrière et juive du faubourg populaire de Hackney, le coup de foudre est immédiat et réciproque. Les extrêmes s'attirent, s'aiment. Chacun quitte aussitôt son conjoint respectif : elle, un député conservateur (qui lui a donné six enfants), et lui, la comédienne Vivien Merchant, une sorte de Médée moderne qui créa au théâtre de nombreuses pièces de son mari. Dès lors, lady Antonia et sir Harold, qui se marient en 1980, vont vivre, écrire, voyager, respirer ensemble

jusqu'à la mort de ce dernier, le soir de Noël 2008. On n'a jamais mieux vu que dans ce livre Harold Pinter au travail, en action et au combat – « un cheval nerveux à l'approche de son écurie ». Pour la petite histoire, il adore le cricket, il est claustrophobe et il boit comme un trou. Pour la grande, c'est un infatigable écrivain engagé : il soutient l'Etat d'Israël sans ménager ses critiques sur la manière dont il traite les Palestiniens ; applaudit à l'invasion des Malouines par les troupes britanniques ; projette d'écrire une pièce en fa-

veur des Kurdes opprimés ; prend haut et fort la défense de Salman Rushdie ; se range du côté des Serbes pendant le conflit en ex-Yougoslavie ; prend position contre l'Amérique guerrière au moment de la guerre du Golfe ; vote travailliste aux élections mais vitupère Tony Blair comme, autrefois, il fustigeait Margaret Thatcher.

Et puis, il y a le dramaturge du « Gardien » et de « Ashes to Ashes », qui soumet ses dialogues au jugement sûr de Samuel Beckett, voyage pour assister aux représentations de ses pièces, ne cesse de cultiver le paradoxe, l'énigme et le refoulé. Après que son cancer de l'œsophage eut été diagnostiqué en 2001 et ne pouvant se rendre à Stockholm pour recevoir son nobel, il enregistre, squelettique et perclus de douleur, son discours à la télévision où, une fois encore, la politique l'emporte sur l'art. « Quelquefois, dit-il, un écrivain doit casser le miroir. » Et sa femme d'ajouter : « Oui, en effet. J'entends le bruit cassé autour de moi. »

Sur la tombe du légendaire maître de l'absurde, du ciseleur de monologues, du sondeur de solitude et de l'auteur culte de « Trahisons », Antonia Fraser dépose délicatement ce journal intime, qui est un éloge fou de la raison, du dialogue perpétuel, du couple et de la fidélité. Emotion.

JÉRÔME GARCIN

**ALAIN DE BOTTON**

**Splendeurs et misères du travail**

« Un vrai livre de philosophe qui parvient à pointer les aberrations du monde de l'entreprise. Une véritable merveille, désopilante et profonde. »

Aude Lancelin, *Le Nouvel Observateur*

MERCURE DE FRANCE

Rencontre avec Nan Arousseau

# Tiens, revoilà le plombier

Révélé avec « Bleu de chauffe », l'ex-taulard devenu écrivain publie son quatrième roman



Guillaume Perrin-Opale

**Quand le mal est fait**, par Nan Arousseau, Stock, 234 p., 18 euros.

**R**endez-vous au café Bataclan à Paris, par un petit matin glacial et revigorant. Nan Arousseau aime le froid et l'hiver qui laissent désertes les rues et les terrasses des cafés. Le monde appartient tout entier aux rares flâneurs épris de températures extrêmes et d'arbres nus. C'est sa saison préférée. Ce matin-là, il arrive du Havre où il travaille sur un chantier depuis cinq mois. Il est chaleureux et direct, et il raconte bien les histoires. Là-bas, il retape la maison d'un énarque de ses amis. Il y avait tout à faire, de la charpente au sous-sol, à commencer par convaincre l'énarque que, non, on ne démarre pas un chantier par les bas étages mais par le haut.

Ce chantier, il l'a accepté après avoir terminé d'écrire « Quand le mal est fait », son quatrième roman. Une histoire sur la souffrance morale et le remords, sur le bilan aussi, à l'heure de tirer sa révérence. Nan Arousseau a probablement puisé dans cet entre-deux où il s'est égaré un jour, il y a longtemps, quand

**Nan Arousseau** est né en 1951, à Belleville. Devenu « voyou d'honneur », il passe six ans en prison. En 2005, son premier roman, « Bleu de chauffe », est un succès. Il continue à faire des chantiers. Son fils aîné s'appelle Till, en hommage à « Till l'Espiegle ».

des secouristes s'affairaient pour le sauver de la noyade. De ces heures passées entre vie et mort, il a rapporté un étrange savoir : le long couloir blanc phosphorescent existe. Depuis ce jour, Nan dit qu'on ne vit pas impunément. À l'heure finale, la conscience affronte ses juges, qui sont impitoyables.

Un roman. Un chantier. Un roman. Un chantier. Un roman. Un chantier. Ainsi va sa vie depuis la parution de « Bleu de chauffe » en 2005. Une rumeur accompagnait alors le nouveau venu. Il y a quelques années, Nan Arousseau s'était retrouvé chez Manchette à bricoler les radiateurs. L'auteur du « Petit Bleu de la côte Ouest » l'aurait encouragé à écrire et à prendre comme animal totem la vache qui rumine. Voilà pour le pedigree. Cette année-là, la critique scannait avec intérêt le débutant, ancien braqueur de banques

repenti, et son phrasé populo. C'est que Nan Arousseau a sa musique à lui. D'une enfance dans les rues du Belleville des années 1960, il a tiré une partition toute personnelle où les patrons sont des « tauliers » et les « p'tits gars » comme lui des « plombards ». Six ans de prison. L'encellulement fut un accomplissement. Il s'est instruit avec ardeur, mais sans s'en laisser compter – Sartre, rien à faire. C'est à la centrale de Loos qu'il a découvert Raymond Lulle et les alchimistes, Herman Hesse et son étrange souci d'introspection. « Je m'y suis mis moi aussi. » Il a coupé avec la violence. En taule, à la fin, quand on lui cherchait querelle, on ne le trouvait plus. Un jour qu'il citait la théorie de l'esprit de Schopenhauer, le bénévole de prison a posé sur la copie ce commentaire : « Vous êtes bien prétentieux, Arousseau. »

## « Il faudrait fermer l'ENA »

Si l'a a une prétention aujourd'hui, c'est de savoir tout faire sur un chantier. Nan Arousseau est comme Jean-Paul Dubois, volontiers contemplatif et panthéiste sans le savoir. Le genre à voir l'infini dans une caisse à outils. On commence par le gros œuvre et les métaux lourds, la pierre, les poutres. « Plus tu avances, plus tu vas vers des choses douces. Le plâtre, ensuite les enduits, fins et souples à travailler et au final les crèmes et la peinture, agréables à l'œil. Et en même temps, je réfléchis. C'est le principe de tout travail : la préparation. Même dans les romans. » Ces derniers temps, ça patinait, au Havre. C'est que le propriétaire a rapporté de Paris un parquet en chêne pour le rez-de-chaussée. Rien qu'à le regarder, emballé sous vide, poussé en vieillissement dans l'étuve, Nan a flairé l'arnaque. Face à l'insistance du copain, il l'a cloué sur les lambourdes. Au bout de trois jours, Nan l'a appelé : « Je te préviens, on peut faire du ski dessus, plus la peine d'aller à Courchevel. » Il a fallu tout retirer, couler une dalle. Mais Nan Arousseau est magnanime. Il ne faut pas lui en vouloir, à cet ami. C'est un énarque. « Ce n'est pas de leur faute, on les éduque à croire qu'ils savent tout. » C'est qu'il en a croisé, des arrogants, sur les plateaux de télé où il était convié pour parler des prisons. « Le Perben par exemple. C'est incroyable comme il se croit supérieur. Ces gens-là n'écourent pas du tout, c'est un gros problème. Il faudrait fermer l'ENA. C'est l'une des premières choses qu'on devrait faire pour la France. C'est une école qui déshumanise. Beaucoup de nos ennuis viennent de là. »

Tout à l'heure, il repart pour son Auvergne, à Saint-Pourçain-sur-Sioule. Il y passe des semaines sans voir âme qui vive, sauf le facteur de temps en temps. Alors il écrit, bordé par le silence et la nature. ANNE CRIGNON

# Un roman de Benoît Duteurtre

## De Gaulle 2010

**Le Retour du Général**, par Benoît Duteurtre, Fayard, 220 p., 17,90 euros.

**P**récedé de l'indicatif de Radio Londres, le général de Gaulle apparaît, en direct, à la télé. Il appelle à la Résistance, dénonce l'implacable loi du marché, la dérégulation de l'économie et le renoncement à l'indépendance nationale. Pour les uns, c'est un gag. Pour les autres, le Général se serait fait congeler, tel Hibernatus, pour resurgir lorsque la France aurait besoin de lui. La ministre de l'Intérieur évoque aussitôt une « menace terroriste ». Des groupes d'illuminés se forment, convaincus de l'annonce d'une renaissance. Quant au revenant, il ne lâche plus les écrans. On appelle le cataclysme politique qui s'ensuit « Nouvelle Révolution française » (NRF). Un matin, le Général en chair et en os franchit les grilles de l'Élysée dans sa



Le Général

vieille DS noire... Benoît Duteurtre poursuit sa recherche du temps perdu avec une réjouissante sottise. L'univers de cet écrivain relève à la fois de la nostalgie d'une époque qu'il n'a pas connue et de la volonté de se frotter aux réalités sociales. Son De Gaulle new look rejette la mondialisation mais sait évoluer avec son pays. Il fait ainsi de la marijuana un fleuron de l'agriculture française, promeut les gays et ajoute une fête musulmane au calendrier. On retrouve ici tous les chevaux de bataille de l'auteur : l'uniformisation de la société, la modernisation forcée de la SNCF, la dénonciation du tout-sécuritaire, etc.

Duteurtre inaugure enfin une virulente croisade contre l'œuf mayonnaise industriel.

Claire Julliard

### ↑ EN HAUSSE

#### Le gentleman suédois



Cathy Bruneau Flammarion

Vingt-cinq ans après « Gentlemen », livre culte paru en France l'an dernier, le Suédois **Klas Östergren** revient avec « Gangsters » (Flammarion, 452 p., 22 euros), qui en est la suite et la genèse. Le récit démarre où il s'était arrêté, dans l'appartement sale où un jeune écrivain en piteux état vit reclus depuis que Henry Morgan, son fascinant ami plongé dans des affaires louches, a disparu. Devenu vieux, l'écrivain raconte dans quelles conditions il a rédigé « Gentlemen », sous les menaces de mort de puissants personnages qui l'ont obligé à mentir. On n'avait pas vu ce genre de construction mystifiante depuis « la Contrevie » de Philip Roth. La plume est aussi fine que le propos. On dirait du Italo Svevo qui se lirait comme un polar. Magistral.

David Caviglioli

### ↓ EN BAISSÉ

#### Le simplet norvégien

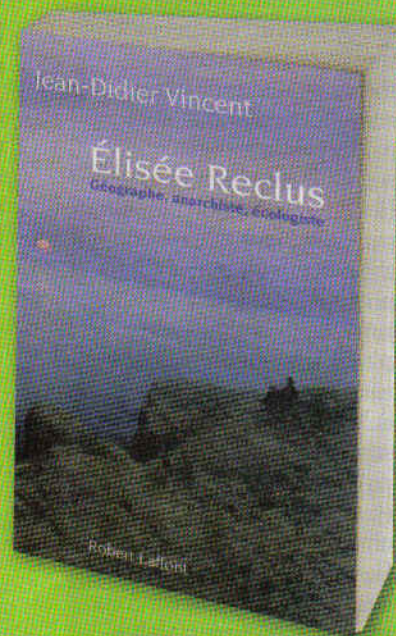


Caroline Svingen

Auteur du « Monde de Sophie », le Norvégien **Jostein Gaarder** publie un roman philosophique moderne, c'est-à-dire un « échange épistolaire nouvelle version » : deux personnages, trente ans après leur séparation pour divergences d'opinions, se rabibochent par messagerie électronique. C'est « le Château des Pyrénées » (Seuil, 19,50 euros). D'un côté, un climatologue rationaliste et, de l'autre, une chrétienne convaincue misant sur la spiritualité. Cette « reprise de contact comme un flot vibrant de pensée entre deux âmes », qui a tout d'un long exposé, contient son lot de références à Darwin, Aristote, Einstein, au big bang et à l'origine de l'Univers. Le match est simpliste et le dialogue par mails interposés fait penser à du Bernard Werber.

Camille Tenneson

Anarchiste,  
écologiste,  
épris  
de liberté  
et de vertu...



Élisée Reclus  
le plus grand  
géographe français

Une biographie de  
Jean-Didier  
Vincent

Robert Laffont

LE COUP DE CŒUR D'AUDE LANCELIN

Morts de rire



Ce sont les fileuls philosophiques de Woody Allen. Déjà auteurs de « Platon et son ornithorynque entrent dans un

bar », paru au Seuil en 2008, Thomas Cathcart et Daniel Klein récidivent avec un passage en revue de toutes les théories sur la mort, le suicide ou la vie éternelle commises par les plus grands philosophes. De Kierkegaard à Heidegger en passant bien sûr par Platon, un même constat s'impose : parmi tous ces esprits forts, aucun ne consentit jamais à envisager la mort comme une perspective insoutenable, un pur et simple scandale. Dénî, arnaque, attitude supérieure réservée à ces dieux du concept ? Les deux essayistes loufoques, dûment diplômés en philosophie à Harvard, passent au crible chacune des doctrines en entrecoupant cette traversée macabre de traits d'esprit réconfortants et autres blagues de potache. Avec l'humour new-yorkais de « Kant et son kangourou franchissent les portes du paradis », l'ataraxie grecque a peut-être trouvé un concurrent sérieux pour galvaniser les troupes face à la Grande Faucheuse. La mort n'est rien tant qu'on se la représente en peignoir de bain noir, aurait pu dire Epicure.

« Kant et son kangourou franchissent les portes du paradis. Petite philosophie de la vie [et après] par les blagues », par Thomas Cathcart et Daniel Klein, trad. de l'américain par Sylvie Taussig, Seuil, 304 p., 15 euros.



Francesco Baraschero

POLAR

Le Cantique des innocents

PAR DONNA LEON (photo)

Calmann-Lévy, 286 p., 20,90 euros.

Quel est le lien entre la descente musclée des carabinieri chez le couple Pedrolli en pleine nuit pour leur enlever leur enfant, une clinique de Vérone spécialisée dans les problèmes d'infertilité, le chef du parti séparatiste Lega Doge et un pharmacien vénitien qui estime avoir le « droit moral d'empêcher le mal et de contribuer à le punir » ? Donna Leon, en épinglant au passage les travers de la société italienne, nous livre ici une nouvelle enquête du commissaire Brunetti toute en stupeurs et rebondissements.

Véronique Cassarin-Grand

ROMAN

Noël ensemble

PAR SVETLAN SAVOV

Noir sur Blanc, 128 p., 9 euros.

La soupe populaire, la manche, les foyers de jour, les camionnettes pour Nanterre, le Noël de charité : Louis le clochard connaît tout du Paris de la marge. Avec ses potes Daniel et Didier, il s'emporte parfois contre une démocratie qui poursuit les sans-logis « comme des chiens enragés ».

Dans ce court roman écrit directement en français, Svetlan Savov décrit l'errance tragique d'un émigré bulgare. Et ses illusions perdues sur le pays des droits de l'homme. Un cri de rage contre l'indifférence.



Jed Super-AP

Claire Julliard



HISTOIRE

Le Crime entre horreur et fascination

PAR BERNARD OUDIN

Découvertes Gallimard, 128 p., 14 euros.

Le fait divers est une invention de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est dans les journaux populaires que Balzac, Eugène Zola ou Edgar Poe ont trouvé leurs sujets, de même que les peintres – Géricault, Goya, Picasso – et ensuite les cinéastes. Bernard Oudin nous invite à la découverte de ce théâtre de l'ombre, qui fascine, horrifie et nourrit sans cesse le roman policier. Roland Barthes, Michel Foucault, Dostoïevski, André Gide, Tourgueniev et Quentin Tarantino se croisent dans ce petit livre foisonnant et très documenté.

François Forestier

# BD

Dans « **J'aime pas le téléphone portable** », **Lefred-Thouron** et **Lindingre** décortiquent avec une méchanceté réjouissante les conversations subies dans le bus, les gaffes de haut-parleur, les photos pénibles et les SMS illisibles. Les deux compères pointent si bien le ridicule qu'on a envie de remiser cet appendice moderne (*Hoëbeke, 64 p., 10,50 euros*). Autre modernité : la crise, la finance et les patrons voyous. En 500 dessins, **Tignous** dénonce les incohérences et les ignominies du système : mais « **Le tric'est capital** » dépasse le dessin d'actualité, car l'auteur sait user d'une ironie intemporelle (*12bis, 288 p., 29 euros*). Enfin, **Leslie Plée** raconte, dans « **Moi vivant, vous n'aurez jamais de pauses, ou comment j'ai cru devenir libraire** », son expérience dans

les rayonnages de la grande distribution, tandis que **Gally** se moque d'elle-même et des standards de la mode avec « **Mon gras et moi** » : les deux sont édités à petit prix, dans une nouvelle collection (*Pocket, 128 p., 5,61 euros le volume*). A noter aussi une curiosité : après la révolution

de 1848, le photographe **Nadar** inventa la bande dessinée politique avec « **Vie publique et privée de Mossieu Réac** », les aventures d'un sinistre opportuniste qui retourne sa veste sans vergogne. Une réédition toujours d'actualité (*Horay, 32 p., 7 euros*)!

Laure Garcia



## TÉLÉPHONE ROUGE

→ **Marie-Claude Char**, veuve de René Char (*photo*), et la romancière **Michèle Gazier** viennent de fonder les Editions des Busclats, du nom de la maison du poète à L'Isle-sur-la-Sorgue. Les premiers livres, en avril, seront signés Jean Rouaud et Pascal Ory. Suivront, en octobre, un texte d'Eduardo Manet et un volume de Correspondance de René Char avec le peintre Nicolas de Staël.



Christophe Sotin

→ Le 27 mai 1641, **Descartes** écrivait à son ami Marin Mersenne une lettre où il parlait de la prochaine publication des « Méditations métaphysiques ». A la mort du philosophe, elle atterrit à l'Institut de France, où elle fut dérobée au XIX<sup>e</sup> siècle. Vendue à Londres à un amateur d'autographes, Charles Roberts, la lettre fut donnée par la veuve de ce dernier à l'université de Haverford, où un chercheur néerlandais l'a redécouverte. Elle va être restituée en juin à l'Institut de France.

## HISTOIRE

### Marie Leszczynska

PAR ANNE MURATORI-PHILIP

*Pygmalion, 310 p., 22,90 euros.*

\*\*\* Parmi la centaine de princesses à marier, le jeune Louis XV choisit une Cendrillon de l'Est nommée Marie Leszczynska (1703-1768). Qui était donc cette inconnue de la cour, fille du roi de Pologne en exil Stanislas I<sup>er</sup>? En de courtes séquences élégantes, Anne Muratori-Philip nous raconte cette reine effacée, religieuse et gourmande qui donna dix enfants au roi de France avant de laisser sa place au cortège des favorites. Et surtout elle nous ouvre les portes des tripotages de Versailles.

Laurent Lemire



## REVUE

### Le Serpent à plumes pour Haïti

*Editions du Rocher, 176 p., 15 euros.*

\*\*\* La compassion pour Haïti ne doit pas exclure l'admiration pour sa très riche littérature. Dans ce hors-série figurent des extraits de romans de Yannick Lahens et de Dany Laferrière, un grand entretien avec René Depestre, des photos, des tableaux. Frankétienne, le Victor Hugo haïtien, maintient que « *les mots sont plus savants que nous* ». Et Rodney Saint-Eloi résume l'état d'esprit général : « *La tendresse nous sauvera du séisme.* » Bénéfices versés à l'Hôpital de la Communauté haïtienne.

Grégoire Leménager



→ L'élégante petite collection à 3 euros des Editions Allia publie Grégoire Bouillier, Melville, Mirbeau, Swift ou Dashiell Hammett. Pour deux titres achetés, elle offre un cadeau de printemps : « *l'Histoire de Lapin Tur* », une amusante fable de l'artiste **Niele Toroni**, qui s'en prend à la peinture académique. Elle est suivie par un bref conte du sociologue **Georg Simmel** sur une couleur qui n'a pas de nom.

Depuis quelques années, le grand public fait un triomphe aux expositions de Cartier-Bresson, Robert Doisneau ou Willy Ronis. Mais cet intérêt pour le passé s'accompagne aussi d'une passion pour les photographes contemporains. Bernard Génès a mené l'enquête

# Le boom de la photo



**L**es Français sont fous d'images. Rien de plus normal dans un pays qui a vu naître Niepce et Daguerre, les pionniers de la photographie. Rien de plus courageux quand on se rappelle que le même pays a vu venir au monde quelques-uns des détracteurs les plus féroces de la chambre obscure, tel Baudelaire, ami de Nadar pourtant, pour qui « l'industrie photographique était le refuge de tous les peintres manqués, trop mal doués ou trop paresseux pour achever leurs études ». Mais ces querelles-là sont bien oubliées.

Le Français est moderne. Dans un monde dominé par l'image, le voici qui devient à la fois producteur et spectateur. La preuve ? L'an dernier, malgré la crise, plus de cinq millions

d'appareils numériques ont été achetés en France. Dans cet ensemble, alors que le nombre de compacts progressait de 4% par rapport à 2008, les ventes de reflex explosaient de 27%, soit 495 000 unités vendues. Si la première catégorie d'appareils demeure accessible (à partir de 200 ou 300 euros, ils permettent de mitrailler les proches et les sites touristiques), la seconde famille, elle, offre aux amateurs la possibilité de réaliser (à partir de 1 000 euros) des clichés capables de rivaliser avec ceux des professionnels. Étonnante image : alors que le désir d'équipement ne cesse de croître chez les amateurs, les professionnels subissent de plein fouet les effets de la crise de la presse. Des exemples ? En juillet dernier, l'agence Gamma a déposé son bilan.

En février, c'est au tour de l'agence Magnum de vendre à Michael Dell, patron du géant informatique, 200 000 tirages originaux (de Cartier-Bresson, Capa, Bruce Davidson, René Burri...) afin de vaincre des difficultés financières et de lancer des projets de développement numériques.

Pendant ce temps-là, les musées font le plein. Les chiffres de fréquentation des expositions photo organisées à Paris depuis quatre ans sont éloquentes (voir encadré p. 108). A lui seul, **Willy Ronis**, décédé en septembre 2009 à l'âge de 99 ans, rassemble le public de Woodstock, suivi de près par son ami **Robert Doisneau**. Tous deux ont été des figures de proue de la photographie humaniste, courant qui de 1930 à 1960 s'est attaché à capturer les



Visiteuse à l'exposition « Doisneau, Paris en liberté », en octobre 2006 à l'Hôtel de Ville de Paris

images du quotidien. A l'heure du triomphe de l'image en 3D dans les salles de cinéma, comment expliquer le singulier engouement pour ces tirages en noir et blanc qui donnent à voir un monde disparu ? Est-ce le retour des années nostalgie ? Pour Michel Poivert (1), professeur d'histoire de l'art à Paris-I, « *comme on avait assisté dans les années 1960 à la naissance de la cinéphilie, nous voyons émerger la photophilie. Dépassant le cercle des amateurs avertis, la photographie touche désormais un public plus large, sensible aux enjeux qu'elle contient* ». En d'autres termes, on ne se contente plus de regarder, on veut savoir, comprendre.

Arrêt sur image à la Fondation Henri-Cartier Bresson. Installée dans un atelier ré-

nové du quartier Montparnasse à Paris depuis 2003, cette fondation reconnue d'utilité publique emploie cinq personnes et ne bénéficie d'aucune subvention, « *hormis quelques coups de main de la Ville de Paris* », précise la directrice des lieux, Agnès Sire. Une modestie de moyens qui n'empêche pas la fondation de jouer dans la cour des grands, plusieurs de ses expositions (celles notamment confrontant **Walker Evans** et **Giacometti** aux œuvres de **Henri Cartier-Bresson**) ont accueilli plus de 40 000 visiteurs. Un chiffre qui devrait être dépassé pour « Robert Doisneau, du métier à l'œuvre », présentée jusqu'au 18 avril. Fréquentée par des habitués, la Fondation HCB n'est pas à l'abri des surprises, à preuve ce succès inattendu (plus de 30 000 entrées)

des photos de **Saul Leiter**, artiste américain dont la gloire soudaine est la conséquence d'un étonnant bouche-à-oreille.

Même situation à la Maison européenne de la Photo, logée dans un immeuble du quartier du Marais. Constituée en association 1901, la MEP est subventionnée par la Ville de Paris et des partenaires privés. Entre 2008 et 2009, sa fréquentation a progressé de près de 50%, passant de 150 000 visiteurs à 220 000 en 2009. « *Ce qui me frappe*, déclare Jean-Luc Monte-rosso, directeur de la MEP et créateur en 1980 avec Roger Théron du Mois de la Photo à Paris, *c'est que les barrières sont en train de tomber. Aujourd'hui, tout le monde fabrique des images, qu'il s'agisse de photo ou de vidéo. Le public s'est énormément diversifié et* »



## EN HAUSSE

## Nénette et nous



Nénette est une vieille star désabusée. On dirait l'actrice Myrtle, titubant de tristesse, dans « Opening Night », le film de Cassavetes. Chaque année, 600 000 spectateurs viennent lui exprimer leur attachement et leur admiration. Elle les observe sans les voir ; elle est déjà ailleurs. Doyenne de cette Comédie-Française de la zoologie qu'est le Jardin des Plantes, Nénette, native de Bornéo, arrivée en France en 1972, est une orang-outan de 40 ans – un âge canonique pour ces singes arboricoles qui ont le poil roux de Mylène Farmer et un goitre louis-philippard. **Nicolas Philibert**, le documentariste d'« Être et avoir », consacre un film troublant à « Nénette » (31 mars), ou plutôt à la manière dont, par son regard indifférent et ses silences méditatifs, elle réveille l'anthropomorphisme des visiteurs excités. Et, parfois, le singe en faisant, derrière la glace, son cinéma.

Jérôme Garcin



## EN BAISSÉ

## Dahan endormant

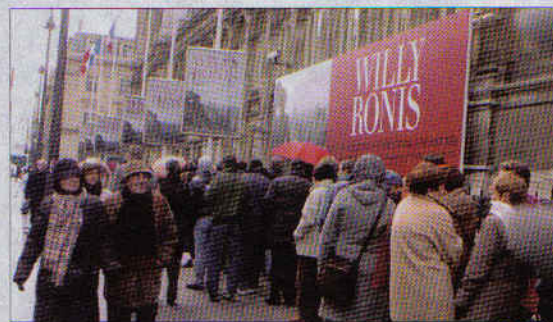


Les yeux de Renée Zellweger comptent parmi les plus vivaces et les mieux fendus de Hollywood. Mais voilà qu'au 101<sup>e</sup> gros plan sur son larmoyant minois de Mère Courage en chaise roulante l'envie vous vient de vous carapater. Dans « My Own Love Song », **Olivier Dahan** lance une ex-chanteuse de rock handicapée dans un road-movie angéologique entre la Louisiane et Memphis. Son film est tout enluminé de gentils *freaks* pseudo-poétiques, de petits oiseaux à colorier, de lucioles new age. Bon produit d'exportation, « la Môme » Piaf masquait par sa riche matière mythologique l'académisme de Dahan, qui éclate ici, quand il veut mimer le cinéma indépendant et la fantaisie de Spike Jonze ou de Michel Gondry. Forest Whitaker joue Joey, un simple d'esprit qui entend des voix et parle aux fantômes. Hélas, chaque fois que Joey bégaye, on croit entendre le mot « Os... Os... Oscar ».

Fabrice Pliskin

c'est pour répondre à ses attentes que nous présentons à la fois des artistes consacrés tels *Annie Leibovitz*, *Henri Cartier-Bresson*, *Sarah Moon*, *Elliott Erwitt*, en même temps que des artistes moins connus tels *Philippe Bordas* ou *Luc Choquer*. » Le public de la MEP ? Une étude réalisée en 2009 permet d'en établir le portrait-robot : il est jeune (50% de moins de 35 ans), il est fidèle (les visiteurs viennent en moyenne 3 fois par an), il est diplômé (89% ont un diplôme d'études supérieures) et, à 57%, il est féminin.

La photo, un art pour tous ? Christophe Beaux, PDG de la Monnaie de Paris, a pu le constater au printemps dernier. Nommé à la tête d'une institution mal en point, il décide de



L'exposition Willy Ronis à l'Hôtel de Ville de Paris (2005)

Sophie Roulebert - Mairie de Paris

redonner un coup de jeune à son site parisien coincé entre les quais de la Seine et la vieille Académie française. Epaulé par un comité d'experts, il organise une exposition du sulfureux photographe américain **David LaChapelle**. Le pari, gagné au-delà des espérances, conforte Christophe Beaux dans son choix de donner à l'Hôtel de la Monnaie l'image d'un lieu culturel lié à l'activité des métiers de l'artisanat (fabrication de médailles, de pièces de collection). Cette semaine, le site ouvrira ses portes sur un événement que Willy Ronis aurait souhaité voir : quelques mois avant sa disparition, il avait donné son accord pour une exposition

marquant le centenaire de sa naissance.

Et les institutions ? Plus que jamais, elles bénéficient elles aussi de cet engouement. Marta Gili, directrice du Jeu de Paume – lieu subventionné par le ministère de la Culture –, se félicite de cet essor : « Paris, dit-elle, est un des berceaux de la photographie, un art qui recèle une partie de l'identité française. » Au Jeu de Paume, on programme aussi bien des artistes anciens que contemporains, n'hésitant pas à proposer au public un classique comme l'Américain **Robert Frank** en même temps que **Sophie Ristelhueber** ou encore (comme c'est le cas actuellement) les photos de l'Américaine **Lisette Model** (professeur de Diane Arbus) et les superbes installations vidéo

d'**Ester Shalev-Gerz**.

« Il n'y a jamais eu autant de photographes ! », s'exclame Sylvie Aubenas, conservateur en chef au département des estampes et de la photographie à la Bibliothèque nationale de France. Avant d'ajouter : « Et il n'y a jamais eu autant de public. Certains jours, nos espaces d'exposition paraissent bien étroits ! Ce fut le cas lors de l'exposition "Controverses", rassemblant des photo-

graphies ayant suscité des polémiques. » Mais, à la BnF, on n'expose pas seulement. On conserve aussi. L'extraordinaire collection rassemblée sous son toit s'enrichit depuis peu, à travers les acquisitions ou les donations, d'une nouveauté : aux tirages argentiques viennent s'ajouter désormais les tirages numériques. Ils rejoindront ainsi le patrimoine national, aux côtés, par exemple, des manuscrits de Baudelaire.

BERNARD GÉNIÈS

(1) Auteur notamment de « la Photographie contemporaine », dont une nouvelle édition vient de paraître aux Éditions Flammarion (240 p., 39 euros).

## Le Top Ten des expos photo

1. « Willy Ronis à Paris » (oct. 2005-mai 2006, Hôtel de Ville de Paris), 500 000 visiteurs (1).
  2. « Doisneau, Paris en liberté » (oct. 2006-mars 2007, Hôtel de Ville de Paris), 300 000 visiteurs (1).
  3. « La Subversion des images » (2009, Centre Pompidou), 200 000 visiteurs.
  4. « Richard Avedon » (Jeu de Paume, 2007), 166 000 visiteurs.
  5. « David LaChapelle » (Monnaie de Paris, 2009), 150 000 visiteurs.
  6. « Martin Parr » (Jeu de Paume, 2009), 112 000 visiteurs.
  7. « Robert Frank/Sophie Ristelhueber » (2009, Jeu de Paume), 100 000 visiteurs.
  8. « Henri Cartier-Bresson. De qui s'agit-il ? » (2007, Bibliothèque nationale de France), 82 100 visiteurs.
  9. « Annie Leibovitz » (Maison européenne de la Photo, été 2008), 75 000 visiteurs.
  10. « Controverses. Photographies à histoires » (2009, Bibliothèque nationale de France), 66 000 visiteurs.
- (1) L'entrée était libre pour ces deux expositions.



# Rencontre avec Scandar Copti et Yaron Shani La traversée d'Ajami

Ces deux Israéliens, l'un arabe et l'autre juif, ont mis près de dix ans pour réaliser « Ajami », leur premier film, qui triomphe partout. Portraits croisés



Aucun acteur d'« Ajami » n'est professionnel

Ces deux-là viennent de passer plus de sept ans ensemble. « C'est comme un mariage », disent-ils avant de préciser : « Heureusement que nos femmes s'adorent ! » Tous deux sont israéliens, Yaron Shani est juif, il a 37 ans, Scandar Copti, est arabe, il a deux ans de moins. Ils se sont rencontrés en 2002, à l'occasion d'un festival que le premier dirigeait et où le second présentait un court-métrage. Depuis, ils ne se sont pas quittés, travaillant sur ce qui allait devenir leur premier film : caméra d'or à Cannes en 2009, triomphe en Israël, sélectionné aux Oscars, « Ajami » rafle la mise partout où il passe. Preuve que le jeu en valait la chandelle, d'accord, mais autant de temps pour un film, tout de même...

C'est qu'« Ajami » ne ressemble à rien de connu, récit-puzzle dont les pièces s'assemblent pour composer le tableau du quartier de Jaffa dont il emprunte le nom, portraits croisés de membres de communautés différentes, thriller haletant aux allures de reportage, documentaire en forme de film noir, tout cela à la fois, et bien d'autres choses encore, qui justifiaient bien, en effet, que Yaron Shani et Scandar Copti y consacrent tant d'années. Il faut dire aussi qu'ils n'ont rien fait comme tout le monde. Pour commencer, trois ans et demi de travail pour parvenir à une première version d'un scénario dont l'idée de départ

était née quatre ans avant : « Nous voulions partir de la réalité, mais pour nous en éloigner aussitôt en adoptant plusieurs points de vue différents, antagonistes souvent. Notre idée était de creuser la réalité pour en faire jaillir un thriller. » Copti, également acteur dans le film, vit toujours à Ajami, où il est né et qu'il décrit comme un « ghetto aux portes de Tel-Aviv, un îlot arabe au milieu des juifs, une autre planète à cinq minutes de la capitale ». Les identités les plus diverses s'y mélangent, les classes sociales également, « le juge et le revendeur de drogue habitent le même immeuble, enfants ils étaient copains », pour décrire sur ce monde foisonnant, pour entrecroiser les fils de tant de destins, un long travail d'écriture était nécessaire, dont le produit, le scénario, allait ensuite être mis à l'épreuve du réel : il n'y a pas d'acteurs professionnels dans



« Ajami », le flic est un vrai policier, « qui forcément sait comment se comporter dans une situation donnée tout simplement parce qu'il l'a vécue à de nombreuses reprises », la famille d'un des personnages est sa vraie famille, filmée dans l'appartement où elle vit. Pour tous, avant de commencer à tourner, une préparation longue, sous la forme de séances d'improvisation, de réactions à partir d'une situation, qui ont couru sur plus de dix mois : « Vous choisissez les gens, ensuite vous construisez leur histoire pour les conduire jusqu'au début du film, pour eux, c'est comme un voyage intérieur en direction d'un personnage qui leur ressemble, et ainsi la logique du rôle est vraie, les réactions de l'acteur viennent en réponse à des émotions éprouvées réellement. »

## Acharnés à explorer les variations

Quand ils ont commencé ces séances, ils ignoraient encore si le film se ferait, mais deux producteurs y ont cru, l'un est israélien et l'autre allemand, intéressés par le projet, conquis par ces quarante minutes montées et montrées comme preuve que « cela pouvait fonctionner ». Et puis, avec une telle méthode, le tournage devient presque facile, dans le respect de la chronologie de l'action, deux caméras, souvent une seule prise, en vingt-trois jours c'était bouclé. Bouclé, façon de parler : du tournage, ils ont rapporté quatre-vingts heures de film, et le montage a demandé... quatorze mois de travail. « Dans la salle de montage, nous avons oublié complètement le scénario, des scènes insignifiantes devenaient essentielles, d'autres, que nous pensions cardinales, disparaissaient d'elles-mêmes. Le problème est que nous ne pouvions plus nous arrêter, nous n'en finissions pas. » Et, sans doute, d'une certaine façon, ne voulaient-ils pas en finir, acharnés à explorer l'une après l'autre les variations rendues possibles par leur méthode. Un jour, enfin, ils ont compris qu'à continuer ainsi ils risquaient de « ruiner un film qui ne ressemble pas au scénario d'origine mais dont l'esprit est précisément celui du projet » qui les anime depuis si longtemps. Ce jour-là, ils ont décidé de laisser « Ajami » vivre sa vie. Mais sans renoncer à l'accompagner ici et là, comme s'ils ne parve-

## Yaron Shani

est né en 1973

à Tel-Aviv,

## Scandar Copti

en 1975

à Jaffa. « Ajami »

est leur premier

long-métrage

commun.

« Ajami », par Scandar Copti et Yaron Shani,

en salles le 7 avril.

naient pas à s'en détacher. Ils ont fini par décider, pourtant, de passer à autre chose. Qui ne leur prendra pas, à l'un neuf ans, à l'autre sept ans de leur vie, pour sûr. Pour sûr, vraiment ? PASCAL MÉRIGEAU

Rencontre avec Dario Fo

# Super Dario

A la politique, qui finit par ressembler à une mauvaise plaisanterie, l'acteur-dramaturge oppose ses farces, excellentes pour le moral

Lorsqu'en 1997 l'Italien Dario Fo fut couronné du prix Nobel de littérature, certains lui contestèrent cette distinction, arguant que la principale valeur de ses textes tenait au brio comique de l'acteur-dramaturge. Le débat reste ouvert, alors que plusieurs de ses pièces sont à l'affiche, dont un « Mystère bouffe et fabulages » à la Comédie-Française, qui déçoit. Mais d'autres ont fait des triomphes justifiés, ainsi « Faut pas payer ! », hilarant éloge de la débrouillardise des pauvres doublé d'une satire de la société de consommation, ou « Couple ouvert à deux battants », qui égratigne un machisme prétendument progressiste. Retrouvailles avec un inlassable contestataire de 84 ans.

**Le Nouvel Observateur.** – D'où vient votre passion pour les jongleries du Moyen Âge ou la commedia dell'arte ?

**Dario Fo.** – Dans les années 1960, la gauche italienne était animée par un grand débat sur l'existence d'une culture populaire autonome. Certains, et non des moindres, estimaient que les gens du peuple, « *i minori* », comme disait saint François d'Assise, avaient simplement fait l'effort de traduire dans leur langage la culture de la classe dominante pour tenter de se l'approprier, ne produisant ainsi que des copies. Or je rencontrais des chercheurs qui parcouraient l'Italie en enregistrant des chansons populaires et découvraient qu'à la base de ces chansons il y a les gestes du travail – celui de ramer par exemple –, qui induisent la division du rythme, le placement de la voix, la position du corps. En fait, c'est cet art dit mineur qui a été copié par l'art majeur, et non l'inverse. Et je me suis dit qu'il y avait aussi quelque chose du même ordre à trouver dans le théâtre. Et j'ai trouvé. De là est né mon premier « Mystère bouffe », inspiré de textes médiévaux écrits dans une cinquantaine de dialectes différents, que je n'ai jamais cessé depuis d'enrichir : ceux qui sont donnés à la Comédie-Française représentent 2%



M. Falini - Studio Effe Quattro

## Tout Fo

**A voir :** « Mystère bouffe et fabulages », mise en scène de Muriel Mayette, à la Comédie-Française, en alternance.

« Alice et cetera : Alice au pays sans merveilles », « Je rentre à la maison », « Couple ouvert à deux battants », mise en scène Stuart Seide, le 1<sup>er</sup> avril à Chartres, du 9 avril au 15 mai au Théâtre du Rond-Point à Paris.

**A lire :** « Amour et dérision », récits et dessins de Dario Fo, Fayard. « Dario Fo », les Nouveaux Cahiers de la Comédie-Française/L'Avant-Scène théâtre.

de l'intégralité de cette pièce, que je pourrais jouer durant une nuit entière.

**N. O.** – Quand vous créez « Mystère bouffe » en 1969, vous interprétez tous les rôles...

**D. Fo.** – Bien sûr, mais très vite j'ai été rejoint par ma femme, Franca Rame, pour les saynètes féminines. Franca est une enfant de la balle, issue d'une longue tradition de théâtre ambulant ; elle a grandi dans le bain de la commedia dell'arte. Et c'est ensemble,

d'abord sur le plateau, que nous avons écrit « Couple ouvert à deux battants ». Et puis elle connaît plein d'histoires, ainsi celle de la dompteuse de lions qui a inspiré un des récits de mon livre « Amour et dérision ».

**N. O.** – On y lit également une bien étrange version d'Héloïse et Abélard !

**D. Fo.** – Mon Héloïse, taradée par des visions obscènes, finit par s'enfermer au couvent et détruit sa propre existence pour sauver la carrière du mâle, Abélard, à l'université, contrairement à la tradition.

Mais ma version est vraie, je l'ai trouvée dans un Evangile apocryphe dont l'Eglise avait interdit la transcription.

**N. O.** – Vous qui puisez beaucoup aux sources du Moyen Âge, pensez-vous que le théâtre ait conservé un lien avec, sinon la religion, le sacré ?

**D. Fo.** – J'ai toujours été en conflit avec l'Eglise, ses dogmes, son jeu du pouvoir, ses réactions obscurantistes. Le Vatican a souvent cherché à me censurer. Ça, c'est la religion. Le sacré, c'est autre chose : la vie est sacrée, et avec elle le droit d'être libre, d'avoir une pensée, une conscience, donc de lutter contre l'oppression. Saviez-vous que, dès le XV<sup>e</sup> siècle, les Evangiles ont été traduits dans une multitude de dialectes italiens, car le peuple voulait savoir, et ce malgré la peine de mort encourue par les détenteurs de ces textes ?

**N. O.** – Où est passée cette vitalité résistante du peuple italien ?

**D. Fo.** – Hélas, aujourd'hui, l'Italie vit une très mauvaise farce... Six chaînes de télévision sont dans les mains d'un seul pouvoir. Or 2% des gens vont au théâtre, 4% lisent la presse écrite, autant dire que l'information a du mal à circuler. Et si on n'est pas vu à la télévision, c'est qu'on n'existe pas.

**N. O.** – Vous êtes un prix Nobel censuré ?

**D. Fo.** – Bien sûr, mais de manière subreptice. J'ai par exemple des difficultés à trouver un lieu, à monter mes productions. J'ai l'habitude, je me débrouille. En ce moment, je travaille avec des jeunes et j'écris une pantomime sur l'état actuel de l'Italie. Histoire de déjouer la censure, je le fais en grommelot,

cette cascade de mots inventés, de sons, de rythmes qui, soutenue par des gestes, n'a aucune signification mais se fait clairement comprendre !

**Propos recueillis par**  
**ODILE QUIROT**

Retrouvez le blog d'Odile Quirot,  
« Théâtre et compagnies »



[www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com)